



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

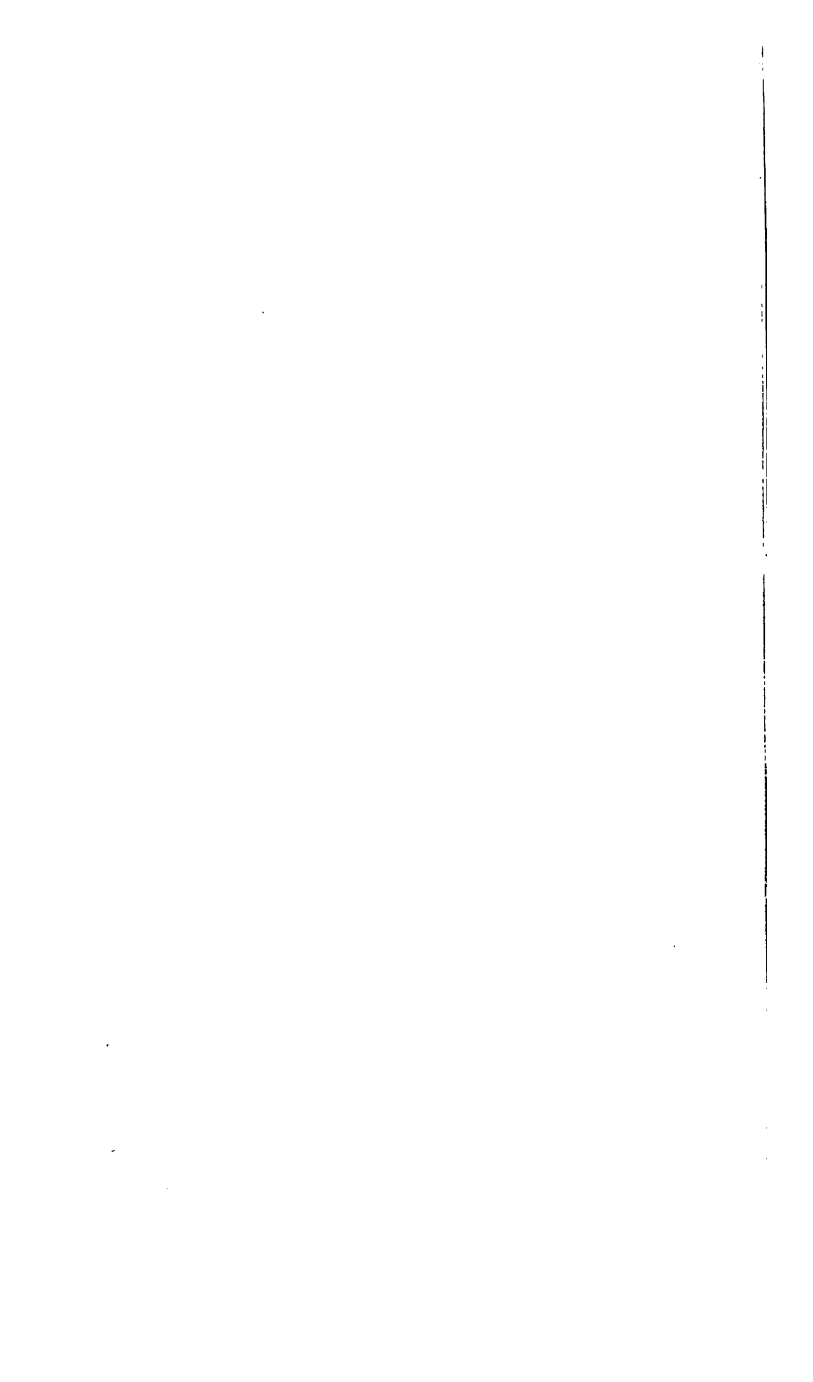


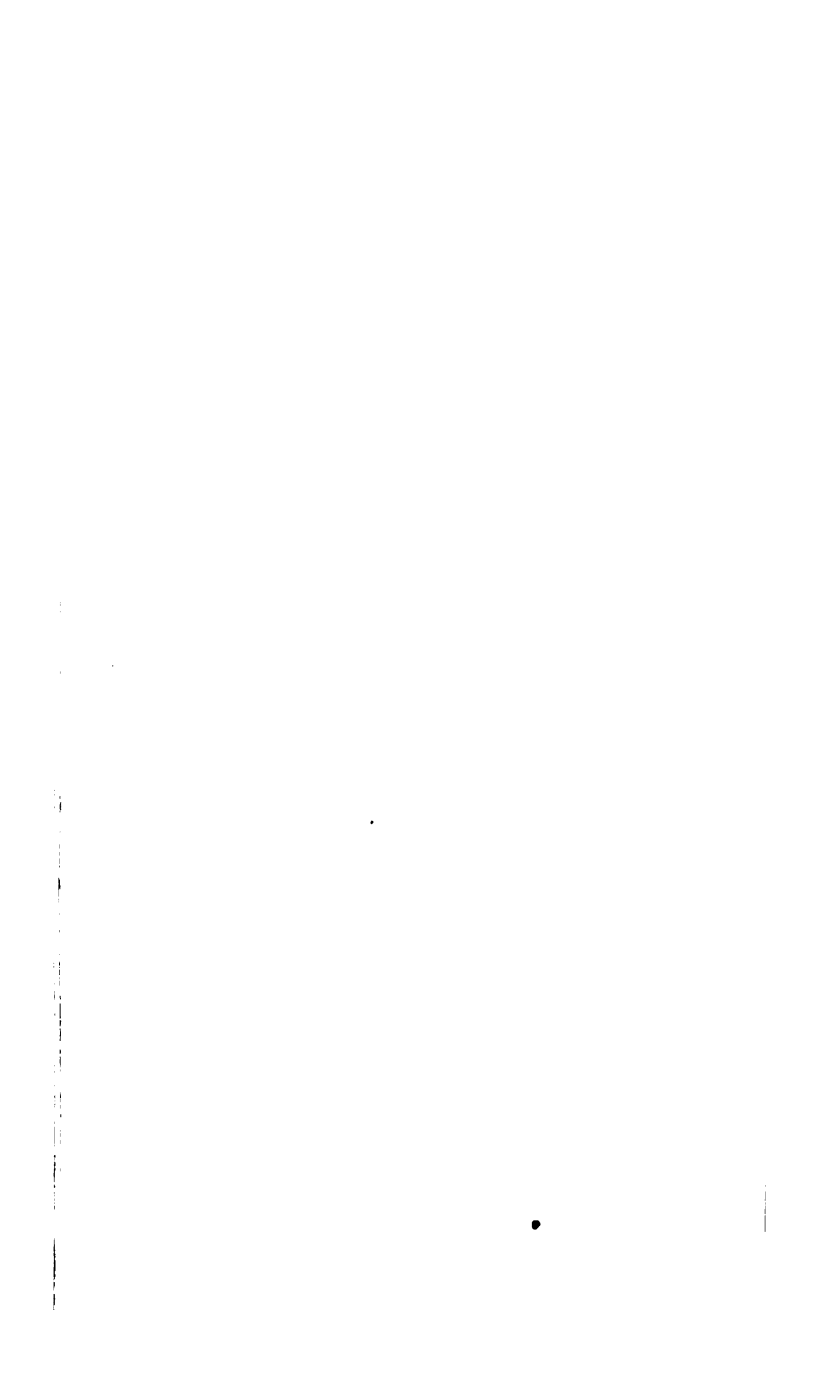
ZLIB  
(CLEMENT ~~XIV~~)  
CLEMENT XIV





2LIB  
(CLEMENT ~~XIV~~)  
CLEMENT XIV







LETTERE  
ORIGINALI  
DEL R. P. MAESTRO  
GANGANELLI,  
DIVENUTO PAPA  
SOTTO IL NOME  
DI CLEMENTE XIV.  

---

*TOMO SECONDO.*



PARIGI,  
Presso PISSOT, Librajo,  
*Quai des Augustins.*

---

*M. DCC. LXXVII.*  
*Con Approvazione, e Privilegio di Sua Maestà.*

ALL INFORMATION CONTAINED  
HEREIN IS UNCLASSIFIED  
DATE 10/1/01 BY 60322 UCBAW



# LETTERE

DEL PAPA

CLEMENTE XIV.



LETTERA LXXXII.

*Al Signor Principe di S. Severo  
Napolitano.*

ECCCELLENZA,

I ringraziamenti che V. E. degna  
farmi pegl' impietriti provistile.,  
son un puro effetto di sua gene-  
rosa bontà, e di que' talenti supe-  
riori che come per una parte le  
fanno scoprir nel dono qualità e  
pregi, che un occhio comune non

*Tomo II.*

A



## V            L E T T E R E

vede , così per altra parte le fan contar per niente il demerito del donatore , e gl' innumerabili Vantaggi ch' ei ritrae dal Carteggio con un filosofo di lei pari.

Io desidero che arrivino a salvamento i curiosissimi uccelli , che fa venire per S. M. l'Imperatore ; ma son obbligato a parteciparle che 'l noto Padre Francese mi assicura , che conosce delle persone che han molte volte tentato di trasportar quello che chiamasi la *Mosca* , e l'altro il *Colibri* , e che appena giunti ne' nostri mari sono crepati. Ecco adunque quel che ci resta da temere , malgrado le precauzioni squisite che ha preso. Sarebbe un peccato ; ma in tal caso sarà facile di consolarsene , giacchè in materia di bellezze pennute , noi possiam ben contenderla al nuovo mondo. La Provvidenza ci ha dato il pavone e tanti altri uccelli , che per vaghezza non cedono punto

DI CLEMENTE XIV. 3

agli americani , anzi aspirano alla maggioranza ; ma egli è poi vero , che quel che è raro , è caro , è che è tanto più caro , quanto più vien da lontano.

Ho letto , benchè alla sfuggita , i primi tomi che son comparsi della storia naturale del Signor Buffon , e vedo che V. E. ha ragione di esserne incantata. Ma ciò non ostante mi avvanzerò a dirle , che l' unica cosa che mi è rincresciuta , si è appunto il veder , ch' abbia egli adottato un sistema , perchè son di parere , che questa è la maniera di far dubitare di molte proposizioni che avvanza , oppure di dare occasione di disputa a coloro che ne professano un altro.

Confesserolle poi colla mia solita schiettezza , che lungi dal sentirmi inclinato a dargli ascolto , io credo fermamente che tutti sono assurdi , o almeno ipotesi fantasticate , quando in materia della

## 4     L E T T E R E

Creazione ci allontaniamo dalla Scrittura. Epicuro vuol farcela comprendere co' suoi Atomi ; Lucrezio colla sua Materia eterna ; Spinoza col suo Dio materiale ; e Descartés colle sue balbuzie sulle leggi del moto. Ma in fin de' fatti la nostra mente si accorge ; che questo è un punto *supra suum caput* , ed invece di lasciarsi abbacinare da conteste famose ciarle , si acquieta solamente alla vista di Moise ; e vi si acquieta perchè vede in lui , non già un uomo presuntuoso che dopo aver sudato per capire co' soli lumi naturali quel che non si può , si affatica per dimostrare altrui quel che non è suscettibile di alcuna dimostrazione ; ma un uomo che parla come se fosse stato testimonio di vista , senza titubanza o timor d'ingannarsi , perchè il Cielo ispira , e che vien quindi in maniera altrettanto semplice che sublime intuonandoci all' orecchio ;

D I CLEMENTE XIV.

*In principio Dio creò il Cielo e la Terra.* E con queste quattro parole smaschera avanti il tribunal della Ragione, e fa sparir via i sistemi, la mitologia, e qualsivoglia simile umana chimera.

Ma dirammisi; onde viene, che non tutti scorgono in questo ammirabile esordio della Genesi un chiaro barlume della verità? Ed io rispondo, che a me sembra che la ragione ne sia; ch' essendo l'uomo per sua natura ingordo a voler penetrar in ogni scibile, e trovando quas' il tutto superiore alla sua capacità, darsi alla disperazione, e per ciò preferisce più tosto di prestar orecchio ad ipotesi prive di ogni verisimilitudine, che abbandonarsi alle massime verità che sono del di lui calibro, e che gli accennano l'onnipotenza, e la saviezza d'Iddio.

In fatti l'Idea d'un intelligenza eterna è infinitamente più propor-

## 6 LETTERE

zionata alla nostra mente, che non lo è quella d'un mondo eterno : avvegnachè se vediamo continuamente che anche la più minima operetta non può esistere senza aver avuto un Autore, come possiamo mai persuaderci, che 'l mondo che è un armonico ammasso di opere immense e complicate, abbia il privilegio di non esser debitore che a se medesimo, della sua esistenza, e della sua bellezza ?

Noi possiamo (adonta dell'assio-  
ma *ex nihilo nihil*, perchè questo riguarda solamente lo stato attuale o sia Ordine naturale) facilissimamente comprendere la necessità della preesistenza della prima *causa causarum*, che ha nell'ordine soprannaturale, creato il tutto dal nulla : ma come potremo (se vogliamo parlar da senno) formarci l'idea d'un mondo *coesistente ab eterno* ?

Una delle due ; o che malgrado

#### DI CLEMENTE XIV. 7

la coesistenza gli attacchiamo un'idea di creazione o dipendenza dalla prima causa, e ne seguirebbe l'assurdo, che la cosa creata è tanto antica quanto il creatore: ma il senso comune grida e dice che niun ente può essere sì vecchio quanto Dio.

Oppure distacciamo dal mondo ogni ombra di creazione e dipendenza qualsivoglia; e come potremo mai capire che la materia, sostanza affatto inerte, contingente, priva d'intelletto, divisibile, e per conseguenza piena d'imperfezioni, abbia le stesse prerogative che l'Ente perfettissimo, che è il solo a cui l'esistenza attuale, e l'esistenza necessaria sono ugualmente essenziali?

Ed oltre a ciò come faremo per intendere la cagione del miracoloso giro che produce imprevedibilmente le stagioni, gli anni, i giorni, e l'ore? Vorrem noi forse

ritornar ne' secoli delle tenebre ,  
ed a guisa dei popoli barbari er-  
gere altari all' astro del giorno , e  
riconoscerlo per nostro principale  
benefattore , e per causa primaria  
delle maraviglie che opera la na-  
tura ? mentre vediamo , che a dis-  
petto del di lui sorprendente splen-  
dore , egli non è altro , ch' un  
agente subalterno anzi meccanico ,  
come tutte le altre stelle o pianeti ,  
giachè non possono allontanarsi  
neppur per un istante dal prescritto  
sito.

Dunque i sistemi che ammettono  
la coesistenza della materia *ab  
æterno* , sono deliri d'una immagi-  
nazione disperata , che provano  
nel tempo stesso la stupenda de-  
bolezza dell' uomo , quando si se-  
para dalla Fede , e si abbandona ai  
suoi propri lumi.

Ma al contrario quando si las-  
cia guidar dalla Rivelazione , ove  
sono più i dubbi , gli assurdi , gli

DI CLEMENTE XIV. 9

abbissi, che aveasi formato egli stesso? Allora elevata la di lui Ragione al di sopra de' sensi e delle passioni, riacquista tutto il vigore, ed ovunque giri lo sguardo, vede con chiarezza sempre maggiore, la mano di quel Dio al paragon di cui l'universo tutto è un niente; quella onnipotente mano che racchiude, regge, e governa il tutto, e che con un solo impulso opera effetti innumerabili, ed incomprendibili.

Allora non si maraviglia più, che gli astri eseguiscano con tanta esattezza gli ordini che ricevono da cotesto ineffabile agente supremo, da cui son mossi; e conosce chiaramente, che se i nostri corpi quando Iddio ne arresta il moto, cadono in polvere, si esalano in fumo, e fin pure la loro memoria sen va in oblio; così ancora s' Eiritirasse la sua mano, gli elementi perderebbono all'istante l'attività,



10 . . . L E T T E R E

le piante la vegetazione, le cause seconde le loro virtù, gli astri il moto, e quindi il mondo diverrebbe a se stesso, baratro, e tomba.

Ed ecco come l'uomo che ragiona secondo i principi della Religione, dà al suo raziocinio una certa solidità, e santità, che impone silenzio ed incute un segreto rispetto in chi lo ascolta; ma colui che vuol giocar di testa e lavorar d'ingegno, lungi dal poter conseguire il titolo di vero filosofo che è inseparabile dalla cognizione dell' Autor della Natura; ci annoja colle sue stentate ipotesi, stanca la nostr' attenzione ed in fin ci convince, che la Ragione senza la Fede fa compassione.

La Ragione senza la Fede trema all' idea della giustizia d'un Dio che vede e pesa tutto; e non potendo resistere all' impeto delle passioni, ed alle fallacie de' sensi, tenta di persuadersi, che non vi

**DI CLEMENTE XIV.** **II**  
è altra Divinità che la materia ,  
perchè si fa benissimo , che non  
vi sarebbe niente da temere da  
una cosa , che è per sua natura to-  
talmente stupida ed inerte.

Da questo fonte , che viene in-  
grossato da quel suddetto sfrena-  
tissimo desiderio di sapere , sorgo-  
no senza dubbio gl' insensati siste-  
mi , che or ci danno il Caso per  
autore della Creazione , ed or  
sostengono , che 'l mondo è eterno.  
Follie da romanzi e bambocciate ,  
delle quali ride si Dio dall' alto de'  
suoi Cieli.

Immaginino tutte le Accademie  
della Terra quanti sistemi vogliono ,  
ed a fine di persuadersene am-  
massino pure nuov' esperienze , ar-  
gomenti o conghietture ; vedrassi  
sempre la difficoltà , che passa tra  
loro , e l' uomo ispirato da Dio ,  
perchè in mille loro enormi volumi  
vi sarà meno di sostanziale e di  
verisimile , che ve ne è in una sola  
pagina di Mosè.

A vj

Ed in vero, che altro farebbe l'universo, se non un libro chiuso agli occhi nostri, e di tutte le generazioni, senza la celeste dottrina che fortificando il nostro sguardo, ci rende più sensibile l'azione del Creatore? di Colui che non essendo parte alcuna di quanto ha creato, ne è non però la vita, il moto e l'alimento; ed in virtù dell'operazione del quale acquista la natura la forza e l'energia, che impiega per vivificare, e per produrre il tutto.

Da quanto ho detto parmi naturalissimo di conchiudere, che per rendere veramente utile e bella un istoria naturale, fa di mestieri legarla colla Religione, e tor di mira unicamente d'impegnar gli uomini a fare maggiore attenzione su' miracoli che si succedono, e si accumulano l'un sull'altro in infinito, in ogni luogo, ed in tutte l'ore; certamente, per sforzarci a

DI CLEMENTE XIV. 13

fiſar lo ſguardo in Colui che ne è l'Autore, e per avvezzarci a fare un giuſto uſo de' noſtri lumi, a fine di non gonfiarci, nè avvilirci.

In effetto, l'uomo non è mai più grande, nè più piccolo, che quando ſi conſidera in Dio, perchè queſta meditazione ſerve a maraviglia per elevarlo, e per abbafſarlo nel tempo ſteſſo, a motivo che nell' iſtante medefimo che diſcopre un Ente infinito di cui è l'immagine, ſi trova meno che un atomo a paragone dell' ineffabile modello; e quindi raddrizzata l'apparente contrarietà di queſte due idee, impara ad evitare la ſuperbia degli angioli Cattivi, e la viltà di coloro che ſi mettono nel grado de' bruti.

Non ſi parli adunque mai delle Creature, ſe non per avvicinarci al Creatore. Se ſi vuol ben fare, ſi cominci, con una ſpecie di trattato di teologia naturale e dogmatica,

a descrivere, al meglio che si può, le immense perfezioni dell'Autore. Si discenda in seguito all'uomo, come il suo capo d'opera, e gradatamente dalle Creature più grandi alle più piccole, per far osservare, che la Saviezza ed onnipotenza di questo Ente supremo, risplende ugualmente nell' angelo più perfetto, e nell' insetto più vile. In somma si dimostri ad ogni passo, che le cose create sono il riverbero di quella luce *indefettibile*, alla quale tendono le nostre anime come al lor principio e fine; e sono una scuola più faconda, che se fosse di parole, giacchè è composta di fatti, la quale ci eccita, e c'invita continuamente, a far uso di quel prezioso dono, che piacque al Cielo di concederci, e che mentre ci rende padroni della Terra, ci spiana il cammino per un'altra vita, eterna.

DI CLEMENTE XIV. 15

Ecco, Eccellentissimo signore, il mio sentimento che sottopongo al suo; ma stimo che questo sarebbe il miglior piano, perchè la Religione che ne fornisce il disegno, renderebbe il quadro vie più interessante, e prezioso agli occhi de' veri amatori della scienza; avvegnachè cos' altro mai è la scienza, se non la scoperta de' perpetui ed arcani principi della verità? e chi altro mai ne può essere il fonte, e' l' centro, se non Iddio?

Intanto V. E. dirà che in vece d'una risposta ho fatto una predica, alla quale non manca che un *amen*. E pure tutto il mio fervore in sterminare queste riflessioni mi vien da lei; ed eccone il perchè.

Degni sapere, che io non ho maggiore sodisfazione, che quando posso parlar d'Iddio, ma mi permetta di confessarle parimente, che io non mi aspetto tali occasioni da

secolari, perchè credo, che quel grado di raccoglimento che è necessario per tenerci uniti a Lui, debb' essere quasi affatto incognito nel tumulto di un mondo, in cui sembra, che tutto faccia obliare le opere stupende del Creatore, per andarci occupando delle azioni delle creature; e quindi è, che subito che ho potuto in mia gioventù, son corso al chiostro.

Or al vedere, che non ostante le grandezze che la circondano, ella si applica tanto per conoscere con cognizion di causa i fenomeni della natura, e per destar gli altri uomini dal letargo; questo esempio m'innamora, m'infiamma, e mi mette fuor di me, non saprei dire, se più di piacere, o di stupore, ma dico sibbene: questo sì è il vero filosofo; e questa è la pruova, che l'elemento del nostro cuore è Dio, e che solamente nella di lui cognizione, e

DI CLEMENTE XIV. 17.  
nel di lui amore la nostr' anima si  
dilata, e si ricrea.

Finisco assicurandola, che nell'entusiasmo che mi ha comunicato la di lei dottissima lettera, io vorrei cominciare fin da questo momento a lavorare per la traduzione o sia imitazione, che desidera dell' opera dell' accademico Parigino; ma ove sono le forze necessarie a tale impresa? Io ho raccolto qualche nozione in quà ed in là sulle cose Fisiche, ma non ho avuto mai tempo, nè opportunità d' istruirmene a fondo: sicchè bisogna conchiudere, che V. E. si è ingannata nel giudizio. che ha formato del numero, e della qualità delle mie cognizioni, ma non s' ingannerà mai, quando farà grazia di credere, che non vi è chi mi superi nell' ammirazione, nel rispetto, e nella venerazione che le professo, e che le protesto umilmente nell'atto che



18      L E T T E R E  
con profondissimo inchino mi rasse-  
gno.

Di V. E.

Umilismo Ofseqmo fere  
vero obligmo,

F. Lor. GANGANELLI, M. C.

*Roma, 13 Dicembre 1755.*



## LETTERA LXXXIII.

*Al Signor Conte ALGAROTTI.*

**S**COMETTO ; gentilissimo ed  
amabilissimo mio Signor Conte,  
che voi non sapete ancora , il per-  
chè adottaste sì felicemente la dot-  
trina dell 'attrazione , che avete  
potuto renderla intelligibile anche  
alle Dame, ma io l' ho già scoperto,  
ed eccomi a comunicarvelo.

Io godo perfettissima salute ; non

**DI CLEMENTE XIV. 19**

mi manca niente , non ho niente da desiderare ; e pure mi pare che mi manca tutto , solamente a motivo che è sì lungo tempo , che non ricevo vostre lettere , e che 'l filosofo scotista non viene alla vostra scuola , per profittare delle vostre eccellenti lezioni.

Dunque voi siete la calamita di tutti i cuori , e di tutti gli spiriti degli uomini , grandi o piccoli. Dunque era ben naturale il dover voi avidamente ricevere , ed il poter così ben capire un sistema , che spiega maravigliosamente i segreti effetti del vostro merito.

Felice voi , beato voi che possedete tante e sì grandi qualità ! e perchè non ne ho ancora io una qualche parte ? Ma se io gli avessi cotesti rari talenti , io vorrei impiegarli meno per meritare il vanto di primo alunno di Neutono , e più per servire la Religione , e per divenire buono , anz' illustre cristia-

no ; giacchè le nostre anime hanno un tutt'altro destino , che quello di farsi unica gloria di militare sotto le insegne di Aristotile , di Cartesio , o pur di Neuttone.

Io pretendo , che quanto più la vostr'anima è sublime , tanto più debba rimontare e tendere al suo centro : E poichè intende da maestro la legge dell' attrazione , e ne gode sì ampiamente i frutti ; perchè non togliere da mezzo ogni ostacolo , e lasciarsi , essa che quì già attira le altre , attrarre a vicenda al sommo ed eterno Bene colafsù , ove le nostre anime per natural legge aspirano ?

Questo sì che farebbe degno campo per voi , ed è certo che questa eterna legge di attrazione , spiegata dalla vostr'aurea penna , illuminerebbe , e stupirebbe il mondo ; immortalizzerebbe il vostro nome , e renderebbe perfetto ed utilissimo il vostro Neutonianismo.

DI CLEMENTE XIV. 21

Dite poi quando volete, che è mestiere da frate il predicare, ed io vi replicherò sempre, che il mestier dei filosofi si è di meditare *da dove si viene, e dove si va*. La filosofia dee secondare la Religione, e prefiggersi d'indagare co' soli mezzi naturali, qual' è il nostro primo principio, e qual sarà l'ultima fine; ingegnandosi a trovar pruove da per tutto, che nostro principio e nostra fine non può esser altro che Dio.

Quando la filosofia mettendo in non cale gli accennati due grandi oggetti, e separandosi affatto dalla Religione, si sacrifica intieramente ad altre ricerche, allora belle, sublimi, amene, curiose che sieno le di lei scoperte, non sono altro in sostanza (permettetemi che ve lo dica da predicatore, cioè senza cerimonie) che un cicaleccio, ed un volersi tenere a bada, e trastullarsi, come i fanciulli.

La somma delle verità che debbono cercar gli uomini è il Cristianesimo, ma amano meglio voltarsi nel fango onde son composti, che seguire lo strenuo, e severo volo della Religione, e della Ragione. Bisogna però confessare, che lungi dall'esser voi di questo numero, la vostra vigorosa mente dà dei lanci, che anche i vostri pari ammirano.

Ma perchè andar sì lontano, se risiede in voi stesso quel che cercate? Un uomo come voi dee prendere per modello il grande Agostino, il quale dopo aver diligentemente meditato su tutti gli enti, per scoprire se alcun di essi non fosse il suo Dio; ci assicura che più che altrove lo ha trovato nel suo proprio cuore: *Et redii ad me.*

Predico io or a voi, ma spero che verrà tempo che voi predicherete a me, ed abbia ogni un di noi

DI CLEMENTE XIV. 23  
la sua debita parte , giacchè fin anche il Poeta ci ricorda , che *amans alternæ Camenæ*.

Chi meglio di voi può farlo ? Voleſſe Dio , che queſto tempo venga preſto ! e vengano intanto le voſtre ſoſpirate lettere , e mi portino quel che più vi aggraderà , ſieno ſcherzi , o ſia morale. Io eſulto ſempre , quando fa grazia di ricordarſi di me il mio caro , e veneratiſſimo Conte , a cui ſono per inclinazione fedele amico , ed umiliſſimo ſervo F. L. G.

*Roma, 7 Dicembre 1754.*



## LETTERA LXXXIV.

*Al Signor Abate Papi.*

**E'** dunque vero, oh caro il mio amico , che 'l noſtro gran Cardinal Querini , ſtanco di non poter tro-

ver quaggiù se non raggi rifratti, e nebbiosi, sia volato al fonte de' lumi, ed andato a riportar la sua scienza al mar eterno; a quel mare di grazie dond' ella sorge quasi a guisa di altrettanti sottilissimi vapori, e spargesi poi qual benefica rugiada su di noi. Ha egli dunque terminata la sua vita come visse, sempre colla penna in mano, e sempre pronto a deporla per passare in Chiesa, ove risedè costantemente, e senza mai allontanarsene, il di lui cuore? Ah l' ammirabile, ah il sapiente uomo n' ebbe ragione: E noi abbiamo fortissimi motivi per consolarcene.

Io quanto a me rileverò, e scriverò questi motivi con caratteri indelebili sud' un monumento che gli ergerò nel mio cuore, durevole quanto durerà la mia vita, in eterna memoria de' di lui esimj meriti, e della particolarissima bontà ch' ebbe per me.

DI CLEMENTE XIV. 25  
me. . . . Deh che dico io? Per  
chi non ne ebb' egli mai?

La sua Cattedrale; la sua Dio-  
cesi, tutta l'Italia, e fin anche Ber-  
lino, e gli altri paesi oltramontani,  
parlano della di lui liberalità. Quan-  
ti letterati celebri vi sono in Eu-  
ropa ammirarono, tutti ugualmente,  
le doti che ricevè dalla natura,  
e'l fervido zelo in cui si consumava:  
E sua maestà il Re di Prussia che si  
compiace tanto a contraddistin-  
guere cotesti uomini straordinari,  
onorò lui d'una stima particolaris-  
sima.

Se la poesia è un vincolo tra gli  
uomini, il Sig' Voltaire sentirà questa  
perdita nell'anima, perchè scriveansi  
familiarmente tra loro; ricercand'  
ogni simile il suo simile, un talento  
superiore un altro: E chi sa i possi-  
bili?

Una sola cosa debbe perciò rin-  
crescerci, ed è che ci ha troppo  
presto abbandonati. Sappiate che i



Protestanti lo amavano, sebbene abbia lor detto, spesso delle cose dispiacevoli : E che non avrebbe Dio potuto fare ? Riflettete in secondo luogo, che i diversi scritti che ci ha lasciati, non sono se non un foglio volante, a paragone delle opere classiche, che dovevamo aspettarci d'all' immensità delle rarissime cognizioni, che avea egli acquistato col suo indefesso studio, e col suo viaggiare. Io son certo, che averebbe arricchito la Chiesa con altre preziosissime produzioni, ed in qualità d' uno de' più illustri membri dell' Ordine di S. Benedetto, aumentato maggiormente la famosa biblioteca, che forman oramai gli autori Benedettini.

Questo solo è 'l dolore che mi resta sul cuore, e non essendo io buono ad altro, che ad ammirare i grand'nomini, ed a piangerne la perdita che ne facciamo, lascio che

DI CLEMENTE XIV. 27  
il mio animo si sfoghi 'n lagrime  
sulla tomba del nostro memorando  
defunto, e che da volta in volta,  
prorompendo con doppi sospiri,  
dica: *Quando inveniemus parem!*

Preghiam Dio per lui, ch' ei  
prega certamente per noi: Ed in-  
tanto caro ed amatissimo il mio  
Sigr Abate, crederemi, senza ti-  
mor d'ingannarvi, vostro buon  
amico, ed umilissimo servitore.

F. L. G.

*SS. Apostoli, 13 Gen 1755.*

---

## LETTERA LXXXV.

*Ad un Pittore.*

**V**I ho già servito presso S. Emi-  
nenza il Sig<sup>l</sup> Cardinal Portocar-  
rero, sicchè potete partir quando  
volete per la Spagna; ma l'amicizia

B ij

che debbo alla buona memoria di vostro padre, ed a voi, mi obbliga a dirvi di contar meno sulle raccomandazioni, e più su' proprij talenti,

Il gran segreto della vostra professione è il saper dare l'anima ai suoi quadri; e chi lo possiede, ottiene indulgenza su d'una infinità di difetti che non si perdonerebbero, neppure ai pittori più ordinari; Onde l'Estro che è la sorgente dell'Entusiasmo, e del fuoco dell'espressione, dee essere il primo capitale del Pittore; come lo è del Poeta.

Che se 'l Carrache che avete prescelto per vostro modello, non l'avesse abbondantemente posseduto, ei non avrebbe mai, malgrado lo stupendo ardire, e franchezza del suo pennello, fatto cos'alcuna di maraviglioso: Ma al contrario par che le sue figure vi parlino, e vi esprimano al vivo il piacer, le pene, e qualunque altro

DI CLEMENTE XIV. 29

affetto che provano ; onde lo spettator si commuove , e rapito violentemente dall'ammirazione e dalla verità delle belle immagini che vede , non fa più se prender un pennello, e provarsi anch'egli a pingere, o pur sovvenirsi dell'autore ed esclamare : oh il grand uomo ! oh l'ammirabile, oh la difficil arte !

Studiate dunque bene il genio dell'Autore che vi siete proposto , e passate poi francamente a farlo rivivere sulle vostre tele : Che se anche non perveniste , se non ad esser solamente la sua ombra , voi vi acquisterete sempre la stima del pubblico , perchè l' ombra di un grand' uomo non è senza sostanza.

Voi possedete già il più, cioè quest' Estro che non si ottiene , se non dalla natura ; e voi avete già le regole dell' arte , ed i mezzi per metterlo in pratica ; laonde non vi resta ( questa è non però la più

gran difficoltà ) che a tenerlo in briglia , affinchè non esca fuori de' giusti limiti.

Se non ci si bada , dà il Pittore al par d'un poeta , nello stile gigantesco , o basso ; perchè al Pittor come al Poeta dee dar legge la natura , che ove si voglia sforzarla , geme , ed il buon gusto vi torna le spalle , e sen va via.

Bisogna per dir così prender l' Estro al volo , ed industriarsi solamente a dirigerlo , ma non a contrariarlo , o volerlo far andare al di là dal suo tratto. L' Estro ha un moto elastico , e si compiace a correr libero per via di lanci , e sbalzi ; onde basta segnargli con giudizio i punti ove dee poggiare , e ribaltar da tratto in tratto , durante il corso , e fin alla fine dell' opera.

Quando la mente si regola e si dispone così , sentesi trascinare ad abbandonarsi alla sua propensione. Prende allora , sia la penna , sia il

DI CLEMENTE XIV. 31  
pennello , e l'espressione nasce da  
se sola , e porta il buon gusto in  
sua compagnia.

Vopo è dunque tentar il guado  
pria di mettersi all' opra ; e se si  
trova che l'Estro non è disposto ,  
abbandonarne per allora il pen-  
siero.

Del resto è necessario esser so-  
brio , e far tosto pausa quando si  
sente , che la vena si rallenta ; affi-  
nè di darle tempo per prendere nuo-  
ve forze. Quella rinasce spesso ,  
solamente coll' intraprendere una  
o più volte , a riandar rapidamente  
da capo quel ch'è fatto : E  
col riandar da capo *a mente fresca*  
si acquista a poco , a poco il gran  
talento di ben correggere , limare ,  
e perfezzionare un' opera.

L'estro , ed il genio sono come  
un ragazzino , che ha più buona  
volontà che forze , più vivacità e  
brio , che giudizio e prudenza ;  
onde fa di mestieri guardarli di

## 37 LETTERE

stancarlo , dargli tempo da respirare , tenerlo in regola , e condurlo quasi per la mano a suo modo , ed a suo bell' agio.

Tutti convengono , che Roma è la vera scuola per divenire gran Pittore ; ma bisogna convenire ancora , che se non si osservano queste regole , e soprattutto se un giovine non ha il genio pittorresco , tutte le fatiche sono sparse al vento , o almeno non oltrapasserà il rango della mediocrità.

Non dico altro , perchè temerci di dir spropositi , come accade , quando si vuol parlare di cose che non si fan bene ; ed egli è certo , che un Consultor del S. Officio non è mica un Pittore. Gradite solamente il mio buon animo , e prima di partire , venite a vedermi perchè procurerò di darvi un foglio di altri avvertimenti , che m' importano molto più della pittura ; giacchè sapete a qual segno m'

DI CLEMENTE XIV. 33.  
interesso a tutto quel che vi appartiene, e quanto sono vostro buon amico, e servitore. F. L. G.



## LETTERA LXXXVI.

*A Monsignor EMALDI.*

**E**cco, Monsignor mio, che le rimando subito la sua gazetta, ed il foglio manoscritto; onde spero, che me ne farà grazia, come la supplico, ogni qual volta ne averà de' nuovi.

Egli è verissimo, che si danno de' prodigi nella politica, come nella natura; ed ella ha ben ragione di stupire della inaspettata alleanza della Casa di Austria colla Francia, e di esclamare come, in riceverne la nuova, esclamò Benedetto XIV: *O admirabile Commertium!*

B v



• Quanto a me io confesso , che discorro male in Politica come in ogni altra materia ; ma perchè amo la pace , ed ho in orror la guerra , io torno a dire , che 'l sistema del Sigr Abbate de Bernis , vale infinitamente meglio di quello del Cardinal di Richelieu.

Io penso , che ceduta oramai quella gara tra le Due illustri Case , che da tanti secoli in quà han posto in moto tutta l'Europa , noi potremo alla fine sperare , che non avremo più guerra , se non quando le Nazioni faranno stracche di vivere in pace.

Convengo non però con lei , che è da temersi , che 'l Re di Prussia renda vane queste belle speranze. Ma l'Europa ha sempre avuto ora i Gustavi , ora i Sobieski , ora i Luigi XIV , che han voluto dar esercizio al loro genio guerriero. E le armi hanno in ogni tempo cooperato più che i talenti ad ag-

DI CLEMENTE XIV. 35

grandir gl' Imperi ; facendo vedere al mondo che , nelle materie di Stato , non vi è argomento più convincente , che la legge del più forte ; e che la convenienza , e la volontà sono l' *ultima ratio Regum* .

Dunque solamente il vicinato di Berlino dee esserne inquieto , e specialmente i Pollonesi , che all' estinzione dell' ultima razza , non han voluto eleggersi un nuovo Re Ereditario. Hanno essi amato meglio esser governati in forma di Republica ; ma l'amor della Padria non avendo avuto presso loro principi così sodi come presso gl' Inglesi , è andato a raffreddarsi , e non è più cotanto forte quanto bisogna per difendere col proprio sangue il suo paese. Generalmente parlando, dormono, e riposano tranquillamente , e temo che non finiscano di perdere lo spirito Nazionale , coll' andar sì spesso a dimorare fuori di lor Casa.

Quindi è vero, che l' prognostico che ne fece il lor ultimo Re , potrebbe ben verificarsi in persona dell' illustre e bellicoso Federico , il quale , subentrato in luogo della Casa d' Austria nell' alleanza de gl' Inglese , potrà prender gusto anche alle armate navali , e quindi dop essers' impadronito de paesi mediterranei , che le offrirà da se stessa , la Pollonia aperta , voler per lui almeno Danzica che è un boccone che piace.

Che che però sia di queste pronosticate calamità , ella dovrà convenir con me , Monsignor mio , che non è da temersi , che possan giungere anche così presto fino a l' Italia . Quando un fiume s' ingrossa , sia anche il Nilo , non può allagare , se non le contrade vicine al suo corso , o pure sottoposte al suo pendio . Ma noi siam lontani , ed al di sopra del livello del Brandebourgo , onde ogni un di noi si

DI CLEMENTE XIV. 37  
pasce, e si delizia de' frutti della  
bella pace, ai quali aggiungo nel  
mio particolare il gran piacere di  
esser Monsignor mio illustrissimo,  
svilceratamente, ed ossequiosa-  
mente di lei, &c.



LETTERA LXXXVII.

*Al Signor Abate NICOLINI*

STIMATISSIMO ED AMABI-  
LISSIMO SIGNOR ABATE.

ELLA conosce la mia maniera di  
pensare, onde immagini quanto ha  
dovuto esser grande il mio dispiacere,  
per non essermi trovato in  
Convento quando favorì venirmi  
a vedere, prima della sua partenza.  
Così è: Accade in un punto quel  
che non accade in un anno; ed io  
non so come si faccia, che noi  
manchiamo quasi sempre questo

punto. Può starfi in casa una settimana intiera, e non vien niente di nuovo ; si forte , ed appunto quello è 'l momento critico per noi.

Io ero andato a spaseggiare sulle sponde del Tevere , ove amo di andar spesso , perchè mi par che dia dell' eccellenti lezioni sulle umane vicende. Prendo io colà a far delle riflessioni sulla grandezza e sulla decadenza di que' superbi dispoti , Romani antichi , che han posto nelle lor catene il mondo intero. Richiamo alla mia memoria quel tempo , in cui Roma ebbe tante Deità , quante passioni , o vizi ; mi empio la mente delle magnifiche descrizioni che ci han lasciato ; Guardo poi il grande , il famoso Tevere , e non vedo più , che un fiume ordinario , sia in larghezza , sia in lunghezza.

Me ne ritorno quindi alla mia cella , e passo a pensare a Roma

DI CLEMENTE XIV. 39

Cristiana; E benchè io non sia che l'ultimo servidore della Casa di Dio, v'impiego però tutte le mie forze di buon animo : Ma ordinariamente , senza quell' intimo piacere , che provano coloro , che aprono quei libri che più gli aggradano ; giacchè in materia di studio , come in tutt'altra fatica , l'uomo ama la libertà , ed ha in fastidio un lavoro assegnato , come suol essere il mio.

Non le parlo della perdita , che abbiain fatta del nostro comune amico , perchè temo di riaprire una piaga ancora troppo fresca ; E per altro , a lei basta di sapere , che è compianto come un uomo della pasta antica , e che quando io giunsi , avea egli già perduto la parola. Si dice , che ha lasciato de'versi sopra varie materie , degni de' più gran maestri , ed io me ne stupisco tanto più , perchè non ne ha parlato mai , ed egli è quasi incredibile , che un Poeta non fac-

cia, vivendo, pompa del suo merito personale, e di quello delle sue composizioni.

Avrei desiderato, ch'ella si fosse trovata ancora quì, giorni sono, per goder meco d'una bellissima ed allegrissima scena, che mi han dato certi garbatissimi giovinetti Francesi che sono, da qualche tempo in quà, giunti in Roma; direi a stormo, come giungono le rondini. È stato lor detto, che vi era in SS. Apostoli un Religioso, innamorato della Francia, e di tutto ciò che arriva da colà: E tanto è lor bastato per farmi la grazia di venire a vedermi, *tutti in una volta*. Consideri ella con quanto piacere gli ho ricevuti, e si figuri che fù un terremoto, che mi rallegrò sommaramente. Io mi sentivo alquanto confuso, perchè vedevo che le sedie non bastavano, e che anzi il luogo stesso era troppo angusto per poterli contenere tutti. Essi

DI CLEMENTE XIV. 41

conoscevano il mio imbarazzo, ma lo prevenivano, se ne ridevano, facevano le mie scuse, mi ringraziavano, lodavano gl'Italiani, e mischiavano graziosissimamente mille altre cose, ch' io non saprei ridire, ma dirò sì bene, che parlavan tutti in una volta, e che invece di sfordirmi, mi han rallegtrato in maniera, ch'io credo vivrò dieci anni di più.

Erano poco contenti dell' Italia, perchè non si vive ancora totalmente alla Francese, ma io gli ho consolati dicendo loro, ch' essi compiranno certamente questa metamorfosi, e che quanto a me, io ero già reso a meta.

Questo è ciò, che mi occorreva dirle per ora, e mi resta solo di aggiungere le solite proteste di stima, e di ossequio, onde ho l'onore essere di lei &c.

*Roma, 24 Lug. 1756,*



## LETTERA LXXXVIII.

*Al Signor STUART, Geniluomo  
Scozzese.*

**I**o non so , gentilissimo Sig<sup>r</sup> Cavaliere , se vi ho mai detto , ma l'ho pensato più volte , che le nazioni di Europa ci rappresentano al vivo gli elementi. L'Italiano , simile al fuoco , arde e sfavilla senza mai cessare ; il Tedesco , come la Terra , dà , malgrado l'apparente apatia e densità profonda , civaje e frutta squisitissime in abbondanza ; Il Francese , liquido ed elastico come l'aria , penetra , non veduto , da per tutto ; e l'Inglese ? L'Inglese è come il mare , che si cambia e si muta ad ogni vento.

Cosa voglio io indurne da questa mia ardita , e bene o male imma-

DI CLEMENTE XIV. 43

ginata similitudine ? Voi nol credereste. Una conseguenza contro me stesso ; cioè che non mi sia lecito lagnarmi, se par che avete, non ostante le replicate proteste, dimenticato il vostro antico ed affezionatissimo servitore.

Ma che peccato, che voi negligiate la nostra lingua ! Io credo fermamente, che non vi è Italiano che la conosca così bene come voi, perchè ordinariamente noi l' impariamo dalla sola nutrice, o al più più da un poco di lettura, sicchè rari sono quelli che fanno, per dir così, che vi sia una grammatica, ed un dizionario. Ma qual libro non è familiare a voi ? Voi che non contento di conoscere a pelo le definizioni di ogni parola, secondo i precetti di colei che :

« Sola l'Etrusche voci e cribra e affina »

E quel che è più, non contento di saper ridurre in concordia l'eter-

ne liti dei nostri grammatici , ogni uno dei quali tira ostinatamente l'acqua al suo molino ; siete andato fin anche a far raccolta de' testi di lingua de' vivissimi ed eloquenti dialetti Veneto , Napolitano , Sicolo , e quanti altri mai abbiano stampato.

Io tideva tra me , quando voi mi raccomandavate tanto di non mancare a scrivervi , nella supposizione che poteste meco esercitarvi , e non obliare una favella che vi è tanto cara ; perchè prescindendo ( permettetemi che ve lo dica chiaro ) dalla vostra sospettata incostanza , io sono nell' infinito numero degli altri , che non han mai ricevuto in scuola alcun precetto sul parlar Toscano , e cresciuto negli anni , non ho più avuto tempo , nè comodo per portar riparo a questa mancanza di educazione ; ma ciò non ostante *italianizzo* francamente , non solamente parole

DI CLEMENTE XIV. 45

ma frasi intiere latine, o franceſi , e mi attracco meno alle voci , che alle noci ; tanto più che per poter pervenire a contentare tutti i noſtri gramatici, ci farebbe da andar in pazzia, perchè chi ve la dice d'una maniera , e chi d'un altra , chi la vuol cotta, e chi la vuol cruda. Onde mi ricorderò ſempre di quel voſtro penſiere , che dovrebbe la ſopraccennat' Accademia della Cruſca , fondere per dir coſſ'ogni anno tutte le grammatiche, e darcene da quando in quando una, autorizzata da lei , per regolare la lingua che ſi mette in iſtampa, e far finire le differenti pretenzioni dei particolari da Firenze , da Siena , da Arezzo &c. Sebbene con ciò ſarebbe rimediar ſolamente alla metà del male, giacchè come mi avete fatt' oſſervare , il noſtro più gran difetto conſiſte, che pochi ſi curano di provvederſi del di lei

Dizionario , e di andar vedendo scrupolosamente , se vi si trovano tutte le voci delle quale ci serviamo , e se la definizione che ne dà , corrisponde bene all' idea che vogliamo esprimere , posto che rarissime sono le parole che non hanno , se non un solo significato , ed il forte consiste a sceglier quelle che sono più proprie al caso : Il che mal s' impara dalla semplice lettura dei nostri scrittori , e molto meno dal parlare usuale , non che dai cicalecci , onde le nutrici riempironci le orecchia , in nostra infanzia.

Ecco scrittovi già un buon pezzo di lettera , ma per non finirla così presto , mi accomodo al vostro gusto , e balbetterò un poco sulla Politica , articolo prediletto della vostra nazione , e bene inteso , dirò così , fin anche dai mozzi delle vostre navi.

**DI CLEMENTE XIV. 47**

Voi mi dicevate, che la Romana è una politica di temporeggiamento che :

» Fa faccia tosta, e va con lieta fronte ;

» Sperando che venga ogni ora un accidente ;

Che per ciò ? Il nostro sistema è autorizzato da un grand'esempio , qual fu quello che ci lasciarono i nostri antichi, a tempi di Annibale. Ed inoltre chi può negare , che per agire ci vogliono armate ; ed ove sono le nostre ? Ma anche quando le avessimo ; oh ! la bella figura che farebbono i preti ed i frati col fucile sulle spalle, e la spada al fianco ! Che se l'han fatta qualche volta , è da incolparsene la calamità dei tempi , ma l' esito ha dimostrato, che il miglior soccorso e la più gran speranza , che possono aver coloro che non han difesa , si è per l'appunto il far capitale sullo sviluppo dell'umane cose , fidando nella Divina provvidenza.

Non crediate però , che il Papa ceda ogni qual volta vien minacciato , perchè questo sarebbe un mezzò sicuro di opprimerlo , anzi egli fa , a tempo ed a luogo , come conviene , e come è obbligato in coscienza , tener fermo il più che si possa , quando si tratta di cose serie.

Io non fo niun caso di quella politica umana , che agognando solamente di aggrandirsi , insinuasi come un veleno , e fa che gli altri si scannino tra loro , per poter poi essa sola raccoglierne le spoglie , o dominare ; perchè in sostanza questo non sarebbe altro che il Macchiavellismo , posto in pratica. Ma al contrario stimo altamente , anzi venero , quella politica Cristiana , che ignorando l'arte di seminar zizzanie , e piena sempre di equità , prende per sola sua guida la prudenza , e richiamando alla memoria i casi passati per paragonarli ai presenti ,

ne

ne induce e prevede i futuri; e quindi dopo una matura riflessione su tutti gli aspetti, sceglie quel che più le torna conto, e conseguentemente, a proporzion dei casi, or mettesi in azione viva o lenta, ed or fa le viste di addormirsi; e darsi in effetto ad un tranquillo e placido riposo.

Io ammiro un Politico, che postosi al livello del suo secolo, e bene ammaestrato in tutte le istorie, sa rispettivamente intimidire, respingere, o tenere in freno la debolezza, il coraggio, o la temerità di coloro che rappresentano le prime parti sulla scena del mondo; perchè vedesi, che per poter far tanto deve in oltre avere il talento di sapersi procurare, il che è sì difficile, certissimi e precisi riscontri de' gradi della forza, dei talenti, e fin anche delle passioni di ogni uno.

Nè riguardo con minor meraviglia colui, che fa conoscere a fondo.



10      L E T T E R E

i suoi subalterni , per impiegargli a misura della loro attitudine , perchè enne di quelli che non son buoni ad altro , che per pensare , o scrivere , e degli altri che hanno solamente il coraggio per parlare , o per operare , oppur son destri per eseguire.

Oh ! quanti Ministri l'han sbagliata , per aver posto la loro confidenza in chi non la meritava ! Ed ecco come si verifica , che la scienza di un buon politico consiste più nella cognizione degli uomini , che in quella de' libri.

Del resto io sono del vostro parere , che val meglio peccare di non fidare abbastanza , che troppo , perchè un indiscreto , od un infidele può ben tradire quel segreto , che gli avete confidato ; ma egli è poi più che certo : *Che il tacere non si scrive.* Oltre di che , si è spesso in tempo di potere rimediare , e dire quello che

DI CLEMENTE XIV. ¶  
non si è detto, ma come l'ha ben  
espresso il nostro famoso, vostro  
prediletto Metastasio :

» Voce dal sen fugita,  
» Poi richiamar non vale;  
» Non si trattien lo strale,  
» Quando dall' arco uscì.

E possiamo a favore di questa  
massima, aggiungere un'altra ri-  
flessione, cioè che colui il qual è  
stato tradito in una confidenza fatta  
imprudentemente, trema poi fin  
della sua ombra, e quindi espone  
la sua prudenza a cangiarsi, col  
corso del tempo, in timidezza;  
onde non avendo coraggio di aprir  
più il suo cuore a chicchessia, si  
riduce solo, e va perciò a com-  
mettere più grandi errori.

Isolato da tutti, si mette fuori di  
stato di raccogliere le circostanze,  
per poter conoscere la disposizione  
degli animi, ed i momenti oppor-  
tuni; e poichè da esse sole dipende il

## 51 LETTERE

poter prevedere nell' istante, qual impressione sia, in un dato incontro, per produrre una resistenza, prende una cosa per un'altra, e quando il cedere, non potendosi far a meno, sarebbe prudenza, la sua testa gli dice, che è debolezza.

Trascinato dall' amor proprio che vuol trionfare ad ogni costo del suo inimico, perde lo spirito di calcolo, ed impegnasi perciò in un pessimo affare, senza prevederne le conseguenze.

Si scorda, che la flemma è il più potente esercito, che possa opporsi ad un nimico impetuoso, e che per ben condurre gli uomini bisogna cominciare col domare le sue proprie passioni, e presentarsi a sangue freddo, appunto a coloro ai quali la testa fuma il più; onde suol volgarmente dirsi: che il mondo appartiene ai flemmatici.

Non si sovviene, che quantunque non sia mai permesso d'alterar-

DI CLEMENTE XIV. 53

la verità , vi sono non però delle circostanze , nelle quali conviene far sembianza di dir tutto , ma in effetto non dir nulla ; e lasciar che altri 'nterpetri , o s'inganni , se vuole , da lui medesimo.

Nè pensa , che non basta di aver danaro , e gente a suo comando , ma che bisogna sapersene servire a proposito , e riflettere , che le vittorie , e gl' impensati eventi non si dichiaran sempre pel più forte. Che se si facessero queste riflessioni , e si andasse poi a far il conto di ciò che costa l'inimicarsi e battere scambievolmente ; oh quanti bisticciamenti trai particolari , non che querele o guerre tra le nazioni , vedrebbonfi di meno !

È vero però , che sebbene vi sieno degli uomini naturalmente sì pacifici che una sola parola basta per fargli perdere il sonno un mese intiero , ve ne sono ancora degli altri , che riguardano le contese

come loro elemento , e come l'unico lor capitale per vivere agiatamente , e per farsi un nome.

Similmente vi sono delle Nazioni , per le quali la guerra è una rovina sicuro , e delle altre che per loro disgrazia , ne hanno assolutamente bisogno per arricchirsi.

Un bravo Ministro che , qual uomo che impara a divenir savio a spese altrui , fa metter a profitto tutte queste circostanze , è un vero tesoro , e beato ! quel Sovrano che l'ha trovato , e che trovatolo fa conservarselo , ad onta delle trame che ordiscono i cortigiani , per indurlo a dargli congedo.

E qual' è la Corte di Europa che non abbia , o che non abbia avuto alcuno di questi valenti Corifei ? Anzi quante volte , mentre che l'Europa era per torti reciproci tutta in moto ed in fiamme , non ne abbiain veduto di quei che considerando seriamente le Nazioni ,

DI CLEMENTE XIV. 33  
come io le ho di sopra considerate  
per ischerzo, han destramente sa-  
puto concatenare insieme questi  
elementi, o pure mettergli in con-  
trasto tra loro, a proporzione degl'  
interessi del proprio Sovrano.

Ma cosa fo io di andar cinguer-  
tando ancora di Politica a fronte  
d'un bravo Inglese, come voi siete?  
Questo si chiama portar sale in Sar-  
degna, legna al bosco, o l'acqua  
al mare. Eppure è così! Le parole  
sono come le ciriegge; l'una tira  
l'altra, e quindi insensibilmente si  
ardisce montar in bigoncia, e parlar  
sfrontatamente di cose che non si  
fanno.

Intanto ecco come si fan le let-  
tere tra amici, si prende la penna,  
senza sapere quel che si farà per  
scrivere, ma ciò non ostante for-  
gono i pensieri e si presentano a  
millanta; starei per dire, appunto  
come al sparger dell' esca in un  
vivajo; vengono da quà in là tanto

in folla i pesciolini , che non si fa più il qual chiappare.

Io comprendo bene , che questo è un miracolo che fa il cuore , perchè sentendosi in piena libertà , rigurgita di piacere , ed apresi intieramente alla vista dell' immagine del suo amico , come si schiude una rosa all' apparir del sole.

Ma in qual maniera poterlo capire , in riguardo a quei pensieri , che non avendo mai esistito in me , anzi de' quali non avendone io mai avuto idea alcuna , scappano non ostante e vengon fuori , tutto in un tratto ? La mente , che con ragione stupisce di vederfi sì feconda , le crea ella stessa nell' istante , e dandoci con ciò una viva idea dell' Universo sortito dal nulla ; ci fa vedere chiaramente , che la Creazione non fu mica una cosa impossibile , come l'han preteso alcuni filosofi , alla moderna.

È tempo di finire , e di lasciarvi in

DI CLEMENTE XIV. 57  
una compagnia, in cui ftiате molto  
meglio che con me, e forse con  
qualunque altr' uomo del mondo;  
cioè con voi medesimo. Amatemi,  
e scrivetemi almeno, almeno, così  
a lungo come io vi scrivo. Addio.

*Roma, 22 Agosto 1756.*



## LETTERA LXXXIX.

*Al Padre N. N..... nominato  
Confessore del Duca.....*

CARISSIMO E VENERATIS-  
SIMO AMICO,

NON mi sono mai trovato, in  
tutta la mia vita, più imbarazzato  
che lo sono per causa del parere  
che mi chiedete, intorno al terri-  
bile impiego di cui la Provvidenza  
v' incarica; e vi assicuro, che non  
so da dove cominciare. Confessore

C v



d'un Sovrano ! È ella questa una via certissima di perdizione ; o pur di salute ?

Ah caro amico ! il Confessore d'un Principe porta un peso più grande , che quello degli vescovi ; ed ha incessantemente , a dritta e a manca , precipizi aperti. Onde se non è più che ogni altro Ministro dell' altare , ripieno de' doni dello Spirito santo , egli è perduto senza speranza ; perchè concorre alla perdizione del Principe , e per conseguenza della maggior parte del Popolo , il quale non è altro in sostanza , che una vera scimia.

Questa verità , considerata semplicemente , basta per far tremare un S. Paolo ; e che diremo poi , considerata in rapporto ai tempi nostri ? Non vi fu mai un secolo , in cui siasi tanto posto in questione la Religione , e tanto studiato a metter susopra l'ordine e gl' interessi sociali , per far regnar in vece

la pigrizia , e l'ozio ; e mai si è badato meno a dare ai giovanetti principj fodi sulla Religione , e sulla economia de' loro interessi particolari.

Niente è più ordinario , che veder sortire un giovine da' studi ed entrar nel mondo , senza conoscere , quali sieno le Leggi patrie , per regolar la sua condotta ed i suoi contratti ; quali sieno le regole , per far meglio fruttar le sue terre ed economizzar la sua borza ; e quali sieno i puri fonti della legge Divina , non che le scelerate arti , onde servono gli empj , per diffamare la nostra santa Religione , e per sedurlo.

L'istesso difetto ha ordinariamente l'educazione de' Principi : ed oh Dio , che rovina non è da temersene ! E pure quegli , che dee rendere a Dio più stretto conto di queste tremende conseguenze , è 'l Confessore ; il quale ,

per dir tutto in una parola, è severamente obbligato a supplire ai difetti dell' educazione, ed a correggere gli ordinari trascorsi delle passioni.

E come prenderfi per lavorare con frutto, quando non è più lecito di darfi un tuono franco, da maestro, e quando debbono rendersi dolci le verità che sono amare? Senza l'assistenza del Cielo; non è possibile adempir quest' opera; sicchè bisogna orar sempre, e raccomandarsi a lui, senza intermissione.

Il principio della Sapienza è il timor d'Iddio; e questo fatto timore non nasce altronde, che dalla Religione; sicchè eccovi il punto, onde debbono cominciare le vostre Cure.

Ceduto nel secol nostro il zelo e la Fede, si è dato campo ai cani mastini dell' Inferno, che erano per l'addietro incatenati, di sortire ed andar liberamente sulla

DI CLEMENTE XIV. 61

Terra. Perdutoſi l'orror che ſi avea, ſi è il mondo avvezzato , a poco a poco , a ſentirgli urlare ; e da ciò incoraggiti certi ſpiriti , che ſe dicono forti , hanno ardito dar , prima per manoscritti , e poi pel torchio i loro infami penſieri ſulla Religione. E quindi , paſſata la peſte da vizioſo in vizioſo , non fanno più gli uomini ſemplici ; a che attenerſi , onde cominciano col dubitare , e finiscono poi , ſtante l'attrattiva della paſſione , col foccombere.

Tentate dunque deſtramente le acque , e ſe vedete , che 'l veleno è vicino a paſſare nel cuore del voſtro Principe , non dormite più , fino a che non lo avete bene precauzionato. Che ſe un Sovrano non è veramente convinto e perſuaſo delle verità della Religione , ei comincerà con preſtare orecchio alte buffonerie che ne fanno certi empj ; e tanto baſta per avvezzarſi a formarne delle facezie egli ſteſſo ,

ed a degradarsi e scendere alla condizione de' più vili tra' suoi sudditi. Imperciocchè chi è mai il più vile tra gli uomini, che l'uomo vizioso, e colui che, rinnegando la Religione, si mette al livello de' bruti? Ed allora, a che terrà più la sua corona e la sua vita, non che la sua anima?

I sudditi non solamente spiano le azioni, ma argomentano da queste, quali sianò i segreti pensieri d'un Principe circ'alla Religione. Sicchè, s' egli non ispira una devozione massiccia, e se in certe pubbliche funzioni non fa leggerla sulla sua fronte, e che ferra disinvolto, come nelle solennità profane; il Popolo ne induce che 'l Principe non crede quel che mostra fare, e reputasi autorizzato dal di lui esempio; onde un abisso chiama l'altro.

È quindi assolutamente necessario, che facciate con destrezza

DI CLEMENTE XIV. 63  
nascere nel vostro Principe una  
santa curiosità di addottrinarsi a  
fondo, nell' eterne verità; affin-  
chè, vedendo egli una volta per  
sempre la nostra Religione sublime  
è divina, qual' è, colle sue pruove  
alle mani, s' empia d'una pietà  
solida, che per un verso metterallo  
a coperto dal suddetto veleno, e  
per altro verso lo, porterà a fare  
una esatta ricerca de' suoi obblighi  
verso i sudditi, e ad istruirsi per-  
fettamente nell' arte di governare  
con vera prudenza.

Vi sono molti libri, che voi co-  
nosceste meglio di me, su questa  
materia, tra' quali è quello di Vit-  
torio Amadeo, che pecca solamente,  
perchè pretende un può troppo,  
e perchè è assai diffuso: ma voi  
saprete indicar meglio al vostro  
penitente, quali sono i luoghi da  
scegliere, e quali le sorgenti, ove  
dee attingere, per avere principj  
purissimi della Religione, e per

allontanarsi da quelle minute pratiche e superficiali divozioncelle, che non servono, se non per addormentare gli uomini nella loro malnata confidenza.

Quando egli avrà bene impressi questi principj, ei verrà da sè stesso ad inculcare sempre più ne' suoi stati quel rispetto, che è dovuto alla Religione; ed a voi resterà solamente la cura di badar, ch'ei non ispiri ai ministri di questi suoi ordini uno spirito di persecuzione, in vece d'un zelo evangelico, che risparmia le persone, ed arresta i scandali.

Ei conoscerà, che la verità è la bussola de' Sovrani, ed imparerà a star sulle sue contro i Denuncianti e contra gli Adulatori; inimici perpetui della gloria mondana, e della salut' eterna de' Principi; Razza nefanda, ed ira di Dio, nata e nudrita dalla menfogna, e da tutt' i vizi 'n uno!

DI CLEMENTE XIV. 65

Finalmente da se stesso ancora, ei riguarderà la necessità di distinguersi coi buoni costumi, e di farli fiorire ne' suoi stati, come l'ancora sacra a cui si attiene la felicità de' suoi sudditi, la popolazione, l'abondanza, e la gloria del suo Regno. Ma per poco che vediate, che le passioni vengano ad oscurar queste gran verità; è tempo allora di armarsi di un zelo fermo ed apostolico, e adoprare rappresentazioni, preghiere, ed anche, se bisogna, lagrime.

Scoprite con viscere paterne a' di lui occhi i fonti dell' umana debolezza, e fate che conosca, che l'unico e certo mezzo di evitarla, è il travaglio, ed il santo timor di Dio. Fate che prenda per massima, che le ricreazioni non gli sono permesse, più che ad ogni altro figlio di Adamo, se non a titolo di ristoro, afine di riacquistar nuove forze. Imperciocchè un Sovrano,



non è altro in sostanza , che il Padre di tutt' i suoi sudditi , e per conseguenza dee accorrere ai loro bisogni a qualunque ora , ed interrompere per ciò non solo le sue letture , ma anche le sue orazioni , per volar subito al soccorso , quando si tratta della salute dello Stato.

Quindi resulta , che se 'l vostro Principe non unisce alla bontà de' propri costumi l' attività d' un vigilante padre di famiglia , voi non avrete adempito , che alla metà del vostr' obbligo. Stia vi adunque ; caro amico , sempre a cuore la *Moltitudine* ; questa gran parte delle nazioni sì disprezzata da' quei Grandi , che non pensano , che in uno stato tutto è Popolo , eccetto la sacra persona del sovrano.

Procurate , che 'l vostro illustre penitente comprenda bene , che 'l Popolo il quale , col sudor del suo volto , fa che la Terra produca e le arti fioriscano , e che da am-

DI CLEMENTE XIV. 67

bedue queſti fonti forga l' abbon-  
danza nel paefe, è il vero ed il  
primario appoggio del Trono; onde  
riſulta di quanta importanza ſia l'  
occuparſi continuamente di lui, ed  
averlo caro, come la pupilla degli  
occhi.

Niuna famiglia può andar be-  
ne, ſe 'l capo di caſa non fa veder  
tutto da ſè medefimo, e ſcender  
per quanto ſia poſſibile, in tutte  
le particolarità delle coſe. Dunque  
come potrebbe un Principe render  
la pronta giuſtizia, che deve ai  
ſuoi ſudditi, conoſcere i loro bi-  
ſogنی, proporzionare le impoſizio-  
ni alle loro forze, ed impedir,  
che non cadano nella miſeria, o  
nella diſperazione; ſe non conoſce  
la via per ſcendere, e ſe non  
ſcende in effetto fino a loro?

Ed ecco come, ſotto le appa-  
renze di fiori e delizie, la vita de'  
Sovrani non è altra coſa in verità,  
ſe non una continuata ſerie di tra-

vagli, e di follecitudini : Ed ecco per altra parte , onde nasce al vostro Principe, lo strettissimo obbligo d'istruirsi a fondo di tutte quelle cognizioni , che sono necessarie al buon governo , e che furono forse trascurate nella sua educazione ; perchè egli deve render di tutto strettissimo conto a Dio.

Se non si accusa da se stesso delle colpe essenziali, che si commettono nell' Amministrazione , industriatevi , ch' ei pervenga a confessarle , per via di mettergli speso in vista i di lui obblighi 'n generale, ed ajutandolo a scendere insensibilmente al particolare. Ma vi guardi Dio di parlargli mai con quel tuono amaro e signorile che avvelena tutto ; ma fatevi sempre guidare da quella carità , ch'essendo un'effusione dello Spirito santo , fa cogliere il momento , ed esprimersi con prudenza e con amore ; onde avviene, che un Principe,

**DI CLEMENTE XIV. 69**  
convinto della scienza e della pietà  
del confessore , si rende docilissimo  
alle costui parole ; purchè il cuore  
non sia già corrotto.

Insistete perciò senza mai cessare  
su qualsivoglia dovere, e particolar-  
mente sul debito essenziale di ascol-  
tar tutti, e di far rendere prontamente  
la giustizia ; Ed a questo proposito  
non vi quietate , se non vedete che  
abbia ricevuto per massima , che  
non dee abbandonarsi a chi che sia ,  
perchè Dio ha consegnato il suo  
popolo a lui , e non già ai ministri ;  
onde le costoro colpe , anche di  
omissione, faranno rigorosamente a  
di lui conto , s' egli non fa tutto  
quanto può fare un vigilante ed  
indefesso padre di famiglia , per  
impedire , o correggere gli errori  
o gli abusi , che potessero commet-  
tere coloro che lo rappresentano.

Parlate , a luogo e tempo , sem-  
pre del terribil conto che dovrà  
render a Dio il quale vede tutto ,

e non del giudizio che forma il mondo sopra i cattivi Principi , dopo la loro morte. Un Dio scrutator de' cuori che è sempre vivente e sempre vendicatore de' delitti , è il sol' oggetto capace di fare una impressione tremenda sul cuor umano , e di rendersi regola costante della condotta de' sovrani. Ma l' idea di tramandar gloriosa fama ai posterì che fu stimolo sì grande agli Eroi pagani , non è mica un motivo bastante per fìsar l'attenzione , e 'l zelo d'un Principe Cristiano ; Sì perchè l' Istoria non è altro , che la voce degli uomini , e sia che dica puramente la verità o che vi aggiunga , per secondi fini come è oramai notissimo , la menzogna ; l'Istoria perirà sempre con loro : Sì ancora perchè l' impeto delle passioni fa , che ordinariamente l' uomo non si cura di quel che si dice , o che si dirà dopo la sua morte ; ond' è che taluno disse

DI CLEMENTE XIV. 71  
già, ed è quasi passato in proverbio: *Lasciomoli dire, purchè ci lascino fare.*

Non vi stancate quindi mai d' inculcar profondamente nell' animo del vostro Duca, di quanta importanza sia la scelta de' Ministri: E soprattutto non trascurate di fargli vedere il pericolo, che corre di nominare alle Dignità Ecclesiastiche uomini ignoranti o viziosi, ed andar così, col cumular benefizi, alimentando la loro cupidigia e morbidezza; in vece di ricercare, come è obligato in coscienza, il merito, con nascita o senza, indifferentemente ovunque si trova, e ricompensare coloro, che scrivono per la Religione, o pel pubblico bene.

Cooperate finalmente che'l vostro Duca perveng' a fare una giusta idea della sua dignità, affinchè la rappresenti ne' giusti limiti: Ed oh la delicata; ed oh la grande

difficoltà ! Se non si umana , e se non scende da volta in volta tral suo popolo , per consolarlo ; si mormora contra il suo fasto e contro il suo animo altiero , se si rende troppo popolare , e prende a trattare come tratta un uom privato ; si vede chiaramente , che offende la maestà del Trono. Se fa spese oltre le forze ; cade , e giustifica il vizio oramai troppo comune della prodigalità e dell' eccessivo lusso. Se ne fa troppo poche ; si ha nausea della sua spilorceria , ed i poverelli ne son 'offesi , non che coloro che hanno motivo di aspettarfi alle ricompense per parte della Corona , che rappresenta , e quindi succede agli obblighi della nazione.

Il pregio dell' opra si è di trovare il giusto punto di mezzo tra i due estremi , ma questo è lo scoglio comune di tutta l'Umanità. Procurate che'l vostro Principe si ritiri

DI CLEMENTE XIV. 73

ritiri spesso in se medesimo per istudiare a schermirlo. E per riuscire in questo intento, prenda in primo luogo la prodigalità in mira per evitarla; e pensi poi all' indispensabile obbligo che gli assiste di decorare la sua dignità con una magnificenza proporzionata alle forze ed all' estensione de' suoi stati.

Questa saggia magnificenza ha di più per oggetto il riseminare prudentemente e con una giusta proporzione il danaro tra'l popolo: quandochè l' Avarizia rende a seppellirlo, e la Prodigalità a gettarlo allo sproposito; e l' una e l' altra a renderlo infruttuoso per lo stato.

La magnificenza adunque è una qualità inseparabile del Trono, onde nè la strettezza de' stati, nè la tenuità delle rendite, o altre circostanze accidentali possono scusarne un Principe, ma solo danno luogo al più, o almeno; il che



s' intende da sè , perchè tutto va fatto a proporzione.

Un Principe dee a fronte del suo Popolo condursi sempre , quanto a questo punto , come si conduce un industrioso , e prudente Padre di famiglia verso gli amici , che è pur necessità , che qualche volta inviti a sua tavola. Regola , e bilancia costui talmente le sue pover' entrate , che gli amici non solo non si accorgono della di lui penuria , ma si consolano di trovar tutto in una abbondante , quantunque parca , magnificenza.

Parimenti un sovrano dee travagliar nell' interno del suo Gabinetto per mettere in ordine il suo Erario , e combinar talmente le cose , che avanti il suo popolo non comparisca mai nè meschino , o gretto , nè sul tuono della necessità.

Ei non dee mica palesar loro i segreti dello stato , ma è tenuto

DI CLEMENTE XIV. 75  
in vece a guardarsi bene di dar il minimo scandalo, o sospetto; Imperciocchè un sovrano non solamente è l'immagine di Dio, quanto al potere ed autorità, ma lo è ancora, quanto alle virtù ed i buoni esempi; In maniera tale che ogni sua azione dee essere talmente diretta all' edificazione de' sudditi, che costoro possano dire: Ei ci governa come la Divinità istessa, tanto è grande la di lui previdenza, saviezza, giustizia, prudenza, ed equità.

Ed eccovi, caro amico, delineatevi all' ingrosso il gran mar tempestoso che dovete solcare, facendo quasi vostri i pericoli del vostro illustre Penitente, ma eccòvene poi degli altri, che per dir così, pendono come tante spade sulla sola vostra testa, e che toccano più a voi, che a lui.

Come fare, senza una continua assistenza di Dio, per non cadere

ne' lacci; che vi si tenderanno da per tutto, per farvi prendere, senz' accorgervi, parte negl' intrighi, e negli affari di Corte? L'ipocrisia non tarderà a prender la maschera della Religione, e dare alla menoma faccenda un aria di affar di coscienza pel vostro Principe. L'amicizia, la gratitudine, e tutte le altre virtù possono per voi cambiarsi in veleno; perchè possono indurvi a dar de' passi, che sono alieni dal vostro ministero, e criminali avanti Dio. E che dovremo dire, se Iddio vi guardi, un Religioso come voi, perviene a soccombere alla tentazione de' beni mondani, o pure a dar luogo all'orribile ambizione?

Ah, caro amico, procurate che la maestà della vostr' augusta funzione stia impressa con caratteri indelebili nel vostro cuore; affinchè, reso voi superiore alle tentazioni, il vostro Principe, e tutta la

DI CLEMENTE XIV. 77

sua corte stupiscano di vostra virtù, come quella che è uguale in ogni tempo, e resiste ad ogni prova.

Pensate, che la salute di colui che vi ha dato la sua confidenza, dee essere l' unico oggetto delle vostre mire, e de' vostri desiderj; E ricordatevi sempre, che un Confessore non fa che autorizzare i vizzi, e rendersi disprezzabile, se, specialmente nelle Corti ove non si cercano che pretesti per non vivere da Cristiano, oblia anche per un momento, i suoi rigorosissimi doveri.

Come fare poi, se avviene, che il vostro illustre penitente prende a noja la verità? In questo caso, per poco che vi lasciate vincere da debolezza, o da' rispetti umani, voi sarete perduto senza speranza; perchè la Legge di Dio è eterna come Lui che la detto, e non può mica far quartiere a noi miseri mortali, che a paragon suo,

possiamo appena considerarci come tanti, vermini di terra.

Rappresentate, scongiurate, piangete, affinchè questa gran verità penetri il cuore del vostro Principe, ed abbia sempre presente, che o sudditi, o Monarchi, saremo tutti indistintamente giudicati con una sola regola, perchè non ve ne è, nè può esservene altra: il Santo Vangelo.

Ripetetegli sempre, che i Popoli han l'occhio sulla condotta; ch' egli tiene, e che voi tenete; Fategli osservare lo scandalo che nasce, se essendosene reso indegno all'occhio del Pubblico, pretenda ciò non osante; pria di purgar le colpe, accostarsi al sacramento dell' altare, e se voi sacriligamente gliel permetteste.

Indagate quale sia la passion dominante, e fate che le penitenze diano sempre su questa radice; non già da medico pietoso, ad operan-

DI CLEMENTE XIV. 79

do lenitivi e blandi rimedj , ma da coraggioso Chirurgo con ferro e con fuoco, a proporzion del caso. Bisogna pensare a dar penitenze capaci a guarire il cuore, e non già quelle superficiali ed insufficienti che danno moto solamente ai membri del corpo, or recitando frettolose preghiere, ed or mettendosi, Dio sa come, in ginocchioni. Le preghiere, e le orazioni giaculatorie van molto bene per un sopra più, ma il principale, e l'essenziale del Cristiano dee consistere nella purità del Cuore; e se questa manca, tutto è perduto.

Finalmente pensate, che lo spirito della Chiesa è sempre l'istesso, sempre saldo, e sempre invariabile, sia quanto al dogma, o sia quanto alla morale; e che questa è la cagione, ch'essa loda oggi, e loderà sempre, come lodò altra volta, il grande Ambrosio, in riguardo di Teodosio Imperatore.

Div

Se seguite questi principj, caro amico, voi farete come un solitario, in mezzo ai magnifici tumulti della Corte; voi non respirerete altro che Religione in un luogo ove ve n' e' poca; e voi vivrete tranquillamente come un Santo, in un luogo, ove i servi di Dio farebbono consumati, s' egli non avesse posto anche nelle Corti, come da per tutto, alcuni de' suoi eletti.

Ma se non vi sentite coraggio a seguir questo piano, non solamente vi consiglio, ma vi scongiuro, per tutto ciò che vi è di più santo, a ritirarvi; perchè in trasgredendo il menomo di questi precetti vi renderete reo di mille morti avanti Dio, e per altra parte scandalizzerete orribilmente il mondo, il quale, se s' impaccia poco di ciò che fa il Direttore d' un particolare, tutto al contrario ha gli occhi sempre aperti sulla con-

DI CLEMENTE XIV. 81  
dotto, che tiene il Confessore d'un  
sovrano.

Io prego il signore che vi dia  
forza, e che v' illumini, giacchè  
entrate in una carriera, nella quale  
bisogna essere, non già un uomo  
ma un vero Angelo in carne. Ri-  
cordatevi anche voi di me nel sa-  
crificio della S. Messa, e tenete per  
certo che non avete chi vi sia più  
di me fedele amico, e vero servo.

F. L. G.

*Roma, 26 Aprile 1755.*



## LETTERA XC.

*Al Sign<sup>r</sup> Prelato CERATI.*

MONSIGNOR MIO ILL<sup>MO</sup> ED  
AMICO CARISSIMO,

IL Capitolo de' Dominicani è  
oramai finito, ed il nuovo Generale  
eletto è il Reverendo Padre Boxa-

D v



dors, e non già il R. P. Ricchini. Sicuramente che 'l secondo è un Religioso che non ha chi lo superi, nè in scienza, ne in modestia; ma è parimenti certo, ch' egli non è il solo; e che può dirsi veramente, che l'Ordine di S. Domenico è adesso, come fu sempre, un Seminario di gran virtù, e di gran lumi.

Io conosco bastantemente il R. P. Boxadors, ma uno amico, che lo conosce, a fondo e da lunghissimo tempo, mi assicura, che non vi è, chi 'ntenda meglio di lui cosa sia l' uomo, e qual' è la vera maniera di condurlo; sicchè è d'aspettarsi, che governerà non solamente con sapienza, ma con dolcezza, e con cortesia.

Il Papa, che portava di cuore e francamente il R. P. Ricchini, aprì il congresso con un discorso che stupì gli ascoltatori, ed innalzò alle stelle l'Ordine di S. Do-

DI CLEMENTE XIV. 83  
menico. E quando vedde, malgrado la sua presenza, e malgrado i suoi forti desiderî, fallire i suoi voti; lungi dal formalizzarsene, prese la cosa veramente a riso, e rise di cuore fino alla fine.

Basta sapere, che nell' andarsene cominciò a raccontare, che avendo S. Teresa dimandato al Signore, perchè un Carmelitano, ch' ei le aveva rivelato dover esser Generale, non lo fu; il Signore rispose: *Io lo voleva; ma i Fratelli nollo hanno voluto.* Quì troncò il Papa il racconto, e soggiunse: *Dunque non è meraviglia, che la volontà del suo Vicario non Abbia effetto.*

E gli è per altro fuor di dubbio, che noi resistiamo spesso allo spirito santo; e che l' uomo, colla sua mala volontà, impedisce ad ogni momento l' operazione di Dio; ma cosa sappiamo noi del più e del meno, che vogliono ancora,

poichè lo permettono, i Divini inescrutabili Decreti?

Mi rincresce intanto osservare, che hansi quasi piacere, che 'l Generalato del R. P. Bremond sia finito. Io posso accertarvi sinceramente, ch' egli fu un bravissimo Religioso, pieno di virtù, e di affabilità; e che tutto quel che si dice contro, si rapporta unicamente ad un frate Laico, che avea preso una specie di ascendente su di lui, egli facea fare, senza chei se ne accorgesse, tutto quel che voleva.

Con pari sincerità diròvi, che io ho avuto sempre per sospetto questo fratelluccio, perchè dal primo momento, che lo vidi, mi parve un piacentiero, ed un graffiante, che si mette ventre a terra per farvi cadere ne' fossi, che vi prepara. Ed in generale parlando, quando io vedo certuni, che vi danno delle paroline melate, mi pongo tosto in guardia, perchè ho

DI CLEMENTE XIV. 85  
sperimentato, che costoro sono rarissimamente sinceri.

Del resto, cosa siamo noi per andare biasmando quei che portano il peso delle somme dignità? Il proverbio dice: che ha un bel parlare colui che è fuor di ballo; sicchè non è da stupire, se noi, che siamo semplici spettatori, condanniamo così spesso, e tanto leggiermente coloro che si trovano nell'azione.

Di più: Ov' è stato mai un uomo in grand' impieghi, che non si sia lasciato ingannare? La ragione sarà chiara, se vogliamo riflettere, che un superiore, non potendo veder tutto da se stesso, egli è umanamente impossibile che non dia nelle panie, o che 'l numero degli affari, e degl' imbarazzi, non pervenga ad offuscargli la vista, ed a farlo travedere, da quando in quando.

Questo anzidetto motivo è verissimo, e dovrebbe bastare per meritargli compatimento; ma

l'uomo è altrettanto severo in giudicar gli altri, quanto pretende, che gli altri siano benigni e discreti in giudicar lui stesso. Onde beato colui, che sa compatire, e vede le grandezze da lontano, sull' alpicce di un' alpestre, e scabrosa montagna; ove egli non è obbligato d'arrampicarsi.

Ecco, Monsignor mio Ill<sup>mo</sup>, quanto mi occorreva dirle di fatti, e di riflessioni sulle cose de' Dominicani. Gradisca la mia attenzione in eseguire minutamente i suoi ordini; e degni darmene de' nuovi, affinch' io possa provarle sempre più con quant' ossequio sono.

Di V. S. Ill<sup>ma</sup>,

Dev<sup>mo</sup> ed Oblig<sup>mo</sup> ser. ed  
am. F. L. GANGANELLI.

*Roma, 29 Luglio 1756.*

## LETTERA XCI.

*A un Milord.*

QUESTA non è la prima volta, generosissimo e virtuosissimo Milord, ch' io senta vituperare non solamente il Tribunale del S. Ufizio, ma la forma intiera del nostro Governo. Permettetemi non però, ch' io vi spieghi il mio stupore, al veder che un uomo di vostra fatta, possa anche per un sol momento, prestar orecchio a sì fatte accuse, che esagera il volgo satirico, o buffone.

Un Inglese, che per la sua inclinazione naturale a meditar sempre, e ad andar cercando la verità, può dirsi non esser altra cosa che un filosofo nato, dee conoscere le imperfezioni umane, e per conse-

guenza non può maravigliarsi dei differenti effetti che nascono dalla varietà delle opinioni, e dalla bizzarria de' gusti, o pure dalla forza del costume, che disapprova in un tempo quelle stesse cose, che ha in un altro sommamente laudate.

In fatti, chi potrebbe contener le risa, se vedesse un guerriere de' nostri giorni pensare, ed agire, quasi quasi come un Don Chisciotto? E pure la mania della bravura ed il barbaro piacere d'infanguiarsi le mani, era tanto in moda che si viddero anche dei Sovrani diffidarsi, per andarsi a battere in singolar tenzone.

O vogliam adunque aver riguardo al tempo in cui l'Inquisizione fece rumore; e qual maraviglia farsene? O vogliam considerarla quanto ai fautori; e chi non vede, che se questa fosse una colpa, i Principi che l'autorizzarono, dovrebbero reputarsi più

DI CLEMENTE XIV. 89

colpevoli che ogni altro? O vogliam finalmente riflettere all' abuso che se ne è fatto; e chi ignora, che Roma non è mica quella Città che ha allumato ogni anno le pire, per bruciarvi sopra, uomini vivi che infelicamente mancavano di Fede, o pure aveansi lasciato scappar di bocca qualche pessima proposizione?

Ma io non intendo con ciò giustificare la condotta di quei Ministri dell' altare, che non si sono talvolta, che pur troppo mostrati avidi di sangue, e di stragi, perchè questo fu puro effetto della loro disregolata divozione, diametralmente contrario allo spirito di nostra S. Religione, la quale non predica altro che mansuetudine, e pace, e lungi dal permetterci lo sterminio de' nostri nemici, ci mostra Gesù Cristo spirante sulla Croce che esclama: *Pater ignosce illis.*

Voglio solamente dire che, se



alcuni Ecclesiastici ne hanno abusato , non poteva la colpa di pochi o molti individui , esser attribuita ad un Corpo intiero ; eppure l' abuso che ne han commesso coloro , è l' unica causa per cui si è preteso dare a tutti i Preti il soprannome di persecutori.

Intantò che che sia dei tempi andati , è indubitato che oggi si ha giustamente , orrore dello spargimento del sangue umano. Ma ciò non ostante certi viaggiatori ridicoli che sono stati in Roma o per dir meglio , che vi son passati come una balia , han foggiate delle favolette in lor fantasia , e le sono andare poi raccontando a quei creduli che han voluto ascoltarle.

Voi però Milord , eccellentissimo indagatore delle cose umane , ed al di cui penetratissimo sguardo , niuno oggetto è scappato di vista , potete attestare quanto sia falso , che noi facciam bruciare , o pure

strangolar nelle carceri, o altrimenti tormentare i veri increduli non che i fatirici, o di turbolenti per malizia, o per balordagine.

Ed in vero, che altra cosa è il S. Ufizio, tale chi fu immaginato nella sua origine, e sul di lui giusto piede, onde e' oggi più che mai, esercitato tra noi, se non una viva figura di quella paterna prudenza con cui un buon capo di famiglia vigila, affinchè la peste dell' irreligione non attacchi gl' innocenti suoi figli, e la corruzione non si estenda, e donneggi in tutta la sua Casa?

E qual cura siede meglio al sommo Pontefice il quale, oltre l' esser come gli altri, Principi del secolo, il primo Pastore dell' ovile di Gesù Cristo; se non il far vigilare, giacchè nol può egli stesso, perchè il tremendo nome dell' Altissimo non sia profanato, e non si giunga pian piano a tener scuole aperte d'ateis-

mo? Imperciocchè cosa mai è un uomo, quando ha perduto il santo timor di Dio? e che divengono le leggi sociali, quando l'empietà, ha usurpato il luogo di questa salutiferamente?

Ma voi mi dite, che il Papa potrebbe fare come tanti altri sovrani che ne lasciano il pensiero ai Tribunali ordinari. E qui ricordiamo nell' istessa difficoltà primeva, cioè all' impossibilità nostra di poter formare un' opera, che non sia suscettibile d'inconveniente alcuno.

Il procedere con solennità, oltrechè rischia evidentemente di far conoscere il male a quei che nol fanno, non sempre sta bene al caso, perchè spesso dimanda, questo, un segreto, oppure un pronto rimedio, che è cosa contraddittoria con le formalità giudiziaria; onde accade, che dovendosi evitare le pubblicità, ovvero prevedendosi

DI CLEMENTE XIV. 93

che non si arriverà in tempo, si abbandona affatto l'impresa, ed a poco a poco non si fa più nulla.

All' incontro procedendosi con segreto, sommariamente, & *sola facti viritate inspecta*, si espone un uomo che ha nimici ad essere oppresso. Questa farebbe una grandissima opposizione, se fosse vero quel che il volgo sogna, e spaccia, come sopra: Ma poichè non vi è pericolo nè della vita, nè della robba, il danno si ridurrebbe a cosa minore, il qual svanisce affatto, attenta la probità, ed accortezza delle persone che si scelgono per presedere; onde è manifesto che tutto il male si restringe nei possibili: E che per ciò? Dovrebbe annichilirsi, o frangere, anche la spada della Giustizia, se si volesse andar considerando gli abusi, che se ne possono fare; anzi che se ne fanno alla giornata.

Quindi, a ben esaminarla, fanno la critica non già al S. Ufizio, ma ai di lui cattivi ministri possibili, coloro che lo han preso in abborrimento: Ed in questo senso, chi può dire che non abbian ragione? Ma averan torto, se voglion portarne l'istesso giudizio nel di lui sopraccennato vero aspetto; avvegnachè chi non comprende, che un Istituzione che ha per oggetto di mantenere i suoi dritti a Dio, rende l'uomo degno di esser uomo, e per conseguenza procura la concordia, e la felicità pubblica?

Spero dunque che converrete meco, che il Papa non ha ragioni bastanti per abolire il S. Ufizio, e che anzi se lo facesse, ne sarebbe condannabile; anche avanti gli uomini: Ed io converrò con voi, che deve badare, che le operazioni di detto Tribunale si rendano sempre più caritatevoli, dolci, e

DI CLEMENTE XIV. 95

benigne , imitando un Padre amoroso che impiega sempre la carità e la persuasiva , e mai il bastone.

Abbandono poi a voi medesimo la soluzione del problema , che mi proponete, cioè se non fosse più utile alla società umana di ristabilire tra le Nazioni culte , in vece del S. Ufizio i *Censores morum* con facoltà non solamente di degradare dagli onori della nascita , ma di confiscare a beneficio del publico Erario i beni di quei giovenastri , od uomini incorrigibili , che abusano di questi favori della fortuna , per portare sfrontatamente i vizi in trionfo ; credendo temerariamente che tutto sia fatto per loro , e debba cedere alle loro malnate passioni , onde non contenti di dissipare vergognosamente i propri beni , quei delle mogli , dei figli o di coloro che han la disgrazia di esser loro amici , portan via peggio che ladri , somme immense dalla

circolazione mercantile , e vanno così insultando , a man franca , l'umanità , scandalizzando , ed imperversando il mondo.

Vi concedo , che questo sarebbe un progetto aureo , e che basterebbe in tutta l'Europa solamente una dozzina di esempi , per metter il cervello a sesto a questi uomini che si compacciono a vivere da bruti ; ma concedetemi ancora voi , che è facile ad immaginarlo , ma non già ad eseguirlo.

Passiam ora alla forma del nostro Governo ; e chi vi nega che le due pietre fondamentali d'uno stato sono l'Agricoltura , ed il Commercio ? E che siccome non si può coltivar la terra , nè esercitare le Arti senza braccia , ne siegue necessariamente , che la pietra maggiore , e la vera base , ne è la Popolazione ?

Chi non conosce , che trascurati presso noi questi grandi oggetti , il Commercio , e l'Industria sono  
perduti

DI CLEMENTE XIV. 97  
perduti affatto ? Ma io ritorno sempre all' istesso , e dico : Mostratemi ; ove è tra le umane cose , un stabilimento che non Abbia imperfezioni ?

Val forse meglio il Governo Maomettano che vi manda , quando gli piace , un laccio per strangolarvi da voi medesimo ? O pure il Polacco che non ha vero capo e forma regolare , onde ad ogni nuovo Regno , nuove calamità , è nuove guerre ?

Ma voi mi opponete il vostro ; che è l'unico in tutti i sensi. E bene , che sangue ! che orrori ! (altro che *Inquisizione*) non è costato alla vostra valorosa Nazione ? E poi ; esaminiamola senza passione. Ditemi : tante ricerche , tante vigilie , tanti sudori , onde fu quasi come le leggi delle XII. Tavole , compilata la vostra famosa costituzione , han forse rimediato a tutto ?

Eh ! Milord , io vi vedo , mal-

*Tomo II.*

E



grado che siete sotto un governo Monarchico , esposti al giogo d'un Popolo superbo , il quale , per la sua indomabile impetuosità , vi trascina talmente a sua balia , che non si saprebbe scener più chi è il sovrano . \*

Quei vostri saggi compilatori , dando alle vostre Leggi , il puro senso letterale , e sbandandone qualunque interpretazione , o cambiamento in futuro , non prevederò questo strano effetto del miscuglio Democratico. Ed ecco come , se si perviene a metter riparo agli abusi da una parte , si apron questi una , o più altre strade ; onde è facilissimo di conchiudere , che per noi non può esservi , se non la sola patria Celeste in cui cesseremo di trovar guai , e pericoli.

Ed in effetto ; come può l'uomo presumere d'inventare una forma di Governo , che scuota , ed allontani affatto tutti i mali , se questo mondo

#### DI CLEMENTE XIV. 99

stesso, che è governato da una sapienza infinita, è ciò non ostante, soggetto alle più strane vicende, le quali ci apportano, or le pesti che distruggono la nostra specie, or i fulmini che c' inceneriscono, or gli urti degli elementi che ci spaventano, ed ora, gl' insetti che a guisa d'una truppa leggiera, sono giorno e notte, sempre pronti a molestarci? Ma l' uomo non vuol intender ragione, e si ostina ad andar cercando cosa che è più impossibile, che non è la pietra filosofale; cioè, la sua felicità su questa Terra.

E quindi qual maraviglia è, che si lasci allo spesso trasportare dai speciosi vantaggi d'un altro Governo? L'imaginazion che è un pittore che non ha pari nell' arte di adulare, abbellendo, ed ingrandendo gli oggetti s'impadronisce del nostro giudizio, e, quasi affaccinandoci, non ci lascia nè tempo

nè mezzi , per poter comparare i comodi con gl' incomodi dei rispettivi paesi ; onde senza pensar ad altro prorompiamo : Beati noi che viviamo quì ! o pure , beati coloro che vivono sotto un altro Cielo ! Che peccato che manchi a noi , ovvero a loro , tale e tal altra cosa ed ! andiam discorrendo sempre così , su d' una falsa supposizione.

Io non disconvengo , che il bene dell' umanità richiede , che ogni Nazione lavori , e dia la mano all' altra , per mantenere le reciproche corrispondenze , un giusto equilibrio , o almeno una buona armonia. Ma perchè non può esservi un Angolo della Terra , in cui si viva tranquillo , e contento , malgrado che non si prenda parte alcuna in quelle grandi imprese , ed in quelle amirabili rivoluzioni , che bilanciano le ricchezze , e le forze delle Nazioni dominanti ?

Or a me pare , che quest' an-

DI CLEMENTE XIV. 107  
golo di terra siamo appunto noi.  
Quando io considero i diversi Governi che esistono oggi giorno in Europa, vi assicuro sinceramente, che non saprei dire qual è il migliore; ma vedo bene, che non ostante la nostr' Apatia, noi siamo forse tra tutti i Popoli odierni, quei che vivono più felicemente, perchè alla fin dei fatti, è incontrastabile che a dispetto del nostr' ozio, la bontà del Clima, e la fertilità del suolo ci somministrano abbondantemente quanto è necessario alla vita.

È verissimo, che noi abbiamo solamente pochetti zecchini, e che non sappiamo cosa significhino quei milioni, e milioni, dei quali parlano, fin anche i semplici Cittadini di Londra; ma è vero altresì, che noi non abbiamo armate da mantenere, nè in terra nè in mare, nè enormi debiti pubblici da pagare.

Fra due uomini, uno dei quali

abbia ottantacinque zecchini d'entrata franchi e liberi, e l'altro cento, con annuo peso di quindici, la differenza si riduce a zero. Nell'istesso caso si trova un operario, che guadagnando venti bajocchi in Roma, gli bastano vinti per vivere, ed un altro a cui è pagata la sua giornata festiva in Londra, ma ne ha bisogno almeno cinquanta, perchè tutto è caro.

Egli è sicuro, che i paesi ricchi sono tassati a proporzione delle loro ricchezze, e che il prezzo dei viveri siegue l'istessa regola. Per conseguenza al far dei conti, si troverà, che mille zecchini di rendita sul Tevere vagliono altrettanto, se non più, che due mila sul Tamigi.

Ma che diremo poi di quei suffidi straordinari, causati dalle guerre, o da altro infelice successo, che vengono l'uno sull'altro a far sem-

DI CLEMENTE XIV. 155

pre nuovi salassi alle borze dei Cittadini? Io son di parere, che ogni individuo, preso separatamente, bramerebbe meglio guadagnar poco, e non pagar imposizione alcuna, che guadagnar molto, e dover dare quasi tutto; perchè io mi figuro, che un uomo preferisce di vivere agiatamente in un paese, in cui non vi è alcun modo d'industriarsi, che stentatamente in un altro, ove l'industria è tanto in fiore, che vi sono più maniere da guadagnare, che stelle in Cielo.

Da tutto ciò credo poterne indurre, che l'età troppo avanzata dei Papi, che voi credete di essere la nostra disgrazia, perchè gl'impedisce d'intraprendere, non che di eseguire qualunque gran progetto utile allo stato; l'età dei Papi appunto produce la nostra felicità, perchè se da una parte è vero, che non si prendon alcun pensiero per far fiorire le arti, e l'

agricoltura , dall' altra è verissimo , che non opprimono nessuno sotto il peso delle imposizioni , e che Cittadino , o Contadino è sicuro di non esser mai vessato , e di starcene in pace in casa sua.

Lo stato Ecclesiastico , dite voi , potrebb' esser forte , e ricco , se il Governo avesse una maggiore attività. Ma chi ci assicura , che questo Governo istesso non fosse allora per cambiarsi in dispotismo , e che la Discordia non venisse ad ergere nuovamente tra noi un trono alla Tirannia , ed a far fischiare , ai costei piedi e cenni , i suoi serpenti ?

Eh ! milord ( permettetemi questa espressione ) noi dovremmo essere imaeistri di tutte le nazioni culte , perchè noi siamo i più vecchi abitatori dell' Europa , e sappiamo per pruova , quali rischi si corrono con le ricchezze , e con le forze . . . . . ah ! Che non han visto i sette Colli !

DI CLEMENTE XIV. 105

Ma lo spirito umano, perchè è sempre agitato, ed inquieto vuole, che le nazioni gli rassomiglino, e per ciò ama meglio quei conquistatori i quali dandosi in spettacolo a tutto l'universo, e non contenti di condurre come al macello, tanti migliaja di uomini nelle battaglie, mettono a sacco ed a fuoco le provincie ed i regni; che il Governo dei Papi, che essendo necessariamente Principi della pace, e non avendo mai guerra, si stanno sempre fissi nel medesimo luogo, e menano una vita uniforme che non è a carico a nessuno, nè colle imposizioni, nè colla maniera di pensare.

Intanto egli è sicuro, che quel che può rendere felice un uomo, è la pace, e non già la guerra, tanto se vegliamo considerarla secondo i precetti dati da gran filosofi, e celebrati da gran poeti, che secondo quelli che



impone la Religione , perchè se i primi sbandiscono dal cuore umano , se vuol esser felice e contento , la cupidigia , e l' ambizione , parimenti i secondi non predicano altro che disinteressè ed umiltà.

Eh ! Milord , un poco meno di amorosa smanja per la vostra padria , e converrete meco che vi sono presso voi degl' inconvenienti , nello stesso modo ch' altrove , e da per tutto. Ma come pretendere , che un bravo Inglese non sprezzi le magagne , e non veda altro che le belle qualità della sua madre ?

Io confesso , che questo è un bel difetto , e dico : Beati quei popoli , che in vece di andar facendo la Critica , e turbando la pace del proprio paese , sono inclinati ad imitarvi !

Del rimanente voi encomiate tanto il rispetto che si porta presso voi alla sicurezza della libertà , e dei beni dei Cittadini : E chi può

negare, che questi due punti dovrebbero esser sacrosanti ed inviolabili presso tutte le nazioni, giacchè costituiscono la pubblica felicità, e sono il fine primario per cui furono istituite le società ! Ma chi meglio di voi, che avete fatto sì lunga dimora in queste nostre parti, può sapere quanto sono intatti presso noi ?

Ditemi in grazia ; non è vero, che in tutto lo stato Ecclesiastico par che i superiori preghino, anzi che comandino ? Eccetto forse certi piccoli paesi lontani da Roma nei quali i Governatori, o loro subalterni fanno talvolta da *tirannetti*. Ma è indubitato, che si ha, a proporzione della lontananza del luogo, l'occhio sempre aperto su costoro. E qual meraviglia sarebbe mai, se nel gran numero de' soggetti, che si destinano a governare, si cadesse qualche volta nelle reti di alcuno, che

sotto la pelle di Agnello, fusse in effetto peggiore che orso, e tigre?

Non è vero che si lascia ad ogni uno, piena libertà di andare e venire come gli piaccia, ed un intiera fruizione di tutti i suoi beni, senza timore di esser mai inquietato?

E quanto non dobbiamo reputarci felici per non sapere cosa significhi ciò che chiamansi altrove *Tratti di autorità*, i quali sortendo repentinamente dal Trono come tanti fulmini spaventano, e stupefanno il vicinato intiero, non che le sole sventurate famiglie, che trafigono e desolano; or coll' intimare un crudelissimo esilio, ed or col trascinare il preteso reo in un oscurissimo ergastolo, senza misericordia, e sordi ai gemiti ed ai singhiozzi, de' parenti, e degli amici afflitti, dei figli e delle mogli derelitte. Flagello tremendo! E pur quante volte non ebbe altra causa,

DI CLEMENTE XIV. 109

che la malvagità dei corteggiani , i quali giunsero con le loro infami arti , a sorprendere la Religione dei Principi ? Vero si è , che quando questi si sono accorti del tradimento , han sempre sanato con generosissime grazie la piaga fatta , ma quante fiate non si è giunto in tempo , e quante altre non si è mai pervenuto a scoprire la trama ordita ?

Veniamo alla conchiusione. Non crediate Milord, che coll' aver fatto queste riflessioni , io abbia voluto dissimularmi i difetti del nostro Governo , perchè debb' oramai conoscerli almeno come voi , giacchè me gli avete fatto sì spesso osservare anzi toccar con le dita , in quel felice tempo che ci avete onorato della vostra presenza.

Voglio solamente indurne , che gravi che sieno , non meritano però la Censura d'un gran filosofo come voi siete ; per l'evidentissima ra-

210      L E T T E R E

gione , che è impossibile all' uomo , di trovare una forma di Amministrazione nella quale non si trovi il male , mischiato in forte dose col bene.

Se dunque fiam tutti indubitabilmente in questo caso , la giustizia non che la prudenza comanda , che sia ogni uno contento della sorte che gli è toccata in nascendo. Ami quindi rispettivamente ove è nato , il suddito del Re la Monarchia , l'uomo libero le Repubbliche , l'indomabile o capriccioso l'Anarchia , e ciascuno farà , tanto che si può esserlo su questa Terra , felice e contento. Io lo sono vie più , perchè godo dell' alto onore dell' amicizia che per pura vostra generosità avete voluto accordarmi ; e farò fino all' ultimo respiro vostro umilissimo ed obbligatissimo servitore ,

F. Lor. GANGANELLI.

*Roma , 23 Settembre 1756.*

---

LETTERA XCII.

*Ad un Medico.*

**D**IO fa, caro amico, quanto sono afflitto, da che i vostr' interessi domestici continuano ad andar male, e da che la vostra Donna si ostina a deteriorargli colle solite sue spes' eccessive: ma io vi replico, che se non v' indusciate a guadagnarla colla pazienza, e colle belle maniere, voi sarete sempre nell' istesso caso.

La donna è una creatura più debole, e per conseguenza più soggetta alle passioni, che non è l'uomo. Ma la donna abborre, che se le rimproveri questo difetto; e ne ha ragione, perchè se da una parte, è vero, che l'esser meno debole, o meno reo non fa gran

differenza, per altra parte, a che colpa la donna, se per la delicatezza di sua complessione, sono le di lei fibre più suscettibili a ricever moto ed a piegarfi come una debil canna?

Il gridar adunque, o l'opporfi con tuono brusco, non è mica un modo di poter pervenire a far intender ragione alla moglie. Bisogna anzi far sembianza di esser cieco, e sordo, di concorrere nella di lei mire, e di approvare tutto quel ch' ella intraprende, ma nel tempo stesso, insensibilmente, e nel momento opportuno, prender pretesto quasi di svegliarsi, e far venire in su vigorosamente, tutti gl' inconvenienti, e tutte le cattive conseguenze, che ne nascerebbono. Allora è 'l punto di esporre, con buon senso, con effusion di cuore, e con tutta l'energia possibile, le ragioni del pentimento, avendo non però l'aria di rimproverarne voi solo, e non già lei.

DI CLEMENTE XIV. 113

In questa maniera nel tempo stesso, che la instruite, voi parete fare tacitamente la di lei Apologia, e tanto basta, perchè; cosa è mai più capace di commuovere il cuor della femina, che 'l prender sempre il di lei partito? S'intenerisce, ed abbandonasi allora al suo sposo, appunto come un uomo che campato da mortal pericolo, gettasi ai piedi del suo liberatore; imperciocchè l'immaginazione della donna è più che la nostra soggetta alle illusioni, onde il prender la di lei difesa, benchè in bagattelle, l'infiamma in modo, che in quel momento darebbe, per così dire, anche la vita, sicchè ecco, ove Consiste il gran segreto; non improverare, non comandar mai, e mai irritarla; difenderla sempre, e non trascurar di fingere di errar con lei, perchè, il credere di avervi per complice ne' suoi errori, risparmi la sua confusione; si con-



sola ; mette in voi tutta la sua confidenza , e lascia ozioso affatto ( il che pare impossibile ) il suo spirito di contradizione.

Di più , egli è certo , che la pazienza disarmava la collera ; ed io ho conosciuto in Pesaro un vecchio ufficiale , che avea una moglie strizzosa , quanto può immaginarsi ; ma la maniera , onde questo gran galantuomo servivasi per calmarla ben presto , era lo strarsi pazientemente a sentire , ed immobile senza neppur fiatare.

Quindi se le mogli divengono fastidiose , ne sono per lo più causa i dispiaceri domestici , o pure il cattivo umore de' mariti , i quali non fanno le suddette riflessioni , nè pensano , che mentr' essi sortono per loro piacere , o per affari , le donne restano in casa , occupate in cento minuti , e per conseguenza , nojosi bisogni della famiglia.

DI CLEMENTE XIV. 115

Gl'impieghi, i studj, e tanti altri differenti esercizi, servono maravigliosamente agli uomini per dissipare la loro noja, ma essi non pongono mente, nè a questo vantaggio che hanno, nè alla dura condizione delle donne, che ne sono prive. È vero, che quelle, che amano la lettura, hanno un sollievo; ma non sempre può leggerfi, e donna che troppo legge e ordinariamente suberba.

Dunque, caro amico, è d'uopo mutar condotta, e cominciar dal frenar voi stesso, per aspettar il tempo opportuno di dire la verità alla vostra moglie, e non dirle mai, se non ad animo pacato, e con amichevoli parole. Soprattutto guardatevi di lagnarvi di lei, in presenza de' vostri ragazzi, o de' vostri servitori, affinchè costoro non prendan ardire per disprezzarla; il che sarebbe aggiugner' errori

ad errori : Tanto più che bisogna avere de' riguardi per le donne, e che non sempre hanno esse sole il torto.

Fate una cosa. Raccomandate zitto zitto, e segretamente, ai di lei creditori di venire spesso a tormentarla. Questi visite la scuoteranno senza dubbio : E voi ne prenderete motivo per rappresentarle, che la più gran disgrazia, che poss' accadere ad uom vivente, è quella di esser debitore, e non poter pagare. Mostratevi afflitto, ed andate pensando con lei agli spedienti per acquietare i creditori. Aprite finalmente la vostra borza, ma in aprirla fate cadere all' impensata una riflessione più dolorosa, che sono i figli, ai quali vengono a togliersi questi danari preziosi, per chè doveano servire per la loro educazione, e per far loro un qualche fondo per vivere. Questa, a parer mio, è la migliore

DI CLEMENTE XIV. 117

lezione, avvegnachè fa ricordare ad una donna, ch'ella è madre: E ne spero molto, se mi dite che vostra moglie ama teneramente i suoi figliuoli.

Del resto bisogna, caro amico, che ogni marito, ed ogni moglie si aspettino a trovare delle pene nel matrimonio, che se non vengono per un verso, vengono certamente per un altro. S. Geronimo non velle ammogliarsi, perchè diceva, ch' egli non era timido, e che consigliava la società conjugale solamente a coloro, che avieno paura di passar le notti senza compagnia. Voi sapete per altro, che in tutt' i stati si dee soffrire; onde conviène persuadersene, e pensar, che questa vita non è eterna.

Io, quanto a me, ho un motivo di più, ed è il considerare, che le pene de' Religiosi sono rose, e fiori, a paragone di quelle della gente del secolo. Ed oh quanto,

caro il mio Sigr Dottore, deggio congratularmi meco stesso di aver sposato una Compagna , che è sempre quieta , sempre tranquilla , che mi riceve sempre ugualmente , a qualsivoglia ora , che non fa errori , non mormora , non si lagna , non mi rimprovera mai niente , e non mette mai la mia pazienza alle prove. Tam' è ! E tanto è possibile , solamente perchè la mia Compagna e' la mia cara cella.

Godo poi infinitamente di sentire , che'l vostro primogenito è d'una perspicacia straordinaria , ma non dovete scoraggiarvi , se pare che 'l fecondogenito ne sia totalmente privo ; Perchè spesso spesso la differenza non consiste , che nella pura apparenza , e tutto dipende dalla condotta del padre. A forza di stimoli desterassi lo spirito del secondo , e con maniere amichevoli farà il primo il suo ordinario corso. Bisogna comandare da

DI CLEMENTE XIV. 119

padrone assoluto all' uno , e dar all' altro de' consigli , come si danno ad un amico : Ed ecco la grand' arte d' un padre.

Godo parimente , che i primi Signori del paese fanno oramai giustizia ai vostri talenti , e che si fidano intieramente alla vostr' arte. Questo fa onore a loro , perchè si vede , che cedono solamente alla verità , ed alla esperienza di tante belle cure fatte , e non già 'alla moda , la quale oggi più che mai vuol che si mettano in ridicolo Ippocrate , e Galeno.

Quanto a me , voi non dovevate affaticarvi punto per convincermi , che la medicina non è mica una scienza , intieramente cogetturale , come ordinariamente vien reputata. Io sono anzi persuaso , che ha un più gran numero di principj certi , ed un più esteso sapere , che non ne hanno la maggior parte delle altre professioni.

Ma l'uomo , industrioso a lusingar il suo amor proprio , dice sempre , ch' e' il medico che ammazza , e mai gli anni , oppur le malattie , che corrodono insensibilmente il corpo , se ne accelerano spesso per nostra colpa , la roina.

Se un medico avesse , come un orircolajo , la facoltà di rimettere una nuova ruota , od una nuova molla , in luogo di quelle che sono guaste , la nostra macchina andrebbe sempre , e noi diverremmo immortali ; ma questa non è la sorte de' figli di Adamo.

La medicina è inventata solamente per venire al soccorso della natura , ed ajutarla , tanto che si è in tempo , e tanto che la forza naturale accompagna , per poter lenire , o riparare il male fatto o pur per prevenire quello che si prepara. La sua regola è l' esperienza , che non può fallire , se non attenta la disparità de' casi : E qual meraviglia

viglia è mai, se vediamo, che un grand Letterato, che ci dà puramente l'istoria de' suoi pensieri, e di quel che si passa nella sua mente, urta ne' sofismi, e ne' paradossi; qual meraviglia è mai, che un medico che deve regolare il suo giudizio su i pensieri altrui, e su ciò che le rapporta l' ammalato, lascia abbagliarsi da questi equivoci segni esteriori, e non conosce perfettamente la differenza de' casi? Il conoscere totalmente, e perfettamente le qualità, ed i rapporti delle cose, è un privilegio del solo Ente supremo, e non già dell' uomo.

Questa picciol 'apologia, caro il mio Sig<sup>r</sup> Dottore, è tanto più generosa da parte mia, ch' io non ho che fare de' medici, perchè godo perfettissima salute, e spero goderla lungamente, giacchè ho il vero metodo per vivere cento anni, quantunque questo non sia



mica il mio desiderio. Io mi cibo  
 parcamente, sicchè mi resti sempre  
 un poco d'appetito; ma all' incontro  
 mi fazio di tabbacco. Bev, ogni  
 mattina il mio cioccolato, e vado  
 a spasseggiare il più che posso.  
 Prendo le cose come vengono, e  
 lascio ogni pensiero, quando vado  
 a letto: Ed ecco tutta la mia ri-  
 cetta, alla quale non manca altro,  
 se non la consolazione di sentire,  
 che siete felice, quanto può desi-  
 derarvi il miglior amico vostro, e  
 di tutta la vostra famiglia, qual mi  
 confermo F. L. G,

*Roma, 30 Settembre 1756.*

**P. S.** Fate i miei complimenti alla  
 vostra Signora Moglie, e non  
 vi affliggete tanto, s'ella non è  
 ancora economica, come voi.  
 Convien sperare, che quel che  
 non viene oggi, verrà dimani;  
 Che se in questo mondo non

DI CLEMENTE XIV. 123  
avessimo la speranza , qual sarebbe mai la nostra consolazione ?



## LETTERA XCIII.

*Al Medesimo.*

**N**ON potrò , caro amico , esprimervi quanto è grande la mia consolazione per l'avviso , che mi date del totale cambiamento di vostra moglie , ma state attento adesso che , per eccesso di economia , non vi faccia provare un poco , a voi che siete il Medico , cosa sia dieta.

Eccovi ambe le memorie che desideravate tanto de' due vostri colleghi , e vedete , come si conciano l'un l'altro pel dì delle feste. Le gelosie , ed i bisticciamenti dovrebbero lasciarsi al volgo , a cui

F ij

ben stanno ; egli uomini culti dovrebbero dar esempio di modestia e di ritenutezza ; ma bisogna dire , che neppur lo studio basta per esentarci dalle debolezze attaccate all' umanità , giacchè non vi è secolo , in cui non vi siano state delle dispute , anzi delle riotte , e delle zuffe letterarie.

Potrebbe ogni uno aver' il suo merito distinto , o pur simile con un altro ; ma in vece di studiare a farsi un nome , gli uomini si applicano più tosto a distruggere quello , che altri si è fatto : e basta veder taluno in grido , che corresi subito a rintracciar argomenti , per provare che non merita codesta rino- manza.

Quindi plausibile che ne siano i motivi , io gli ho sempre per sospetti , e gli presumo essere figli dell' invidia più tosto che del pubblico bene , o di una virtuosa emulazione. Perciò mi congratulo meco

DI CLEMENTE XIV. 125

stesso del mio eccellente naturale, che non mi ha accordato talenti bastanti per poter entrar in lizza; onde il mio piacer della lettura non farà mai avvelenato da codesto pessimo male. Io leggo con ammirazione un autore, chè ha ben scritto, e scuso colui, che ha scritto male, perchè m'immagino, (il che per altro è fuor di dubbio) che quest'ultimo non ha saputo far meglio.

Del resto bisogna convenire, che questo detestarsi, e lacerarsi a vicenda, è proprio de' talenti ordinari, ma gli uomini grandi fan come la Luna, che non cura l'abbajar de' cani; onde continuano tranquillamente il loro corso, tanto più che il tacere è il remedio delle satire.

La ragione n' è chiara, perchè un uomo grande, immergendosi nel suo studio, diventa sordo a qualunque rumore, o tafferuglio.

che produca la gelosia , e bada solamente a penetrare vie più nel midollo delle cose ; ond' è rarissimo , che si lasci distraere da questo suo principale oggetto. Ma al contrario coloro , che triensi alla corteccia della Letteratura , spandonsi e scorrono da per tutto , cercando bottino ; pronti sempre a venire alle mani , come fanno gli Ufsari , o i Panduri.

I Franzesi , che dal loro genio gioioso , e quasi campato in aria , sono portati più tosto all' ammenità delle belle lettere , che alla profondità delle scienze , hanno un più gran numero di questa tal truppa leggiera , che di uomini profondamente dotti ; e quindi vediamo , che più di ogni altra Nazione , si battono allo stesso , e sovente con maniera indecentissima , ne' loro scritti.

Ei sembrami , che per timore di mettere in compromesso la loro

DI CLEMENTE XIV. 127

allegria, o quella lor frizzante libertà di pensieri, non amano troppo di darfi totalmente al calcolo, ad alle profonde ricerche; e mi pare di più, che l'amor proprio, che solletica per goder presto i frutti della fama, dà loro l'ultima spinta; perchè l'esperienza mostra, che ordinariamente i grandi uomini sono meno stimati, durante la loro vita, che doppo la morte, e tutto al contrario gli uomini mediocri; onde l'avviene, che si preferisce di esser un barlume passeggero, nel suo secolo, che un splendore perpetuo nella posterità.

Procurerò a dispetto del tempo, che mi è sempre avaro, di dare una scorsa al libro, che m'indicate, perchè, a giudizio mio, voi siete un gran conoscitore in lingua latina. Ciò non ostante vi dirò, che per sforzi che mi abbia fatto trovo che mi è impossibile di passarvi, come altri suole, unicamente

F iv

delle bellezze dello stile , e per conseguenza , malgrado che un libro abbia perfettissimamente questo pregio , io lo scorro in un baleno , e ne ritengo appena qualche debbole idea , se non vedo , che i suoi capitoli mi conducano , come altrettanti bei viali , ad una prospettiva interessante.

Posso dire , che la materia di cui un libro tratta , e la maniera di cui serve si per esporla , è la sola attrattiva necessaria per me. Quando la materia , e 'l metodo sono a mio gusto , mi ci abbandono talmente , che non ne perdo parola , ma se vedo , che vi è poco utile , un terreno imbarazzato , delle vie tortuose , e da per tutto fossi da saltare , io mi scoraggio , e torno presto in dietro , eccetto il solo caso , che l'importanza delle cose , oppure la necessità , in ispetto ai miei doveri , non mi facciano obliare la maniera rozza , e confusa , onde

DI CLEMENTE XIV. 129  
questa tal materia è presentata.

Finisco questa lettera, perchè devo andar a vedere l'avvisatovi mio Milordo, che ha un pensare, ed una espressione tanto nerboruta quanto Ereole avea di forza nelle braccia. Io mi rodo, che non sia stato educato coi nostri principj, perchè son sicuro, che farebbe stato un secondo S. Agostino. Dicevi, ch' gl' Inglese, per le loro fategge corporali, sieno stati chiamati *Angli*, quasi *Angeli*. Ed io, facendo riflessione a certi lanci sublimi, che suol dare la loro mente, tanto inclinata a meditare, e che i loro filosofi hanno tramandati fino a noi, dico che questa etimologia sia loro veramente bene, anche in riguardo delle facoltà spirituali. E perciò non so darmi pace, quando penso alla sciagura, che gli ha separati da noi: ma lasciamo questo punto, perchè, in vece di finire, comincierei da capo.

F v



Ve ne parlerò un' altra volta; ed intanto diròvi, che è talmente prevenuto da certi sofismi, adottati in sua gioventù, che non può capire, che Roma possa beatificare degli uomini, che han vivuto santamente; come se Dio non avesse promesso il suo Regno a coloro che adempiranno amorosamente i suoi precetti, e come se non vi fossero mai stati, o che non potessero esservi, alcuni suoi veri e fedeli servi. Ma io spero, che l' eccellente opera del nostro gran Pontefice, sopra questo assunto, finirà di aprirgli gli occhi, perchè ha una grand' idea di tutto quel, che sorte dalla penna del celebre Lambertini, e confessa, che questo Papa è veramente un luminare magno.

Addio, caro Dottore. Mi congratulo nuovamente con voi del felice evento, presso vostra moglie, ma tornò a dire; Ricordatevi sem-

DI CLEMENTE XIV. 131  
pre , che la dieta è fatta pell' am-  
malato , e non pel medico. Uomo  
avvisato è mezzo salvato ; foggian-  
ge , mentre si soscrive il vero  
fedele amico e servitore F. L. G.

*Dal Convento di SS. Apost. 5 Novembre 1757*



## LETTERA XCIV.

*Al Signor Abate LAM I.*

GENTILISSIMO, ED AMABI-  
LISSIMO SIG<sup>R</sup> ABATE ,

Malgrado le speranze che avete ,  
io temo fortemente , che l'istoria ,  
che ci si vuol dare della Toscana ,  
non corrisponda mica alle bellezze  
della materia. Ruinate coll'Impero  
latino le Lettere , e succedute la  
calamità , e le miserie in queste nos-  
tre belle regioni , poterono appena

F vj

i nostri afflitti antichi rammassar, dà-  
 quà in là, qualche fatto, e compila-  
 re alcune Croniche, a secco e ed  
 alla sciamannata. Coteslo loro im-  
 perfetto e sterile metodo di scrivere  
 l'istoria, passò poi, non ostante che  
 fusse ceduta l' impetuosità delle  
 tempeste, in modello agl' Istoric  
 loro successori; i quali, per dir-  
 così, non fero no altro che copiare,  
 e mettere in un volume varie Cro-  
 niche di differenti autori, ammas-  
 sando solamente epoche, e date, e  
 non curando affatto di applicarsi a  
 conoscere i diversi effetti della men-  
 te umana, nel genio distintivo di  
 ciascheduna nazione, e degli Eroi  
 che fecero principal figura.

Noi abbiamo forse minor moti-  
 vo, che i Popoli oltramontani, per  
 lagnarci di questo difetto; ma egli  
 e' certo, che non si è ancora per-  
 venuto a perfezzionar la strada,  
 che ci han segnata i nostr'Istoric  
 classici posteriori, e forse, forse

DI CLEMENTE XIV. 133  
forestieri ne hanno profittato assai  
più di noi.

A me pare, che una delle cause  
di questo male sia la negligenza,  
con cui è trattata questa parte de'  
nostri studj; Imperciocchè in vece  
di proporsi ai giovani. (l'istoria)  
come una meditazione propria ed  
utilissima per raffinare il loro giu-  
dizio, si trascura intieramente, o  
pure se gli offre, come un enorme  
Catalogo di nomi, e di date da re-  
citare a mente. Onde è, che non  
ne riportiamo alcun profitto, e che  
ricevuta una volta in nostra gio-  
ventu' la cattiva impressione di  
questo sterilissimo metodo, cadia-  
mo nell'istesso difetto, se ci oc-  
corre di tramandare i nostri fatti,  
e pure i fatti degli antichi a' nostri  
posterj; Ed al più crediamo  
supplire al tutto, per via di ficcar  
per ogni dove delle belle, e magni-  
fiche descrizioni, che faccian colpo,  
come suol dirsi, a solo.

Quindi avviene, che allettata da queste vive pitture l'immaginazione della maggior parte de' lettori, arresta colà tutta la sua attenzione, appunto come quando vede i principali personaggi su di un bello arazzo di Fiandra, e non pensa più a riflettere sulle cause e su' mezzi, onde nacque, ed onde fu eseguita l'azione, che vi rappresentano quelle lane, e quei colori. Ed ecco come, credendo veder tutto, non si vede più niente, perchè si è perduto di vista l'oggetto principale.

In fatti quel troncàre in questa guisa dalla vita di un uomo, una o più azioni, per rappresentarne quel che è più visibile, e per farne un solo bel quadro a parte, è un privilegio del Pittore, perchè si sa, che 'l pennello non può esprimere le operazioni della mente, onde quella tal' azione fu preceduta, e seguita.

DI CLEMENTE XIV. 135

Ma tutto al contrario, il pregio di un Istorico dee essere, di sviluppare con verità la marcia intiera degli evenimenti importanti, di far l'analisi de' talenti, e delle intenzioni di coloro che gli han causati, di trasportarsi col pensiero ne' secoli; e su' luoghi, ove accadderole cose memorande, e di riunir tutto in un punto di vista, per farne una prospettiva, la quale, dando energia ai pensieri, colore alle azioni, e vita ai morti, fissi piacevolmente l'occhio del suo lettore, e lo inviti a venire a contemplar seco lui, liberamente, e senz'alcuno riguardo, questi celebri trapassati, che si fan comparir nuovamente sulla gran scena del mondo, per esser omai giudicati, e non più adulati.

In questa maniera viene il lettore a scoprire da se stesso, come certi uomini, che fecer onore alla nazione, ed al lor secolo, furono perseguitati; come certi altri, che

disonorarono l' Umanità , furono incensati; come gli ambiziosi perisolarono , o perirono ne' precipizi; come la giusta emulazione ha prodotto de' soccorsi inopinati; e come l'interesse fu sempre , indifferentemente, il mobile universale delle Famiglie , delle Città , e delle Corti.

Quindi nel tempo medesimo , che s'istruisce di quel , che si è passato , viene a farsi un fondo di prudenza , e questo fondo si aumenterebbe maggiormente , se gl' Istoricî avessero l'attenzione di far , più allo spesse , sode riflessioni su' personaggi de' quali parlano , affinchè il lettore trovasse facilità di agguingervi le sue , e di giudicarne definitivamente ; non già da scettico che , per compiacersi , cerca il pelo nell' uovo , ma da uomo che desidera scoprire la verità ; e marcia co' lumi della buona critica , per non esser ingannato in una

materia sì suscettibile di riflessioni, qual' è l'Istoria.

Di più è da osservarsi, che la maggior parte degli eventi, che stupiscono il mondo, hanno ordinariamente per lor origine persone subalterne ed oscurissime, sia per l'impiego, o sia per la nascita: Ond' è cosa rarissima di non trovare, nell' istorie di qualsivoglia nazione, un Principe, od un ministro, che non abbia avuto alquante di queste ignote persone, dalle quali prese consiglio in segreto, e riceve' tutta la sua attività, e tutto il suo moto.

Un istorico manca dunque al suo oggetto, se non si affatica, per scoprire questi segreti attori, e per render loro la gran parte dell'onore, che l' adulazione ha attribuito intieramente al Principe, o al ministro, il quale spesso non fe altro, che rappresentare, come un personaggio da scena, la sua parte



in una Comedia, che altri ha composto, sudando il giorno, e vegliando la notte.

In fatti quante celebri imprese, e famosi evenimenti non ebbero altro autore, che la sagacità d'una donna che l'Istoria neppur cita, e che si fa appena esser stata la moglie di un tal Principe, o d'un tale Ambasciadore; onde i mariti attribuironsi per intiero, l'onore del buon successo?

Quanti esempi di questa natura non fornisce la Toscana? e che bel quadro non potrebbe farne una mano abile, che sapesse unire, con colori vivi, e taglienti, l'amenità di questi tratti all'altre cose, degne di eterna memoria, che si son passate in questa gentilissima parte dell'Europa?

Ed in vero cosa é mai più stupenda, più meritevole della pubblica gratitudine, e più dolce a rammentarsi, che 'l vedere de' Prin-

cipi così ristretti, quali furono i *Medici*, accogliere ne' loro angusti stati, e carezzare le povere arti fuggitive?

Che amabile, che piacevole, che prezioso colpo d'occhio non è il vederle, dopo essersi state, più secoli, rifuggite in questo amichevole asilo, venir fuori sotto gli auspici de' suoi generosi *Mecenati*, ed andarsi rianimando in tutta l'Europa, e rendendo immortale il nome de' *Medici*, a quali dobbiamo l'imprezzabile vantaggio, che ci distingue, e ci mette tanto al di sopra delle barbare Nazioni?

Quando io mi rappresento le vecchie Croniche, prove parlante della miseria, in cui caddero i nostri antenati, e che nel tempo stesso richiamo alla mia memoria questa fortuna epoca de' *Medici*, mi pare che un nuovo sole viene ad illuminare l'Europa, e che sorti dal nulla un mondo nuovo.

Che bella materia da trattare per un scrittore giudiziozo, e gentile? E che difficile impresa? Io desiderarei, amabilissimo Signor Abate per la gloria del vostro paese, e di tutta l'Italia che aveste voi stesso intrapreso a scrivere questa bella Istoria; perchè non conosco le forze altrui, ma vedo bene tutte le difficoltà, e so per prova, che voi siete uomo da superarle tutte.

Che se dicesi, che l'Istorico dee essere una persona confermata in ogni sorta di studj, ed in qualunque cognizione, affinchè possa parlar, degnamente, e con espressioni proprie, delle differenti materie che occorrono; ove è mai (sia detto senza pregiudizio de' vostri compatriotti) un uomo più atto a questo bisogno?

Son certissimo, che da buon Toscano, voi darestes all' opera tutta l'energia, e tutta la vivacità,

DI CLEMENTE XIV. 141

ond' è suscettibile; e ci dipingereste i Medici con quel vigore che meritano, per essere sempre vivi nella nostra memoria, e ne' nostri cuori.

Vi prego adunque a darvi un poco più di pensiero su questa impresa, ed a farla svanire più tosto che affrettarne la stampa, se voi stesso non ne siate contento; il che per dir tutto in una parola, è far sparire tutt' i difetti, che ho accennati.

Finisco, perchè temo, che non vengano ad assediarmi le seccantissime visite di complimenti. Io le detesto, ma sarebbe indecente farlo sapere; onde prima che si cominci il blocco, men vado via. Addio caro amico.

*Roma, 8 Novembre 1756.*

---

Lettera XCV, al Signor Conte \* \* \*,  
*in latino.*

Lettera XCVI al R. P. LUCIARDI,  
Barnabita, *in latino.*



## LETTERA XCVII.

*Ad un Confessore di Monache.*

**A**VETE ragione, caro amico di dire, che non sapete, se mi debba rallegrare, o pur condolere seco voi, pell'impiego che vi si è addossato: ma io v'incoraggio, facendovi ricordare, che dee ogni uno travagliare a misura della propria attitudine in vigna del Signore. Ed io non conosco un uomo, che posseda meglio di voi quella sopraffina prudenza, e quella paziente carità, che sono necessarie per ben diriggere le monache.

Ma se poi volete, che io vi dica, quali creda, che sieno i principali pericoli di questo importante Ministero; guardatevi primieramente di avvezzarle a chiamarvi

DI CLEMENTE XIV. 143

spesso al Parlatorio, perchè basta solo, che taluna vi parli più a lungo di un' altra (il che non potrebbe mancare) per far nascere all'istante la curiosità; dalla curiosità la gelosia, e dalla gelosia, indubitatamente, le picciole conventicole, e fazioni. Imperciocchè pel' invincibile desiderio di saper cosa vi si dice, e cosa rispondete, verrassi chetamente sulla punta de' piedi, e starassi non visto senza fiatare, dietro le bandinelle, i buchi, o le fisure, per ascoltare e raccogliere ogni parola; E la menoma che vi scappi, averà mille interpretazioni, e sarà tosto portata più lontano, e posata in segreto, come la pietra dello scandalo. Ma anche quando non vi fusse da temere questo male: A che debbe attendersi un Confessore, che frequenta troppo il parlatorio, se non a perdere un tempo prezioso; in sentire parole inutili, picciole mormorazioni, ed

imprudenti relazioni de' fatti altrui?

In secondo luogo : Voi sarete risponsabile avanti Dio , se non le guarite de' scrupoli , che è la più comune , e forse la meno curata loro malattia : Ed io credo , che la migliore , e la più pronta maniera , per togliere a loro , ed a voi questo tormento , si è di lasciarle per la prima volta raccontare , e star sentendo con somma pazienza tutto fin' all' ultima parola , ma appena che averan finito di dire , troncar affatto questi scrupoli , per via di solidissimi ragioni ; ed in prova del disprezzo che meritano , non soffrire che ve gli espongano , se non al più più : *Due volte*. Quand'osserveranno in voi questo tuon fermo , prenderanno coraggio , e scuoteranno totalmente quella vana , e pericolosa timidezza di coscienza , che è sì analoga alla debolezza del loro fesso.

In

DI CLEMENTE XIV. 143

In terzo luogo ; Bisogna accostumarle a non trascorrere , nella loro confessione , i giusti limiti che sono prescritti ; al che non può mai porfi attenzione bastante ; perchè anche questa è una malattia non meno generale , che la precedente.

È di mestieri far lor capire di buon'ora , che 'l raccontare al Confessore , nel tempo che si passa , tral *Confiteor* , e l'assoluzione , de' fatti che non hanno veruna confessione co' peccati accusandi , è un abusar chiaramente di questo gran sacramento : Che è tanto peggio , se si raccontano i fatti altrui ; e peggio di peggio , se questi fatti sieno di quelli , che dee un anima veramente Cristiana coprir col manto della carità.

In breve : È assolutamente necessario , che comprendan bene , che la Confessione è fatta per accusare , e non per scusar se stesso ;

*Tomo II.*

G



e per accusar solamente se stesso, e non già' gli altri. Sicchè se in vece di accusar semplicemente i suoi peccati, si va ciondolando tra i fatti incompetenti, propri, o pure altrui; in vece di guadagnare, si perde, e si pecca gravemente.

Senza questi principj una sola Religiosa, in vece della sua propria, vi farebbe la confessione della vicina, e pian piano di tutta la Comunità: Il che sarebbe veramente da ridere; ma la cosa è seria, ed esige un pronto, e forte riparo.

In quarto luogo: È necessario mettere ogni cura ad impedire che nasca, o ad estirpare se è già nato, qualunque piccolo disappore, perchè appunto queste scintille eccitano poi un grand'incendio, i rancori, le macchinazioni, e la guerra in un luogo santo. Parlate dunque loro con petto apostolico su questo articolo, e fate lor capire, che sono tante offese fatte al loro

DI CLEMENTE XIV. 147

divino sposo, il quale non dimora, se non colà ove è la pace.

Industriatevi non però, caro amico, a governarle con tutta la dolcezza, ed indulgenza possibile, affine di non aggravare il giogo, che portano, e che è già da se stesso grandissimo, qual debbe reputarsi 'l generoso voto di una perpetua solitudine. Riflettete, che deono necessariamente, poichè sono rinchiusè, esser molestate dall' imaginazione più che le altre donne; onde quanto si apporta in soccorso del loro animo, è degno di lode, e pensate, che'l santo Padre istesso si è lasciato vincere da questo motivo di carità, ed ha concesso loro il poter sortire una volta all' anno, per visitarfi scambievolmente tra esse loro.

Vi è poi un altro difetto, a cui conviene por mente, che è l'insaziabilità di parlare, e di ascoltare ma come poter mai pervenire a

guarirlo ? La maggior parte delle donne , in Chioſtro , o fuori , ſono naturalmente ſoggette a queſto male , appunto come , al dire di S. Giovanni , tutti gli uomini ſono ſottoposti al male di concupiſcenza negli occhi. Onde tutto quello che potete , e che dovete fare , ſi è di proibire alle voſtre monache certi trattenimenti triſtarelli , nè quali prendone a divertirſi a ſpeſe del proſſimo e non già di preſcrivere loro un rigoroso ſilenzio , perchè queſto potrebbe ſebbene ammazzarle e mai e poi mai guarirle.

Queſti ſono , caro amico , i conſigli che poſſo darvi , e gli tengo per così buoni , che temo , che averete motivo di pentirvene , ſe li traſcurate : ma eccone poi un altro , che è ugualmente , e forſe più , importante che i precedenti.

Sappiate , che molte Religioſe non hanno maggior delizia , che per venire a menare a capriccio il loro

Direttore , e tendono a quest'oggetto , colla maggior divozione del mondo , e colla più grande disinvoltura immaginabile. L'abuso che si è introdotto di mandare de' buoni bocconcini al Confessore, di prender cura di lui , di scrivergli de' biglietti , ed altrettali minuzie , sono per lo più i preludi , ed i mezzi ordinari , che inducono nell'inganno le figlie , ed il padre spirituale. Onde aprite bene gli occhi , e se volete far a modo mio , abolite con belle maniere , ma risolutamente non solo ogni regalo (eccetto se volete quei della Comunità , che van scritti in libro , e sono una specie di dritto ) ma ancora qualsivoglia uso , che sia estraneo dal vostro ministero ; e quindi fuori dell' Altare , del Pulpito , e del Confessionile , siate per le vostre Monache , come se non foste al mondo.

Facendo così, voi farete più peccato, e potrete nelle occasioni armarvi, come dovete, di forza mezza, ed attendervi col divo ajuto ad ogni buono effetto, quandochè al contrario, un Direttore che si rende troppo familiare, perde molto di concetto presso le Monache, e dà loro campo di dirlo apertamente, o tacitamente: *L'è un stordito, un uom che anfana, che sogna, che rimbambisce.* Sicchè in questa materia, come in tutte le altre, sarà sempre vero, che il troppo conversare, fa danno, ed offende.

Eccovi tutto, e quanto so, circa al suddetto assunto; Tanto peggio per voi, se non vi basta, ma vedo bene, che avete solamente voluto vedere, cosa direi, e che voi la sapete più lunga di me, giacchè io non sono, se non uno de' più minimi de' vostri scolari. Sia come

DI CLEMENTE XIV. 151  
Sivoglia, amatevi, come vi amo,  
farò contento. Addio.

-15-

Of Roma, 19 Dicembre 1756.



## LETTERA XCVIII.

*Al Signor Conte GENORI.*

ILL<sup>MO</sup> SIG<sup>RE</sup> PRON<sup>E</sup> COLL<sup>MO</sup>

V. S. ill<sup>ma</sup>, gentilissima con tutti  
e specialmente con me, vuole asso-  
lutamente, che io venga in risposta  
a godere della sua amabile Com-  
pagnia, o che giustifichi il perchè  
non vengo.

Confesserolle perciò colla mia  
solita schiettezza, che sono tal-  
mente accostumato alle mie ore  
di solitudine, e di travaglio, che  
questo solo costituisce tutta la mia  
felicità, la quale per altro mi vale

G iv

più che tutti i piaceri del mondo e senza la quale io crederei morirmi come, tratto fuori dalla sua acqua, si muore un pesce. Ed in vero, se un Religioso non s'imbibisse dello spirito del suo stato, e non si persuadesse, che l'unica, e la massima felicità, di cui è egli suscettibile, consiste in saper vivere solo, far orazione, e studiare: ove farebbe mai un essere più infelice di lui? Imperciocchè quale Creatura è più da compiangere di quella, che forte alquanto al di là dalla sua atmosfera, sicchè non muoja, all'istante, ma palpiti, e languisca ogni momento?

Non niego che amo, con passione di esser in conversazione con di lei pari, uomini di Lettere, e buoni amici, e che non ne perdo neppur una per colpa mia: ma sappia però che ciò accade sempre senza pregiudizio considerabile della distribuzione del mio tempo.

DI CLEMENTE XIV. 153

Dico pregiudizio *considerabile*, perchè quanto alle ore, onde posso disporre, mi guardo bene di essere del numero di quelli, che stanno attaccati a minuti, più o meno, perchè io abborro di rendermi schiavo delle minuzie, in qualsivoglia materia.

Voglio non però assolutamente, che vi sia dell' ordine, ed una regola impreteribile nel succeder si l'una all' altra le mie principali occupazioni, perchè conosco che l'Ordine è un buon maestro di Cappella per portar la battuta, che è necessaria a regolare, ed a sostenere la debita armonia tra l'anima, ed i sensi.

L'armonia, che rende sì bello l'Universo, non è altro, che 'l starsi ogni uno limitato nella propria sfera, e non mancar mai di toccar a tempo giusto la sua corda.

Non mancano certamente, fin anche un erbetta, o un fiorellino di



rianimarsi al momento , che è lor segnato ; fan periodicamente giri . Altri i loro prescritti giri ; si fa il minuto , in cui dee l'alba apparire , e quello ove dee cominciare il crepuscolo di sera : E quindi non lasciano le nere tenebre , ed i lucenti rai del sole , di succedersi a vicenda gli uni alle altre , e di trovarsi esattamente ciascuno al proprio impiego.

Quindi pare , che anche le cose inanimate c'invitino a seguire il loro esempio , e ci predichino a far un buon uso del nostro libero arbitrio , col prescrivere noi a noi medesimi una regola per tutte le nostre funzioni. Ed in fatti : come potremmo , in cose fisiche , o morali , goder i frutti della bella pace , se l'Ordine non regnasse ? ed onde potrebbe nascere la tranquillità , se non avesse la Regola per madre ? Ed ecco come un vero Filosofo non rovescia mai l'ordine de' tempi ,

DI CLEMENTE XIV. 155  
ne la Regola che si ha prescritto ,  
senza necessità assoluta , o necessità  
di convenienza.

Or veneratissimo mio Sig<sup>e</sup> Conte  
tutto questo magnifico apparato  
che ho proposto , non serve ad  
altro , se non affinchè ella veda  
chiaramente che 'l mio stato , i  
miei libri , il mio impiego , tutto  
si oppone al piacer , che avrei di  
venir a passar qualche tempo con  
lei.

Ma figuriamo , che questi osta-  
coli non vi fussero ; mi dica in  
grazia : non farebbe presto anno-  
jato di un Frate , che nel meglio  
di una spasseggiata , o d'un collo-  
quio , s'involarebbe per correre al  
suo breviario , alle sue orazioni ,  
e cose simili del di lui obbligo ?  
Dunque è giusto , che resti ogni  
uno a suo luogo , e suoni la corda ,  
che gli tocca nell' armonia Uni-  
versale.

Goda dunque senza di me le

G vj

osservazioni, che fa sull' Istoria Naturale, ed ha ben ragione di dire, che i nostri l'hanno sbagliata di essersi applicati meno a questo studio, che a quello delle medaglie, o altrettali resti dell' antichità, benchè il primo sia più utile, e benchè l'Italia offra di che contentare ampiamente, non che tenere esercitata, la curiosità di tutt' i naturalisti dell' universo : anzi posso aggiungere, per confessione di forestieri istruttilissimi, che nelle nostre contrade si trovano spesso de' fenomeni, che non si vedono mai altrove, e che molte nazioni che ostentano di essere meno superstiziosi degl' Italiani, prenderebbono senza fallo per miracoli.

Oh quanto averci desiderato averla meco giorni sono, che andai alla villa *Mattei* con un Abate Franzese, che trovasi quì da qualche tempo, e che ho conosciuto in Casa del Sig<sup>r</sup> Cardinal Passionei.

DI CLEMENTE XIV. 157

È egli quello stesso, che ha scritto contro il Sigr Buffon; onde può V. S. Ill<sup>ma</sup> immaginarsi, quanto sieno vaste le di lui conoscenze, e quanto fino il gusto su queste materie: ma se non l'ha veduto, non può mai farsi l'idea del come è egli restato stupefatto all' ampio apparato di meraviglie, che la natura presentava ai di lui sguardi.

Ha ella mai posto mente ad uno di quei bambocci principali, che sogliono mettersi ne' presepi, per rappresentar quel pastore che aprì braccia e mani, e restò strabiliato, ed immobile, alla vista di quella stella, che splendeva di giorno, e servì di guida ai Maggi?

Se lo figuri dunque, ed avrà una viva idea del mio Abbate; se non che colui tenne sempre fisso il suo sguardo verso il Cielo, ma il mio Abate cambiava ad ogni istante la sua incantata positura,

perche trovava ad ogni passo, oggetti di stupore.

Andava quasi fiutando, come un can bracco, e gettavasi a prendere ora un'erba, ora una cochiglia &c.; e correva tosto a presentarmele, dicendomi in suo Italiano che non sa ancora bene: *Ma rimarcate, che questo è bello, sciamante, sfonante, prodigante, &c.*

E da quando in quando applicavasi talmente ad esaminare un insetto, o pure un sassolino, che non solamente era impossibile di farlo finire, ma concentravasi tanto in codeste sue meditazioni, che io non sapeva, se volesse addormirsi sopra; o pure diventare anch'esso una bella petrificazione, e privarmi così della di lui, quanto gioconda; altrettanto erudita conversazione.

Le basti sapere, che a forza di fermarsi ad ogni passo, il nostro gran viaggio durò cinque ore, di

DI CLEMENTE XIV. 159  
che mi ricorderò in tutta la mia  
vita; e s'immagini un poco, quanto  
l'avrebbe reso più lungo, se avesse  
avuto la sorte di possedere V. S.  
Ill<sup>ma</sup> in nostra compagnia.

Che è quanto mi occorre in  
risposta della sua gentilissima, e  
pieno di viva gratitudine, e di pro-  
fondissim' ossequio mi do l'onore  
di raffermarmi

Di V. S. Ill<sup>ma</sup> ,

Umilissimo e Devotissimo fervi-  
tore obligatissimo

F. L. GANGANELLI.

---

Lettera XCIX, al Signor AVVOCATO,  
*in Latino.*





## L E T T E R A C.

*Al Signor Abate L.....*

**E'** Sì lungo tempo , che ho l'onore di conoscerla, che non era affatto necessario di affatigarfi tanto , per persuadermi, che ella è un giovine , che non solamente riceve in buona parte , ma mette a profitto i consigli , che le si danno , perchè so quanto è grande la sua modestia, e quanto sono grandi i talenti , che Iddio le ha dati.

Ma mi sono sopraggiunte occupazioni sì pressanti , che io non posso per ora parlarle , come le aveva promesso , distesamente , sul discorso che ha ultimamente pronunziato.

Nondimeno le dirò in breve , e colla mia solita schiettezza , che

DI CLEMENTE XIV. 161

è innegabile, ch' ella vi ha posto delle cose bellissime, ma, a forza di troppo adornamenti e fiori oratorj, ha talmente offuscato la lor naturale vaghezza, che si prende l'arte Rettorica a noja, come si prende a nausea l' arte di una donna vana, che non contenta de' studiati abbellimenti, onde halla, la sua damigella, guarnita da capo a piedi, imbrattasi ella stessa il viso, e caricasi di liscio, fin sul muso, e dentro agli occhi.

Questo è l' unico difetto, che ho trovato : sicchè continui pure le sue fatiche, che destina al pulpito, e basta prender in Massima, che per ben perorare bisogna, che il cuor comandi, e che lo spirito ubbidisca, e metta, per così dire, solamente la cornice.

Stia dunque sulle sue, contro il gusto del secolo, perchè se adotterà una volta, non potrà più abbandonare quell' affettazione, che



fa consistere l' eloquenza, in saper mettere tutti i pensieri, e tutte le frasi alla tortura.

Bisognorebbe trovare un punto di mezzo tra i Francesi, che attaccansi alla superficie delle cose, e gl' Italiani che corron dietro alle ombre; onde gli Arringhi de' primi hanno, a paragon del soggetto, un non so che di effeminato e molle, e quelle de' secondi saltano da palo in pertica, e dibattonsi in maniera, che non saprei dire, se rassomigli più alle folli visioni del poetico furore, o pure ai delirj d' un febbricitante.

Forse gli uni, e gli altri la sbagliano, perchè non prendono il vero punto di vista, giacchè è manifesto, che gli uni e gli altri, imprestano le immagini, onde si fervono, unicamente o almeno principalmente, dalle cose materiali: Laddove non dovrebbero, queste servire, se non di sussidio

DI CLEMENTE XIV. 165  
e di amminicoli, per ajutare la  
nostra corta intelligenza.

Forse per parlar degnamente di  
Dio, e delle cose sante; il gran  
segreto consiste, a cominciare dall'  
elear la mente in ispirito, e pren-  
der consiglio, non già da se stesso,  
ma dalla vasta ed immensa idea  
dell' *Ente infinitamente perfetto*.

Questo è il mio parere, ed io  
credo, che sia il migliore avverti-  
mento, che posso darle, per poter  
ella divenire un grand' oratore,  
come le desidero, e come le au-  
guro, perchè sono di lei vero ed  
umilissimo servitore.

*Roma, 10. Corrente.*

---

Lettera CI, al Signor Principe di San  
Severo, *in Latino*.

Lettera CII, a un Prelato, *in Latino*.



## LETTERA CIII.

*Ad un Giovane Religioso.*

**E**GLI è impossibile , amico e figliuol mio caro , di poter disegnare un metodo di studio , che convenga adogni uno , perchè gli uomini differiscono non solamente nella quantità de' talenti , ma ancora nella qualità. Vi è chi richiama in un istante alla memoria , non solo le idee che si accordano , ma fin pure quelle che contrastano , onde lo spirito brilla , ed il giudizio languisce , pel loro numero eccessivo. Al contrario evvi , chi suda per giugnere ad unire le sole idee simili , che sono necessarie in un ragionamento consecutivo , onde la costui dizione è fredda , e l' argomento stentato.

**DI CLEMENTE XIV. 163**

Bisogna dunque, a parer mio, cominciare ad esaminare la vostra disposizione, e se trovate, che inclina alla prima spezie, prendete a leggere libri metafisici, affinchè la troppo vivacità dello spirito, forzata ad arrestarsi per meditare gli oggetti, impari così a moderarsi; e il giudizio riacquisti tutto il suo vigore: Ma, se pecca di lentezza, familiarizzatevi con quegli autori, che hanno ardente, e seconda l'immaginazione, affinchè, ritenendone sempre qualche cosa, avvezziate, col loro esempio, e sotto la loro scuola, le vostre idee ad un più facil moto, e possiate provarle pronte nel bisogno.

Il forte dell'opra consiste non però ad accostumarsi di buon' ora; Primo a reggistrare le idee nella mente, secondo il loro ordine naturale, cioè le generali colle generali, le speciali colli speciali, &c. affinchè, avendo sempre presente,

la differenza che passa tra loro ; non prendiate mai , ingannato dalla similitudine che hanno in vari aspetti , l' una per l' altra.

Secondo : a stare continuamente al rigore del fillogismo , perchè svaniscano dal loro stesse le chimere , che presenta l'immaginazione.

Terzo : ad evitare di caricare allo eccesso , con date , o con fatti , la memoria , perchè non ingombrino l' occhio mentale , ed il giudizio scemi d'attività.

E finalmente ; badare che lo spirito non prenda il vizio di lasciarsi trascinare dall' immaginazione , ed andar perpetuamente vagando da idea in idea , senza risoluzione e senza scopo ; perchè se un uomo non si prefigge , ogni volta che legge , un oggetto , e se non va dritto con ordine metodico , e senza distrazioni al suo fine ; non perverrà mai a saper pensare , e per conseguenza non sarà mai buono a niente.

DI CLEMENTE XIV. 167

Premessi questi principj , vi dico ora , che ogni metodo farebbe vano ed inutile , se non avessimo un oggetto a cui applicarlo : E qual altro può esser il nostro , se non di pervenire a conoscere noi stessi , ed il nostro Creatore , per abilitarci a riempir fedelmente i nostri doveri , verso lui , e verso la società ?

Chiudete dunque da quando in quando gli occhi ; ritiratevi nel cupo de' vostri segreti pensieri , e non solo vedrete manifestamente la necessità d' una prima causa , ma sentirete in voi stesso l'azione , e l'influenza di colui che vi ha creato. Imperciocchè chi altro mai può conservare alla vostr' anima quel stupendo , ed incognito impero , con cui fa questa muovere , a sua voglia , ma senza saper con quali mezzi , il suo corpo ed i suoi affetti ; se non quell' Ente stesso

invisibile ed onnipotente , che gliel' ha donato ?

Riflettete poi agli stravaganti sbalzi dell' immaginazione , ed ai mostruosi sviamenti delle passioni , e conoscerete la necessità della Rivelazione la quale , mettendo freno all' una ed agli altri , ha in modo più distinto e più efficace ravvivato la legge , che fu nello stato d' innocenza scolpita su' nostri cuori.

Trovati , in cotal guisa , in voi medesimo , i chiari lumi , che v'indicano l'esistenza di Dio e della Rivelazione , anderete , in adempimento dell' obbligo che in qualità di Ecclesiastico è in voi più grande che negli altri fedeli ; ad attingere la celeste dottrina , che fu consegnata nelle sacre carte , ed interpretata dai Concili , e dai Santi Padri ; e vi abbandonerete perciò a quella sublime scienza , che ci  
mena

**DI CLEMNETE XIV. 169**  
mena al santuario della Religione,  
sotto l'autorità della fede, e della  
ragione.

Voi troverete colà, nel tempo  
stesso, i mezzi per riuscir bene in  
avvenire, tanto nel predicare, che  
nello scrivere, perchè i Padri della  
Chiesa sono la vera scuola della  
cristiana eloquenza, onde bisogna  
prenderli di buon ora per mo-  
dello.

Per adornare il vostro stile,  
fate, come faceva S. Geronimo,  
e leggete, da quando in quando,  
i migliori poeti, ed oratori, non  
già facendone vostra delizia, ma  
cercando ad estrarne il meglio,  
per impiegarlo in servizio, ed in  
gloria della Religione.

L'istoria, che conducendovi  
quasi per mano, nel corso de se-  
coli trapassati vi mostra tante vi-  
cende, che posero in moto ed in  
agitamento il mondo; sarà per voi  
degnà materia, per riconoscere, ed



adorare una Provvidenza , che dirige il tutto , secondo i suoi impenetrabili disegni.

Voi vedrete quasi ad ogni passo , come gl'Imperi , e gl'Imperatori furono , nella man di Dio , tanti strumenti di giustizia , o di misericordia , come gli ha egli creati , od annichiliti , elevati in alto , o precipitati al basso ; in somma , come il tutto si cambia , ed egli splo non cambia mai.

Ma affinchè quel , che leggete , resti fisso nella memoria , fatene de' ristretti , e rileggete il mattino , quel che avete letto la sera ; bene inteso , che non perderete mai di vista nè l'ordine cronologico , nè il naturale ; e che averete di più esaminato prima , se merita di esser tenuto a mente , perchè il piacer , che si sente in leggendo , non è sempre una pruova de' l' utilità , e solidità della cosa letta.

Convienne anzi arrestarsi da tem-

DI CLEMENTE XIV. 171

po in tempo, per esaminare a fondo, e ben sviluppare quel che si legge, interrogando se stesso; se il soggetto è ben trattato; se i periodi, o capitoli siano nel lor naturale sito, e se nascano bene l'uno dall'altro; se le comparazioni non abbian niente di discordante tra loro, in che spessissimo suol peccarsi: In somma; se le cose siano ben digerite, e soprattutto, se possono esser utili alla chiarezza, ed alla verità delle nostre idee.

Il proverbio dice: che l'immaginazione fa caso. Onde quando vi accorgete, che un libro pieno di fuoco vi faccia troppo impressione, prendete tosto un libro flemmatico, e sodo, e temperati così quei pensieri, che la forza d'un spirito riscaldato tende a far fermentare, per erigervi poi in uom di partito. In questo modo la ragione, ed il buon

gusto conserveranno la loro prerogativa , che è di giudicare esclusivamente del merito delle cose, ed il genio resterà ristretto nella sua sfera , dalla quale pur troppo allo spesso suol fortire.

Per formarfi il buon gusto , e per raffinare il giudizio , cosa ottima è la conversazione degli uomini eruditi , onde dovete averla grandemente a cuore , e dovete rendere grazie alla Provvidenza , che ci ha in questo bisogno largamente provisti , poichè non vi è , per così dire , *Conventino* , in cui per buona sorte non abbiamo dei Religiosi , che han fatto studi utilissimi.

Ma non intendo con ciò dire , che lasciate i Padri vecchi in un cantone , perchè , essendo essi stati testimoni oculari di vari fatti accaduti a lor tempo , la loro memoria è un repertorio preziosissi-

DI CLEMENTE XIV. 173

mo per noi , da squaternare con nostro gran profitto. Ne v' inganni l'apparenza di lor loquela difficile a scorrere , o del brio delle pupille ch' è già offuscato , o totalmente spento ; perchè spesso que' Codici , e zibaldoni , mal legati , e coperti di polvere , e ragnateli , che non si crederebbono buoni , neppure per carte da spezie , contengono cos' eccellenti , e peregrine.

L' esperienza ci fa vedere , che sebbene i studi dovrebbero guarirci dalla malatia de' pregiudizi , e delle prevenzioni , ordinariamente quanto più studiamo , tanto più questo nostro male peggiora ; donde non basta cautelarsi contro le proprie idee troppo vive , af- finchè il fuoco del genio , e dell' immaginazione , non usurpino mai la facoltà di giudicare , che spetta , come ho cennato di sopra , sempre alla ragione ; ma dobbiamo per

l'istesso effetto stare in guardia contro le idee altrui.

Vi è certamente lecito di preferire un autore ad un altro, quando avrete riconosciuto, che è più veridico, e più solido; ma non potete, senza mettere ad un indubitato rischio la vostra Ragione, appassionarvi a lui, od a qualsivoglia sistema, opera, ovvero opinione.

È d'uopo prender per massima, che eccetto i libri santi, non vi è libro senza difetti, perchè all' umana capacità non è concesso, di poter vedere in un punto tutti i rapporti, che le cose hanno da tutti i loro aspetti, onde risulta, che un Autore può benissimo dire mille e mille cose vere, ma non può non mischiarne delle falze, dal canto ove non giunge la sua vista: E quindi nasce, che un uom del volgo, anzi un ragazzo, imbattendosi poi per casualità, a mirar

DI CLEMENTE XIV. 175

le cose , appunto da questo canto , conosce chiaramente quel , che un gran filosofo preoccupato dalla passione , non vedde.

Noi fiam' obligati di separar fedelmente il loglio dal buon grano , perchè dobbiam essere fervi della verità , e non già di scoto , o di Platone ; riflettendo che questi grand' uomini si son resi famosi appunto , perchè si son applicati ad investigare il vero. Sicchè la verità ha dato loro reputazione , e vanto , ma non ha per la loro cooperazione acquistato , o perduto pregio alcuno , perchè ella è da se stessa ; bella , invariabile , ed eterna ; onde badar più , se la cosa proposta è vera , che a colui che la propone.

Senza questa massima , voi correreste pericolo d'impazzar per un Autore , e far come alcuni professori , miei conoscenti , che avrebbero più tosto rinunziato alla vita ,

che a certe opinioni di scuola; e perciò io gli compassionava, e me ne stavo lontano, il più che era possibile.

Penstate, che eccetto quel che è di Fede, ed approvato dal consentimento della Chiesa universale, tutto il resto è opinione; ed è giusto, che ogni uno dica liberamente quel che ne sente, purchè non intorbidì gli altri, contra le regole della tranquillità publicà, o pure della Civiltà; come farebbe a dire, se per esempio voi trovate che le opinioni del nostro Ordine sianò contrarie alle vostre, voi pecchereste contr' ogni dovere, se vi ergeste per impugnarle: ed al contrario se vedete, che sono perfettamente conformi alle vostre, voi non fareste meno condannabile, se pretendesse di far le credere agli altri, a spada tratta, come fece Maometto pel suo Alcorano.

DI CLEMENTE XIV. 177

Guardatevi similmente di appassionarvi alla scolastica , perchè essa non è , se non un modo , anzi per dir così , la corteccia della Teologia ; onde attaccatevi solamente , in quanto è necessaria , per intendere il linguaggio delle scuole , e per confutare i sofisti.

Evitate in Teologia , come in ogni altra materia , le altercazioni , perchè il sangue si riscalda , e la verità non guadagna nulla ; ma sappiate nelle occasioni sostenere la verità , e combatter gli errori colle armi , che Gesù Cristo , e gli Apostoli ci han lasciate ; cioè , colla persuasiva , colla dolcezza , e colla carità. Imperciocchè , non vi è esempio , che siasi mai , colla forza , conquistato un cuore , ma si è all' incontro pervenuto sempre , a domare fin anche i più duri , colle sole maniere insinuanti , ed amichevoli.

Quanto al tempo da studiare ,

H v



la principale, ed unica regola si è, di non star mai più che tre ore per volta al tavolino, perchè caricando troppo, come si dice, l'orza col fiasco, la mente si ubbriaca, ed instupidisce. Onde, a men che la necessità non lo comandi, è un mal abito l'avvezzarsi a far nella tarda notte, quel che può, o deve farsi il domane, oppure in qualunque altro modo, indurarsi a non concedere il debito riposo al corpo, ed alla mente stanca.

Coloro, che si ostinano al travaglio, senza regola, e senza misura, sono ordinariamente, appunto un frontispicio di libri, o una Biblioteca riverfata; onde chi lo vede dice con ragione oh che peccato!

Ma un uomo che sa far pausa, e ritornare regolarmente al suo lavoro, quando anche non v'impieghi che tre, o quattro ore in tutto il giorno, fa senza paragone,

DI CLEMENTE XIV. 19

meglio , e più velocemente il suo Camino , perchè il sentiere della scienza è arduo , e lacunoso , onde chi s'intesta , per traghettare a suo capriccio , inciampa , ed incaglia ad ogni passo ; ma chi va oculato , trova i guadi , e pian piano passa avanti.

Amate dunque l'Ordine , senza esserne tanto scrupoloso , perchè vi son delle ore anzi de' giorni , ne' quali non si ha disposizione nemmeno per scrivere una Lettera di buone feste.

Quando vi trovate in un tal caso , se non vi è necessità assoluta , bisogna far altro , perchè quel che si scrive con stento , e senza piacere , può nuocere alla salute , e non riesce mai bene ; per la ragione che le forze dello spirito non sono mica , come quelle del corpo , che si possono affittare a giornata ; nè la volontà d'un uomo studioso può violentarsi , come per solcar la

terra sì violenta quella d'un buo.

Quindi il più gran segreto per prosperare ne' studi, si è il saper prendere, e lasciare a tempo il suo lavoro, a proporzione che la mente sia ancor fresca, o pur cominci a stancarsi: altrimenti la testa si riscalda, e lo spirito si sparpaglia, o pure s'altera; onde quel che si produce è fiacco, ovvero stravagante. Ed a parer mio questa è la ragione, che non si vede libro, in cui non si trovino de' passi stentati, perchè l'Autore ha voluto continuare a componere allora quando, era già tempo di riposarsi.

Per quel che poi appartiene alla scelta de' libri da leggere, la regola è brevissima; e si è, che ogni uomo dee applicarsi principalmente a quella parte, della quale ha risoluto fare sua professione, e per conseguenza debb' evitare di perdere il tempo in studi inutili, perchè la vita è breve, onde ci tro-

DI CLEMENTE XIV. 181

veremmo giunti alla vecchiaja , senz' aver imparato niente di buono, e di sodo.

Ma voi sapete come me , che tutto dipende dall' assistenza del Cielo , senza di cui , in vece di pervenire alla scienza, si cade nell' abisso delle tenebre , onde cominciate con raccomandarvi umilmente a Dio , ed a pregarlo , che degni accordarvi il suo santo Lume che ne è la vera, ed unica sorgente.

Del resto tocca a voi di esaminare voi stesso, e darvi a quella scienza, alla quale inclinate più. Io posso dirvi solamente, che nel nostr' Ordine non ci è preferenza per l'una più tosto che per l'altra, e che i gran Letterati sono tra noi, tenuti tutti ugualmente in alto onore, e stima.

Guardatevi però di mirar a farvi un nome , che ecclissi gli altri , perchè tralasciando , che non può piacere ad una Comunità, che un

particolare faccia, a spese de' suoi compagni, pomposa mostra di sapere ; dovete sempre ricordarvi , che la scienza gonfia , e la carità edifica.

Credete poi in parola mia , che la miglior carica che possiate desiderare , è quella di restar sempre semplice Religioso ; o almanco lasciate , che agisca il corso degli avvenimenti , e che i superiori facciano di voi , quel che meglio stimeranno , secondo l' idea che si van formando del vostro merito ; ma voi tacetevi sempre , e non abbandonate , se non con rinascimento , la bella parte di spettatore.

L' affettuoso complimento , che mi fate , e di cui vi ringrazio , su quanto vi fu detto , che si passò in favor mio nell' ultimo Capitolo generale , è una pruova , che questo consiglio , e tutti i precedenti vengono dal cuore.

**DI CLEMENTE XIV. 183**

In fatti come può un uomo, senza necessità urgente, risolverfi, a rinunziare alla sua bella quiete, per andarsi tormentando lo spirito, afin di potere rimediare, e provvedere, a tanti guai, ed a tanti bisogni, che occorrono a coloro, che dee governare? E qual proporzione vi è mai tra la gloria frivola d' un comando che costa sì caro, e la delizia che si prova, di restar al suo tavolino, in mezzo a' suoi libri? Quanto più se si riflette, che gli autori, poichè son morti, non verranno mica ad affliggervi, raccontandovi sempre nuove disgrazie; ma non così i viventi, perchè in questa vita siamo tutti esposti ad una continua serie di avversità.

L'aspirare, ciò non ostante, alle Dignità non può, a parer mio venire altronde, se non dall' aver fortito un' anima naturalmente imperiosa, che si senti un bisogno

invincibile di comandare , come un suo proprio elemento. Ma , anche in questo caso , io dico , ove è mai un più vasto , un più nobile , ed un più glorioso impero , che quello d' intraprendere a dominar se stesso , per tenere i sensi , e le passioni in freno , e per conservare all' anima la sovranità che le spetta sopra i sensi , e le passioni medesime ?

Vi esorto per ciò , caro amico , di abbandonare il fine , che vi avevate proposto d' indirizzare i vostri studi nella maniera più conducente ai vostri avanzamenti , affinchè , come voi dite , nel tempo stesso , che procuraste il bene del nostr' Ordine , e della Chiesa , ci fosse anche il vostro utile.

Qual utile maggiore può procurarsi un uomo , che il mantenere il suo animo tranquillo ? Di qual felicità più grande è suscettibile un Religioso , che stando già ,

DI CLEMENTE XIV. 185

mercè l' elezione del suo stato , lontano dagli affanni del mondo , starfi parimente lontano dagl' imbarazzi del chioſtro , e reſtringerſi a godere intieramente il piacer della ſua eſiſtenza ; lodandone Dio che gliel' ha dara , e che lo ha poſto in grado di poterla meglio fruire , coll' averli conceſſo i mezzi , per poterſi abbandonare totalmente allo ſtudio ? Commodo che par niente , ma oh quanti lo ſoſpirano , e ſono forzati di ſagrificare la paſſione che hanno per la ſcienza alla neceſſità di andarſi procacciando , onde vivere !

La ſcienza , oltre che mette a portata di poter meglio conoſcere , e meglio ſervire il noſtro Creatore , ci addita di più il camino , per cui ſi va agli eccelſi , ed inespugnabili aſili , che il noſtro cuore , ed il noſtro ſpirito ci offrono a gara ; onde un uomo impara veramente a baſtare egli ſolo alla ſua



felicità, perchè acquista le ricchezze dello spirito, che sono più proprie, che quelle della fortuna per metterci nello stato, in cui si cessa dal strascinarsi per terra, con tutto il resto degli uomini.

Dunque per la gloria della Religione, pel bene del nostr' ordine, e pel vostro utile, datevi intieramente alla conquista della scienza, e pensate che è ella, da se stessa, sì amabile, e sì bella, che sarebbe gran peccato il deformarla con fini secondari.

Io vi assicuro che, con un libro, una penna, ed i vostri pensieri, voi non avrete mai niente da desiderare, ovunque vi troviate : Ed aggiungete in oltre, che questo è anche un gran segreto per non invecchiare mai, perchè un uomo studioso, esente già, per suo mestiere, da quegli orribili crepacuori, che abbreviano la vita di coloro che ondeggiano negli affari mon-

dani; non ha, grazie alla sua applicazione, nemmeno il tempo di annojarsi; e per conseguenza passan gli anni, ed ei non se ne accorge. E se è forza, che la mente umana ceda, qualche volta, allo spietato prorito di fare illusione a se stessa, qual illusione è più gioconda, e più innocente, che il crederfi ancora giovine, mentre si è già vecchio?

Questi sono, caro amico, i consigli che posso darvi sulla maniera di studiare, e sulle mire che dovete proporvi: Ma eccovene un altro, che sta molto bene in fine, perchè è il migliore, ed il più valido di tutti.

Dimandatene al P. Colombini, al P. Marzoni, od al P. Martinelli, perchè questi sì che sono uomini, da potervene dare degli eccellenti, stante la vastità del lor sapere, ed il numero de' loro talenti; ma non già io che sò appena metter in-

188      L E T T E R E  
fieme qualche argomento in *feri-  
son* , *baralipton* , *darapti* , *frisofo-  
morum*.

Voi però , lo vedo bene , per  
effetto di vostra car'amicizia , mi  
avete voluto dare la preferenza ;  
onde ve ne ringrazio , ed in ri-  
compenza vi mando un abbraccio ,  
ed un addio più tenero che mai ,  
giacchè facendo così mi sforzate  
ad esser sempre più vostro buono  
amico, e servitore F. L. G.

*Roma', 7 Giugno 1757.*



## LETTERA CIV.

*Al Reverendo Padre..... della  
Congregazione Sommascà.*

**M**I sono alzato di buon' ora ;  
perchè non è stato possibile di  
rispondervi jeri sera , e perchè le

DI CLEMENTE XIV. 189

idee sono più fresche la mattina. Non dubitate, che io non entri volentierissimamente nelle vostre mire, giacchè si tratta dell' elogio del gran Lambertini, per la vita del quale, piacesse a Dio, che io avessi potuto offrir in iscambio la mia!

Oh la gran perdita che la chiesa ha fatta! E per quanti motivi non debbono piangerne i particolari? Io posso dire realmente, di aver perduto il mio padre, ed il mio più gran protettore; perchè da che sono ritornato in Roma, cioè, dal primo anno del suo Pontificato, non cessò mai di farmi sentire gli effetti di sua bontà: Ed a chi no? Ma lasciamo questi giusti sospiri, che farebbono per non finir mai, e veniamo al proposito.

Voi avete nelle mani, caro amico, la più bella materia, che si possa desiderare; onde badate solamente a non indebolirla, con

racconti troppo minuti, o pur con immagini, o comparazioni eccessive in numero, ovvero improprie al gran soggetto.

Sono di parere, che coniate, solamente alla sfugita, quanto riguarda la puerizia del vostro Eroe; perchè la più grande, anzi la vera differenza tra gli uomini, non si manifesta chiaramente, se non quando le facoltà della mente vanno a disnodarsi, e la Ragione comincia a lampeggiare.

Parlate, ne avete ragione, de' studi che fece presso voi, al Collegio Clementino, ove i vostri Reverendi Padri, appoggiando lo sviluppo de' di lui mirabili talenti, hanno, per dir così, dato la prima forma a quelle vaste, e sublimi cognizioni, che lo rendono già un Dottore della Chiesa, e che lo ascriveranno un giorno nel numero de' Bernardi, e de' Buonaventura.

DI CLEMENTE XIV. 191

Ma abbiate cura di non lasciar in dietro neppure un Iota, ove si tratta di esprimer bene la Magnanimità, che costituì la di lui virtù caratteristica; E per giungere a tanto, è assolutamente necessario, far de' sforzi su voi stesso, ed elevarvi in ispirito, al parallelo di lui medesimo; per prender ad imprestito la grandezza del suo animo, ed andar narrando con energia, degna del pulpito, e della sublimità dell' immortal Lamber-  
tini.

I di lui fatti sveglino continuamente, ma gradatamente, l' attenzione degli uditori, in maniera che, bilanciandovi tra il carattere d'istorico, e quello di oratore, sia la vostra lingua veridica, feconda, e franca: E per ciò fare, io credo, che bisogna diffidarvi della Rettorica.

Questa bell' arte è fatta, per illuminare la mente, e non già

per rendersene padrona. Il principal motore debb' esserne il cuore, il quale commosso dalla forza della verità, e fermentando le idee, che lo spirito presenta, e che 'l genio; frenato dal buon gusto, raffina, erutti fuori *verbum bonum*: Ed ecco, quali sono le vere figure, ed il vero fonte dell' eloquenza. Tutto dee sorgere, e scorrere di sua propria natura dalla grandezza del soggetto; onde se, in vece che le figure vengano da loro stesse, si va a ricercarle per via delle regole dell' arte, in luogo d'un elogio non si perviene a far altro, che una magra, e languidissima amplificazione.

In somma io penso, che le cognizioni, che dà la Rettorica, deono mettersi sotto la rubrica delle altre idee, che servono alla mente, dirò così, di semplice avviso, a fine di saperfi regolare nelle occasioni.

Quel, che ne trae maggior profitto,

fitto, è il Genio, la funzion del qual essendo di creare nuove bellezze full' idee, che lo spirito richiama al bisogno, il Genio si serve degli esempi de' bravi oratori per regular se stesso, non già imitando servilmente, perchè allora sentirebbe la qualità d'una copia, ma a loro imitazione, creando bellezze originali, che è il vero carattere della verità, e delle cose nuove.

Dee perciò, secondo me, un oratore, appresa che abbia una volta l'arte Rettorica, servirsene solamente, come si dice, per esser sicuro del fatto suo, e per saper discernere, di quale spezie sieno le figure che partorisce; ma tutte le sue speranze deono fondarsi full' entusiasmo, che la verità va ad eccitar nella mente, per mezzo de' violenti impulsi che dà il cuore, quando ce la rappresentiamo al vivo.



Esaminare questo mio parere, e se vi piace, abbandonate affatto la Rettorica, ed in contraccambio ingegnatevi di ebriarvi dell'idea delle tante qualità eminenti, e veramente straordinarie nel secol nostro, che adornarono il magnanimo Bened. XIV. Io son di sentimento, che allora fortirà dalla vostra bocca, naturalissimamente, un'eloquenza maschile, che richiamando ne' vostri uditori la di lui memoria, ancor fresca, s'impadronirà in maniera de' loro animi, che non solamente vi ascolteranno con attenzione, ma rapiti dal ritratto d'una virtù sì pura, non si stancheranno mai di sentirvi, quando anche la vostra orazione funebre, durasse un giorno intiero.

La nobiltà del soggetto scaccerà da se stesso le frasi ampollose, o basse, le metafore mostruose, e cose simili; ed il genere sublime s'impasterà talmente col genere

**DI CLEMENTE XIV. 195**

temperato, che produrrà da se stesso ancora, quegli amabili chiaroscuri, che danno vezzi, e leggiadria all' aringo; sicchè per lo stile io son di opinione, che non vi affatighiate molto, perchè in simili materie vien da se stesso, e non può mancare.

Mettete in vece ogni studio per fare una felice scelta del testo, ed una bella divisione: ecco la grande difficoltà, per ogni panegirista!

Il testo dee accennare il piano di tutta l'orazione, e definire perfettamente il suo Eroe. E come trovare una proposizion generale, che abbracci, nel tempo stesso, ambidue questi punti? Dunque bisogna metter lo spirito alla tortura, per scegliere, tra mille, quella che approssima il più, e che si possa più facilmente piegare al fine proposto.

Il discorso non sarà mai bello,  
I ij

se la divisione non è ben fatta; e voi m'imparate, che per esser ben fatta, è necessario eleggere tra le molte parti, che ha un oggetto, solamente quelle che sono più atte a pingerlo vivamente, a fine di farlo presente allo spirito di chi vi ascolta.

Ma, se si oblia qualche parte principale, la pittura riesce mancante, e se se ne accumulano più del bisogno, le idee si confondono per troppo abbondanza, e si guasta tutto, giacchè lo scopo della divisione, è la chiarezza, e la facilità. Onde quanta pazienza non è necessaria, per poter trovare il giusto punto, tanto in riguardo alle parti integranti, che alle subbiettive, o sieno inferiori?

Salvati li suddetti due punti; siate poi talmente modesto in seminar a proposito la morale, che gli uditori non si accorgano nemmeno, che andate così riempiendo questo

DI CLEMENTE XIV. 197  
grand' obbligo che ha chiunque  
monta sul pulpito ; ma la sentano  
nascere , più dal loro proprio Cuore,  
che dalla forza delle vostre  
parole.

Mi spiego. Voi dovete per esempio , parlare a varie riprese del passaggio all' altra vita del vostro Eroe : E quello sarà il luogo opportuno , di presentare con vivissimi colori l'ineforabil morte che or getta a terra i Troni , or sfracella i scettri , ed or mettesi sotto i piedi , fin anche le corone , e le Tiare. Allora , come una miccia che basta solamente accostarsi , per dar fuoco , una sola parola basta , per riempire delle verità terribili i cuori de' vostri ascoltatori , e far che viventi discendano , in ispirito , tutti al sepolcro del santo Padre.

Ma , allor appunto sarà tempo , dirò così di resuscitarli ; e ponendo repentinamente agli occhi della loro mente , il genio di Benedetto ,

come quello che , a causa delle sue rare virtù , è superiore alle ruine de' tempi , e sfida la morte d'oscurar , se può , la sua gloria , o pur di cancellare il suo nome dal libro degli uomini immortali.

Non dimenticate di far un'analisi delle sue opere , per andar spiegando i suoi pregi ad uno , ad uno ; ma riluca soprattutto quella sua anima eccelsa , che averebbe stupito anche Roma Pagana , e vedasi intanto , com' essendo stato l'edificazione , il conforto , e la gloria di Roma Cristiana , si meritò , e riscosse l'ammirazione di tutto l'Universo.

In breve : il vostro cuore s'infiammi , e si sfoghi indifferentemente , e come meglio gli torna , or in pianto , ed or in esultazione ; in maniera che , anche le nuvole , servano per far venir fuori , con maggior forza , la luce , e rendano più profonda l'impressione , che fa il con-

tratto del grand' uomo, che abbiamo perduto, colla dolce memoria di averlo posseduto tra noi, e co' grandi esempi che ci ha lasciati.

Le idee vengono a folla, e la mia immaginazione si confonde, perchè si tratta d'un Papa che fin anche i Protestanti compiangono; onde quando pure fossi un secondo *Michelangelo*, farebbe forza di rinunciare all' assunto di designarvene un ritratto; ma mi consolo pensando, che voi siete uomo da intendere, e da spiegarvi meglio di me.

Industriatevi solamente, che si veda sempre il gran Lambertini, e mai l'Oratore; lodandolo con delicatezza, e con sobrietà, cioè evitando al possibile i fonti comuni, e facendo in maniera, che le lodi da loro stesse, sgorgino dal fondo del racconto delle di lui magnanime azioni, e rimontino verso Dio, che è l'autore d'ogni bene; assun-

chè sorpresi, da quando in quando, i vostri uditori da queste grandi e celesti immagini, sia la loro anima commossa, ed ottenga la vostra orazione il suo fine, che è di erigere ne' loro cuori un sontuoso Mausoleo, e non già d'imprimere nella lor memoria un elegante, e spiritoso Epitaffio.

Certamente, che l'Eleganza non è inimica di questa specie di ragionamenti, anzi un' Orazione funebre non è bella, se non in quanto è pittoresca; ma l'Eleganza dee esserne un modo, e non già la sostanza, od il principale agente: altrimenti, gli elogi anderebbono, come pur troppo vediamo, a seppellirsi con coloro che si lodano, e passa tosto nell' oblio, quel che meritò il lodato, e quel che ne disse il lodante.

Nè è da stupirne, perchè quel, che si produce per forza, o per gioco di spirito, è un chiarore di

DI CLEMENTE XIV. 201  
pur' apparenza , e passaggiero ; là  
dove tutto al contrario , quando  
la robusta verità , e la bella natura  
tengon la penna , ne nasce un  
eloquenza , che resiste ad ogni  
prova , e non cede nemmeno al  
tempo vorace , come vediamo della  
famosa orazione di Plinio ; benchè ,  
questa sia , secondo il giudizio de'  
conoscitori , alquanto afflettata , e  
benchè non sia che 'l Panegirico  
d'un Gentile. La ragione ne è  
chiarissima : Quel che è vero in sua  
propria sostanza , è vero sempre ;  
e quel che è vero in questo senso ,  
non può mai finire di piacere ,  
perchè gli usi cangiano , ma la na-  
tura non cambia mai.

Io farei per ciò inconsolabile , se  
vedessi , che si fosse dato il carico  
di far l'elogio del gran Lambertini  
ad un , che non sapesse far altra  
cosa , che esser elegante : ma son  
contento al *non plus ultra* , che  
abbiano eletto voi , perchè da quel



poco , che mi avete fatto vedere , di altre vostre composizioni , giudico di ciò , che potete far in questa giacchè *ab ungue Leonem* ; e giacchè si mette la vela secondo il vento.

Son sicuro , che non si troverà neppure una frase , che non sia ben martellata , ed in sua giusta proporzione , nè troppo lunga , nè troppo corta , un discorso tagliato non e mai robusto. E son più che certo , che partiranno dalla vostra mente tratti di fuoco che , in camin facendo per venir sulla carta , sbaraglieranno tutte quelle idee , che non son degne di entrare nell' elogio di un uomo sì straordinario , e sì cospicuo. E nel tempo stesso faranno , che l'Italia , per imitare il gran modello che rinovellate alla di lei memoria , abbandoni tutti i di lei pregiudizi , e tra questi , quello di dar ascolto ai compositori di soli *concetti* ; ma gli forzi a ritor-

DI CLEMENTE XIV. 203

nare oramai alla fatica seria, ed al vero fonte dell' eloquenza ; come per parte mia , non lascio mai di predicare a certi giovani Oratori miei amici , sforzandomi , quanto mi è possibile , di alienarli da quelle assurde discordanze , che ci portano continuamente a mettere , accanto del sublime , lo stile burlesco.

In fatti cosa è mai più stravagante , che l'innalzarsi di là dalle nuvole per cader poi di piombo , e goffamente nel fango ? I forestieri , e specialmente i Franzesi ce ne beffano , e ne han ragione ; perchè , quantunque i loro discorsi sieno più superficiali che sostanziosi, conservano almeno l'unità dello stile , il che , sebbene non sia qualità primaria , è non però la prima a far impressione alla nostra mente , onde avviene , che si soffre più tosto un uomo , che racconta le cose alto alto , ma con facilità , e naturalizza , che un altro che suda per

204 LETT. DI CLEMENTE XIV.

abbatter l'albero intieto, ma dà più colpi al terreno, che al tronco. E quindi può dirsi, che presso i Franzesi, il giudizio si lagna, perchè lo lasciano a corto, e dicono troppo poco; ma presso noi, il senso comune grida, perchè facciamo sovente, unioni ridicole.

Animo dunque; all' opra: E spero, che quando l'avrete finita, vorrete volentieri farla leggere al vostro vero amico, e servitor fedele

F. L. G.

*Roma, 10 Mag. 1758.*

**P. S.** Vi prego di portare i miei ossequj al nostro piccolo Padre, e dirgli, quanto mi affliggo, pe' suoi dolorosi acciacchi, i quali sono una perdita per tutti.

---

Lettera CV, al Signor Abbate LAMI,  
*in Latino.*

Lettera CVI, al medesimo, *in Latino.*



# LETTERE

DEL CARDINAL  
GANGANELLI.



## LETTERA CVII.

*Ad un Prelato.*

MONSIGNOR,

Ecco il primo momento che ho, per poter rispondere all' amorosa lettera di congratulazione, che mi avete scritta: Ma, caro amico! Gli altri han ben ragione di farsi gloria d' una dignità tanto sublime, perchè l' hanno ben meritata; ma per me, quali

*Tomo II. P. II.*

A

sono i miei requisiti? È forse l'esser nato in S. Arcangelo? O pure l'essere il più ignorante, tra quanti mai abbiano professato di saper intendere i libri santi?

Io conosco, che si è voluto prendere il mio nome ad imprestito, e ricompensare realmente in persona mia, l'Ordine di S. Francesco: ma quanti altri Religiosi non vi sono, ai qual' io farei appena degno di andar portando dietro i loro scritti? Sicchè ovunque io guardi, mi vedo umiliato, e pieno di confusione tale, che arrossisco di farmi vedete in compagnia di personaggi tanto illustri e cospicui.

L'unica cosa che m'incoraggia; è il sapere, che l'uomo prende insensibilmente le qualità, ed i costumi di coloro, che frequenta; onde spero, e confido nell'onnipotente, che anderò anche io acquistando quelle virtù, che mi

#### DI CLEMENTE XIV. 3

sono necessarie; mediante lo studio che metterò per imitare i grand' uomini, che compongono il sacro Collegio, ai quali non sono degno nè anche di sfibbiar le scarpe, e son oggi (non è mica un sogno) effettivamente associato: Ma ne' primi giorni quando pensavo a questa mia stranissima metamorfosi, vi confesso la pura verità; Pareami di sognare.

Il solo espediente che ho trovato per calmare codesta agitazione del mio spirito, è stato di ricorrere al fonte della verità, come per mia buona sorte mi accostumai sino da miei più teneri anni: E questo sì che è il vero mezzo, per gettare a terra qualunque superbo, ed abbagliante edificio, che innalza la gigantesca immaginazione umana. Oh come scompaiono allora, anzi rientrano nel nulla i titoli e le grandezze di questo

A ij

mondo! Ed in fatti, qual pregio maggiore può esser concesso all'uomo, che l'esser stato creato, ad immagine e similitudine d'Id-dio? Cosa possono dargli di più tutte le dignità mondane, riunite insieme? Ed a che gli giovano, giacchè tutto si dilegua in un baleno, e si passa nell' eternità, ove non vi è altra cosa di grande, che Dio solo; in presenza di cui non possiamo aver altro merito, se non solamente l'anima, che è suo dono.

Ecco, caro amico, voi che conoscete come io penso, il grande antidoto, con cui ho fatto sparire le convulsioni, che l'inopinato, ed incredibile arrivo del titolo di Eminenza avea causate nella mia persona. Ecco sotto quale aspetto mi riguardo, per trovarmi veramente grande, come tutti i miei simili, e per non essere abbacinato dallo splendor

DI CLEMENTE XIV. 3  
della Porpora. Ed in vero, dopo  
che l'avrò posta sul dosso, farà  
forse perciò divenuta la mia anima  
più bella? Ah l'anima nè può,  
nè ha bisogno di prender ad im-  
prestito colori!

Le dignità dunque, a ben mi-  
rarla, non sono altro, che un  
puro modo apparente, e precario,  
che può al più più servire per  
aggiungere qualche sillaba ad un  
epitaffio, ma non già per ringal-  
luzzarsene, e metterle a conto delle  
cose reali; giacchè è evidente,  
che non si consolidano nemmeno  
al corpo, non che all'anima.

In fatti mi troverò io forse  
meglio nell'eternità, quando la  
fiacca voce d'un uomo dica, o  
la caduca penna scriva: *Il Car-  
dinal Ganganelli*. O saranno forse  
le mie ceneri più sensibili, per-  
che saranno qualificate di *emi-  
nentissime*? Ah! se vogliam ri-  
flettere, le iscrizioni istesse ci



mostrano pur troppo, che non han niente di comune colle nostre proprie qualità, poichè sono incise sulla superficie d'un marmo, ed il nostro corpo, che è un composto differentissimo, sta sepolto ben lontano, e ben bene al di sotto.

Ritornato io quindi, dopo il suddetto accaduto, presto in me stesso, ho cominciato ad abbracciar più strettamente che mai i miei Confratelli Religiosi, e gli ho assicurati, che troveranno in me sempre *Fra Lorenzo*, e mai il *Cardinale*; tanto più che devo loro quanto sono, e che gli onori della Porpora appartengono all'abito di S. Francesco, e non già a me: onde continuerò a dimorare in questo Convento, in mezzo ai miei cari Compagni, che ho sempre amati più che me stesso, ed alla dolce conversazione de' quali son tanto avvezzo, che credo morirei, se la perdessi.

DI CLEMENTE XIV. 7

Viringrazio delle vostre offerte, ma comechè, dalla mia promozione in poi, il mio individuo non è aumentato punto, nè in estensione, nè in peso; io non stimo di prender molta gente di servizio, e di recedere dall'uso, a cui sono assuefatto, stante la povertà della mia casa paterna, sia la naturale, o sia l'adottiva.

Continuerò pertanto, a menare l'istesso genere di vita, che ho menato fin ora; e per quelle cose che non potrò fare da me solo, avrò l'assistenza del mio caro *Frà Francesco*, il quale comporrà quasi tutta la mia Corte; e basterà certamente a tutto, perchè alla vigilanza ed al zelo, che gli è naturale, si aggiunge che mi vuol bene veramente: E quali difficoltà non si vincono, quando il cuore prende parte nelle imprese?

Mi dispiace solamente che, per causa de' gran Signori che faran

A iv.

grazia di visitarmi, mi bisogna un luogo più grande, e sono per ciò forzato a far divorzio colla mia cella, in cui era più contento che tutti i Re della Terra, ma dirolle sovente : *adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui.* E non solamente le terrò parola, ma anderò spesso a vederla, giacchè amano fin anche gli uccelli i loro nidi, ed è sì dolce all' uomo il rivedere quei felici luoghi, ove gli anni sono scorsi per lui, come momenti.

Ah, caro amico, se foste in luogo mio, voi sentireste, quanto è duro di dover, per dir così, prender congedo da se stesso, ed andarsi ingolfando in alto ed ignoto mare, coll' abbracciare un nuovo genere di vità ; Specialmente quando sono scorsi cinquanta-quattro anni, che un povero uomo si è accostumato a vivere con se stesso, in piena

DI CLEMENTE XIV. 9

libertà, e senza nemmeno sapere, cosa significhi quel dovere (per un eccesso di rispetto a se medesimo) ritenere i moti più innocenti del suo cuore, come a dire, il pianto, il riso, gli atti, i gesti, e simili; solamente per causa di ciò, che chiamasi decoro di dignità, o sia eticchetta. Oh la crudele, oh la curiosa invenzione!

Mi consolo non però, pensando che, eccetto quel che comanda il cerimoniale, io posso in tutto il resto ritornare a vivere come vivea Fra Lorenzo. Oh che agilità mirabile avea costui, per andare a piedi! Eh bene; ei continuerà a servirsi delle sue gambe; e quando non sarà permesso, monterà in carrozza.

Ecco, o mio caro amico, il metodo che mi ho prescritto: Ma mi resta poi a rappresentarvi, che quantunque il Cardinalato non cambi per niente il mio indivi-

duo, mi ha non però (poichè ogni nuova dignità è un nuovo peso) caricato, come ciascun conosce, di una moltitudine di obbligazioni, tanto più ardue a riempire, quanto sono difficili in se stesse, e quante sono diverse le occasioni, nelle quali deve un Cardinale agire senza rispetti, umani, e far vedere cogli effetti esser egli per la Chiesa di Dio ciò, che indica il suo nome.

Questa è dunque la congiuntura, in cui ho bisogno (lo dico perchè è veramente così, e non già per modestia) de' consigli de' miei cari amici, affinchè dissipando le tenebre della mia ignoranza, conosca, e adempia fedelmente i miei doveri, in una carica di tanta importanza.

Spero perciò, che voi non mi abbandonerete, e che subito che avrete finita la vostra incumbenza, verrete a colui, che fos-

DI/CLEMENTE XIV. 11  
pira di vedervi. Ed intanto vi  
prego, se mi scriverete, di met-  
tere il titolo solamente sulla sopra  
carta, ma di continuarci a scri-  
vere come pel passato; ed esser  
sicuro, che le vostre lettere, e la  
vostra persona non troveranno  
mai il Cardinale, ma sempre il  
vostro vero e fedele amico e ser-  
vitorę, Fra Lorenzo Gang.

*Roma, 1 Ottobre 1759.*

*P. S.* Voi sapete, che rivedo  
sempre le mie lettere. Ho riletto  
la presente, e trovo che io aveva  
dimenticato il meglio. Venite,  
e riderete di cuore, quando vi  
racconterò la paura, che ho avuto,  
nell'atto che mi fu annunziata la  
Porpora. Voi sapete, quanto temo  
quegli uomini cattivi, che rovi-  
nano il loro prossimo colle falze  
accuse. Basta dirvi, che mi credei  
loro vittima, onde il meno a che  
mi aspettavo, era di esser man-

A vj

dato a spasseggiare alcuni centinaja di miglia lontano da Roma. Ed ecco cosa è l'uomo. Diven-  
tiam Vecchi, ma tremiam sempre,  
come i fanciulli. Venite, e vi  
narrerò tutta la storietta. Addio.

---

Lettera CVIII, a un Religioso Minori-  
ta, in Latino.

---

## LETTERA CIX.

*Ad un Ministro Protestante.*

**I**o sto bene, caro mio Signore, ma  
se potessi esservi veramente utile  
a qualche cosa, io sentirei me-  
glio il favor della mia buona sa-  
lute, alla quale, mercè vostra  
bontà, v'interessate tanto.

Mi pare perciò mille anni, che  
il vostro Signor Nipote, venga,  
come mi fate sperare, presto in

DI CLEMENTE XIV. 13

Roma; affinchè egli possa attestarvi, che non ha mai trovato un uomo, che sia più di me, pieno di quel zelo, e di quell'amore, che si deono alle vostre belle qualità.

Il piacere di rendersi servigi gli uni agli altri, dee essere di tutte le Comunioni, perchè il divin Maestro ce l'ha comandato, sotto l'amabilissimo titolo della Carità; e la bella Natura lo ispira a segno, che nel ricevere un beneficio, il nostro cuore piccato di generosità s'infiamma, e se non vede poterlo presto, o tardi restituire con usura, si contrista, e sordamente geme.

Il merito poi, ovunque trovisi, ha tale impero sulla ragione, che esige da questa spontanei, ed abbondantissimi omaggi: Ed ecco, caro Signore, quali sono i sentimenti della Chiesa Romana, e che io attribuisco a me, che



#### 74 LETTERE

ne sono un indegno membro; affinchè comprendiate, che lungi di mancar d'amore, o stima verso quei, che non sono nella nostra Comunione, noi portiamo tutti gli uomini ne' nostri cuori.

Ah quanto s'ingannano quei che credono, che la Chiesa Romana non ha una perfetta conoscenza del merito della maggior parte de' Ministri Protestanti! Ed oh quanto son ciechi quegli altri, che si vanno imaginando, che la riunione ci farebbe indifferente? Ma chi ha un cuore, è fuor di se per la gioja, alla semplice idea che se ne forma; ed infervorato nella fede, vede i Cieli aperti piovere benedizioni, ed i veri Cristiani, pieni d'un esultante e santo affanno, esitare, se abbracciarsi, o correr prima all'altare per intonare il debito *Te Deum*. Io per me tengo per certo, che non vi fu mai una festa celebrata.

DI CLEMENTE XIV. 15  
con maggior follennità, e con  
più gran gaudio, comè sarebbe  
questo grande, ed imprezzabile  
avvenimento. Solamente in pen-  
farcì m'intenerisco a segno, che  
fento già, mentre che lo scrivo,  
un dolcissimo umido negli occhi.

E pure, quando voleſſimo ri-  
chiamar tutte le noſtre forze, per  
agir veramente da Criſtiani; coſa  
è mai più facile, che il darci  
codeſto tenero, ed edificante ſpet-  
tacolo, sì grato a Dio, e sì pro-  
fittevole al ſuo popolo? Ei non  
ſi tratta più di andar rammemo-  
rando quei calamitoſi tempi, ne'  
quali alimentata la paſſione de'  
partiti che era alla moda, ſi oſò  
introdurla anche nella Religione,  
onde rott' i limiti della modera-  
zione Criſtiana, forgerono quelle  
ſanguinoſe querele, che vivifica-  
rono il malvagio ſpirito di per-  
ſecuzione, e fecero tremare le  
viſcere dell'afflitta ſanta Madre

Chiesa. Io inorridisco più che ogni altro, quando leggo il male, che ci siamo scambievolmente fatto nel furor delle guerre, e specialmente quello, che i Protestanti han sofferto nel secolo scorso: Ma grazie sempre alla divina misericordia, l'uomo ha riconosciuto i suoi trascorsi, ed il Cielo è oramai sereno.

Dunque non mancherebbe più, che procurare un congresso di uomini di gran cuore, e pieni di Fede, per riunirci tutti nella medesima credenza, fondata sulla Scrittura, e sulla Tradizione, come si trova ne' libri degli Apostoli, e de' Santi Padri, e ne' Concili.

Noi dovremmo tremare, ed aver sempre avanti gli occhi, che si è verificato il proverbio: *Inter duos litigantes, tertius gaudet.* Il Demonio ha talmente profitato delle nostre sciagurate liti, che ecco che l'empierà, uscita

DI CLEMENTE XIV. 17

dall' Inferno , va con tanta baldanza pel mondo , che ardisce negare l' esistenza del nostro Dio , e vuol far riguardar i Sacerdoti , appunto come gli Auguri in tempo di Cicerone , il qual dicea , che non sapeva comprendere come due di costoro potessero incontrars' insieme , e non ridere. Ed ecco quali sono le luttuose , e funeste conseguenze delle malnate scissure tra' Cristiani.

Noi abbiamo l' istesso Dio per Padre , noi crediamo nell' istesso Mediatore , noi conveniamo nel riconoscere per incontestabili i Dogmi della Trinità , dell' Incarnazione , e della Redenzione ; e noi vogliamo di vero cuore , gli uni e gli altri , andare in Cielo. Perchè dunque , a similitudine de' bravi Inglese nelle cose mondane , che ove sia in menoma parte minacciata la loro nazione , depongono tosto ogni privato rancore ;

non ci affrettiamo ad unirci tutti, or che è con tanta tracotanza attaccato il nostro Dio e la nostra Religione; e facendo sparire ogni sospetto, che nasce dalle nostre differenti Comunioni, ritornar tutti al centro dell' Unità, e far vedere, che Dio esiste, che Dio è uno, e che una è la nostra santa Religione, e non ha mica cento faccie, come quella de' falzi Dei, che inventarono i Politici Pagani?

Questo è forse uno de' migliori mezzi che vi sieno, per confonder l'empietà, e per lasciarla arrabbiare vie più coi suoi inutili latrati: E questo è forse il tempo, a cui la divina misericordia ci ha riservati. Io lo spero, e per questo sì, che darei con gaudio infinito fino all'ultima goccia del mio sangue, e desidererei solamente aver un'altra vita, per rivenire ad esserne spettatore per qualche

DI CLEMENTE XIV. 19  
momento, e morir poi nell'istante.

Vedo bene, che non vi è ancora apparenza alcuna; ma presto o tardi si vedrà questo miracolo, perchè dee necessariamente venire un tempo, in cui non vi farà, che una sola ed unica fede, come promettono le sacre Carte. E questa è anche la ragione, che si tollerano gli Ebrei in mezzo a Roma, e se gli lascia un libero esercizio della loro Religione, perchè anche gli Ebrei entreranno un giorno nel seno della vera Chiesa. Imperciocchè la promessa d'Iddio non può mancare, e l'opera, che ha fondato il Messia, dee durar sempre, a differenza delle opere umane, che sono transitorie e caduche.

In materia di dottrina non vi può essere, che una sola strada per pervenirvi; onde avviene, che riflettendo ed esaminando bene le

cose; al fin de' conti si trova, che è necessario, che vi sia un centro d'Unità sulla Terra, e per l'istesso motivo un Capo, che rappresenti Gesù Cristo. Altrimente la Chiesa farebbe un corpo senza testa; e per conseguenza, come un mostro acefalo, non meriterebbe più, nè la nostra fedeltà, nè i nostri ossequi. Avvegnachè quando gli uomini non sono retti da un Capo, vuol ogni uno far valere la sua opinione, e trasportato dall'amor proprio, rompe infallibilmente ogni freno: onde allora i mali vengono a centinaia, e dobbiamo aspettarci a veder di loro quel, che vedesi di certi frutti, o fiori, che pria che spunti l'uno, l'altro matura.

Dio vede il mio cuore, e sa che non vi è cosa, che non farei per provare a voi, o mio Signore, ed a tutti i vostri, quanto mi siete cari: Ma io farei torto alla

DI CLEMENTE XIV. 21

vostra mente sagacissima, se pensassi, che riguardate gli Albigensi, come colonne di verità, alle quali potete appoggiarvi; e che credete veramente, che Gesù Cristo, mancando di parola, abbia qualche volta potuto cessare di assistere la sua Chiesa.

Vi prego intanto a comunicare questi miei sentimenti, non solo agli amici che mi ascennate, ma a tutti i vostri compagni, anzi a tutte le vostre greggie: E vi assicuro, che non vi sarà niente di esagerato, se direte loro, che il Cardinal Ganganelli desidera tanto la loro felicità, in questo e nell'altro mondo, che vorrebbe conoscerli personalmente tutti quanti sono.

E per fine pronto ai vostri stimatissimi comandi resto di vero cuore.

*Roma, 30 Del 1769.*





## L E T T E R A   C X.

*Al Signor Conte.*

**P**RENDO, caro amico, la penna per scrivervi, e quantunque sieno già scorsi otto giorni, non so ancora, per così dire, se quel che mi è accaduto sia cosa reale, o più tosto un sogno, o un delirio di febbre ardente. Mi tocco il polso, mi guardo intorno, e trovo pur troppo vero, che sono sano, e veglio. E pure quello stesso *Fra Lorenzo* che vi ama, e che vi amò sempre teneramente, è divenuto senza saper come, nè perchè, Cardinale.

Eccovi, caro figlio, nella solitudine in cui vi siete ritirato per qualche settimana, ampia materia di meditazione. In fatti; perchè tra tanti soggetti capacissimi,

DI CLEMENTE XIV. 27

è caduta l'elezione su un povero Frate? E se era scritto, che si dovesse fare quest' onore all' abito di S. Francesco, perchè è toccato in sorte ad un semplice, e pusillanimo come me, mentre che ci sono tanti Religiosi meritevoli e valenti?

È incredibile, dice il mondo, parlando del Cardinal Ganganelli, che abbia fatto un sì gran salto, senza occulti maneggi e gheminelle; ma voi mi conoscete, e sapete di più, che nel corso della vita ci accadono cose, delle quali non possiamo renderne ragione. La Provvidenza, che è il vero principio del tutto, le ordina, e le circostanze poi pare, che le partoriscono.

Del resto, caro amico, la Porpora non ha potuto cambiarmi, onde il mio cuore arderà sempre di desiderio di servirvi e di vedervi, per quanto si può in questo

mondo, felice, e contento, mediante la vostra bella perseveranza nel camino della virtù, che è l'unico mezzo per rendersi superiore a tutte le dignità della Terra. Ma pensate, caro figlio, che'l perseverar dipende dall'evitar le occasioni, è dal diffidarsi delle proprie forze; onde abbiate per massima certissima, che, chi presume, ricade certamente.

Infilzo queste riflessioni a fine, che il piacer della notizia che vi do, non vi trasporti ad obliar tutto, per andar come tanti altri a farmi, in iscritto, ed a voce, de' complimenti, che sono il mio tormento, specialmente quando vengono da parte degli amici.

Le apparenze mondane sono tutte inganni: E se in molte cose è necessario pel bene publico, di non lacerare il falso velo, che le copre; ma passar docilmente per dove passan gli altri; qual  
consolazione

DI CLEMENTE XIV. 25  
consolazione resterebbe ad un  
uomo, se non potesse sfogarsi co'  
suoi amici?

Ed in verità; oh il bel guadagno, che ho fatt' io! Questa dignità, che pare, per dir così, che beatifichi un uomo in questo mondo; quanto non è terribile, e crudele? Basta dire, che dee risponderfi a Dio, sulla propria anima, di quelle cose stesse, che quando si era un particolare, era qualche volta un merito di stringer le spalle, ed uniformarsi al deciso. Basta riflettere, che se allora io m'ingannava in consigliando altrui non potea nuocere, se non ad alcuni particolari; ma oggi un mio consiglio potrebbe far male all'intera greggia di Gesù Cristo. In una parola, basta considerare, che la coscienza del Santo Padre è, in una certa maniera di dire, scaricata su quella de' Cardinali; perchè questi sono

*Tomo II. P. II.* B

rigorosamente tenuti *in solido* a vigilare, a resistere, ed a rappresentargli non solo una, ma due e' tre volte l'utile, ed il danno della Cristianità. Ed oh il laborioso, e difficile obbligo!

Da una parte vengono gl'importanti per togliervi un tempo che vi è tanto prezioso; e pure non è permesso di congedarli, perchè la buona creanza nol soffre, e perchè si rischierebbe, giacchè l'uomo pensa sempre al male, di farsi reputare per superbo.

Dall'altra parte gli adulatori; e le anime interessate vi circondano, e con simulati omaggi alimentano il vostro amor proprio; ed oh Dio, che funeste conseguenze non è da temersene!

Ed eccovi, caro figlio, qual è il vero aspetto del Cardinalato: or giudicate voi, se i miei veri amici debbono congratularsene meco, o pur compassionarmi. Ah!

DI CLEMENTE XIV. 27

che io conosco pur troppo, che robba è. So il ben che lascio, ma non so il male, che troverò nel procelloso, ed immenso mare, in cui m'ingolfo; onde sospirando dico: O mia cara cella! O miei cari libri!

A che mi serve, che le gazzette facciano passare il mio nome al di là dalle Alpi? e vadano annunziando alle diverse Nazioni, quando mi troverò con mal di testa, o quando mi sia stato fatto un salasso; se prescindendo dalle suddette terribili verità, io ho perduto la mia preziosa libertà, e so di certo, che in qualunque maniera, io mi comporterò, è impossibile che la mia condotta possa piacere intieramente a tutti gli uomini, non che a Dio, che giudica anche le giustizie.

Quindi ogni volta, che prendo a considerare le industrie arti dell' umana politica, ne rido per

B j

compassione; perchè vedo chiaro, che coll'aver inventato quel che si chiamano onori, o ricchezze, si è proposto di adescarci, e farci piegare il collo ad un giogo, che altrimenti, senza un miracolo di carità, o un portento di amor per la Patria, nissun uomo accetterebbe.

Pochi fanno, che il peso è sempre tanto più grande, quanto più grandi appajono gli onori, e le ricchezze; e pochi pensano, che *latet anguis in herbâ*. Imperciocchè se pensassero ai crepacci, ed ai disgusti, che sono inseparabili dalle grandezze, e dagli onori qualsivogliano; io credo fermamente, che non si troverebbe più neppure, chi volesse accettare una Corona, non che un baston di comando.

Ma voi mi direte; perchè, prevenuto, come io sono, contra le Grandezze, mi sono andato mis-

DI CLEMENTE XIV. 29

chiando in questi guai? Ah! caro amico; perchè bisogna, che la volontà di Dio sia fatta, e non la mia.

Del rimanente quando vedrò, che al mio apparire la gente si mette in linea, per lasciarmi passare, o per vedermi, io dirò meco stesso quel che diceva S. Gregorio Nazianzeno, che s'immaginava, che lo prendessero per un animale straordinario. Continuerò per tanto a riguardar tutti gli uomini come miei fratelli, e mi crederò onorato ugualmente, quanto mi son creduto fin ora, quando uno (sia anche il più povero di tutti) mi faccia la grazia di parlarmi, o di accostarsi a me. E se la mia nuova Grandezza ne vorrà mormorare, io risponderolle, che è impossibile cambiar natura, o sia un abito fatto, che presso a poco produce l'istesso effetto.



Averò per conseguenza mala grazia, e le maniere goffe; ma perchè vergognarmene? Ogni uno fa, che io non son nato figlio di un gran Signore. Ma quel che potrebbe farmi vergogna veramente, sarebbe l'orgoglio; perchè se è tanto abominevole in qualunque persona si annidi; cosa dovrebbe dirsi, se alzasse bandiera in casa mia? Questo sì che mi fa paura, e ne tremo già, perchè so, che è un veleno fortile, che s'insinua, quando men si teme: ma io non mi scorderò mai di S. Arcangelo, e così ricordandomi sempre i miei poveri natali, mi manterrò nello stato di potermi ridere de' vani tentativi del mio amor proprio.

Oh quante altre cose bisognerebbe che vi dicessi, per alleggerirne alquanto il mio cuore; ma si avvicina l'ora del mio nuovo martirio, cioè delle visite, nelle

DI CLEMENTE XIV. 31

quali, malgrado quel che ne sento, è d'uopo tacermi, perchè, come ho detto; pochi sono gli uomini, che conoscono i mali, che si nascondono sotto le Grandezze; onde correrei pericolo di scandalizzarli, se me ne lagnassi.

Aspetto perciò con impazienza, che questo tempo passi; e buono si è, che son sicuro, che passerà, perchè l'emozione è figlia della novità, onde un avvenimento non tarda mai ad invecchiare, e dopo un mese, o due non se ne parla più. Ed ecco come le Grandezze, quasi altrettante tempeste morali, hanno anch'esse le loro nuvole, i baleni, ed i turbini, e lascian vedere la serenità, in lontananza.

Voglia il Cielo, che io la trovi presto; E se la vostra esperienza non vi permette di assistermi coi vostri consigli, non cessate però di pregare Dio, che mi conceda

il suo santo lume, e ricevetevi  
 intanto un abbraccio più tenero  
 che mai, perchè il sono più che  
 pel passato, e più che non potrei  
 spiegare, vostro fedele amico, e  
 servitore, &c.

*Roma, 3 Ottobre 1754.*

---

## LETTERA CXI.

*Al Signor Cardinale CAVALCHINI*

EMIN.<sup>mo</sup> E REV.<sup>mo</sup> SIGNORE,

L'esserle io, contra ogni mio  
 merito, divenuto compagno non  
 ha fatto altro, che raddoppiare  
 gli obligh' infiniti dell' antica ed  
 umilissima servitù, che le professo;  
 onde V. Eminenza non deve mai  
 esitare in comandarmi, perchè è  
 un suo dritto bene acquistato.

Quindi benchè sia un può tardi,  
 non anderò a letto, se prima io

DI CLEMENTE XIV. 33

non abbia steso su questo foglio il parere, che mi dimanda; perchè in qualunque incontro, non potrei mai dormire tranquillamente, se non avessi pienamente sodisfatto a quanto desidera. Io credo non però, che quel che potrò mettere in iscritto non basterà mica; e stimo meglio, se così l'aggrada, di unirvi un giorno di suo comodo, per discorrere posatamente su tutto ciò, che concerne gli affari correnti.

So bene, che il nostro grado, il nostro abito, e finanche il nostro nome ci ricordano, che dobbiamo vigilare ed esser solleciti, per andare ad soccorso della Religione, ed impiegare tutto sino all'ultima goccia del nostro sangue, secondo il disegno di Dio, ed i bisogni della sua Chiesa.

So ancora, che non deggiamo aver riguardo alcuno, e che nostra bussola dee essere, non già la

Bv

politica umana, ma lo spirito di Dio, con cui si fanno le buone azioni, e senza di cui tutto divien sterile, e languisce.

E so finalmente, che dobbiamo prendere per nostro modello, non già gli uomini deboli e pusillanimi, ma quegli illustri personaggi, eminenti in scienza ed in zelo, che il Sacro Collegio ha sempre avuti.

Ma quando anche non fosse così, quanto a me mi basta solo l'esempio, che mi dà V. Em<sup>za</sup>. Quando considero il di lei zelo, mi par vedere appunto il momento, in cui il magnanimo Cardinal de Tournon, inconsolabile pe' rumori che correano circ' alla purità della Dottrina, si accinge tosto ad imbarcarsi, e vola infatti sino alle estremità del mondo, per farvi predicare la verità senz'alterazione.

Questi esempi mi commuovono

DI CLEMENTE XIV. 35

talmente, che sono pronto a tutto intraprendere; ma io son ancora per dir così, nella infanzia del mio impiego, onde potrei grossolanamente ingannarmi, e cagionare co' miei falsi ed inesperti pafsi un mal peggiore.

V. Emza, che ha per tanti versi 'l dritto di ammaestrarmi, degnì dire cosa posso fare; indiehi solamente il segno, a cui devo tendere; e le prometto di non voltar mai faccia.

La materia, che abbiamo per le mani, è scabrosissima, ed i tempi dopo la morte del Cardinale Archinto, sono cangiati grandemente; imperciocchè è verissimo, che il S. Padre ha, come sempre, purissime intenzioni; ma le persone, che gli stanno intorno, non sono le istesse; ed ei non si diffida quanto bisogna, e quanto volle insegnarsi Gesù Cristo, quando, dopo aver rac-

comandato agli Apostoli di esser *semplici come le colombe*, soggiunse: *e prudenti come i serpenti*. Onde potrebbe lasciarsi persuadere a dar de' pafsi, da pentirsene, e da causare tristissime conseguenze.

Io conosco quanto è grande la pietà di V. Em<sup>za</sup>, e so, che sa parlare, senza temer niente, ma poichè comanda assolutamente il mio parere, io mi uniformo al di lei savio sentimento, e dico, che non debba parlarfi, se non a tempo, e luogo.

Mi pare assolutamente necessario di non urtare, nè il Santo Padre, nè i di lui Configlieri; ma industriarsi non però a prendere misure tali, che ei non ascolti, o almeno non abbracci, tutto quel che gli si dice.

Bisogna fargli comprender bene, che la Santa Sede non avendo più quegli appoggi, che ebbe nei secoli scorsi, la prudenza comanda

DI CLEMENTE XIV. 37

di accomodarsi alle circostanze de' tempi, e di evitare perciò ogni passo, che potesse occasionare i disordini, e gli scandali.

E' vero, che un Papa è obbligato in coscienza a conservare, non solamente le immunità, e le prerogative della Santa Sede; ma in qualità di Sovrano del secolo, dee parimente, anche in coscienza, come ogni altro Principe secolare, mantenere i dritti della sua Corona, e dei suoi Sudditi. Ma se si dà una occasione, nelle quale, il conservare alcuno di questi dritti, potesse dare un contraccolpo alla Religione; allora, costi che che si voglia: viva la Religione, e periscano tutti i dritti temporali.

Il caso farebbe duro, ma in cotal critica circostanza non vi farebbe, a parer mio, da poter esitare, perchè, in concorso, gli obblighi secondari deono sempre



mostrar la fronte Sua Maestà Fedelissima, e Sua Maestà Cristianissima?

Quanto non fu diverso dal caso presente il caso dell' Inghilterra? E pure se Clemente VII tornasse in vita; cosa direbbe al veder, che un Regno che fu un vivaio di Santi, è oggi il ricettacolo delle Sette, e degli errori più mostruosi?

Noi dobbiamo aver sempre avanti gli occhi questo crudele esempio, e presentarlo, colla più grande energia, che sia possibile, al Santo Padre, affinchè conosca, che vi sono delle occasioni, nelle quali bisogna prender un tuono superiore alle cose mondane, e pieno dello spirito di Dio parlar solamente alle anime. E quando le preghiere, quando le rappresentanze, o gli altri mezzi che detta la prudenza non vagliono; lasciar che prenda i beni della Terra chi vuole, o per dir meglio

DI CLEMENTE XIV. 41  
chi può, secondo l'antica legge  
mondana del più forte.

Se infelicamente corrucciati,  
i Principi, non avessero più alcuna  
deferenza per Roma; a quanti mali  
non ci esporremmo? Gl' inno-  
centi Fedeli diverrebbero il ber-  
saglio de' Settari, e farebbono agi-  
tati ed affitti da ogni vento di  
dottrina; Ed il Papa vedrebbe il  
gregge di Gesu' Cristo abbandona-  
re insensibilmente i salutarì  
pascoli, che gli si offrono, per  
andar correndo all' erbe mortali, e  
velenose.

Quanto più si riflette, tanto  
più si troverà necessaria ed es-  
senziale, pel bene, e per la glo-  
ria della Religione, l'armonia co'  
Principi Cattolici. Egli è indu-  
bitabile, che il buon Pastore non  
solamente dee affannarsi per ricu-  
perare le pecorelle smarrite, ma  
dee vigilare, affinchè altre non  
si smarriscano ancora. E per altra

parte cosa potrebbero di più desiderare gl' Increduli, il pestifero soffio de' quali si estende e si comunica da tutte le parti, se non veder Roma in opposizione coi Sovrani? Ma Dio esiste, e Dio non permetterà mai questa calamità.

A che dare ai nimici della Chiesa nuovi pretesti per ripetere quel, che non si stancan mai di dire falsamente, che Roma superba abusa delle armi spirituali, per coprire il suo spirito di dominazione temporale, a cui tende sotterraneamente, in gravissimo pregiudizio de' rispettivi Stati della Cristianità?

In oltre bisogna riflettere, che il semplice costume rende molte cose giuste, od ingiuste secondo i tempi; e che per ciò niuno dee allontanarsi dalle leggi, che il costume corrente ci prescrive.

Che che siasi pensato in altri

## DI CLEMENTE XIV. 43

tempi, è certo, che oggi è ricevuto per massima fondamentale de' Stati, che ogni Sovrano è Padrone in casa sua, e che niuna Potenza straniera ha dritto di comandargli.

Cosa non hanno potuto fare; ne' primi secoli, gl' Imperatori di Germania sopra i Principi, e sopra gli Elettori dell' Impero; e quanto non è adesso cambiato l'antico costume? Quanto più non dovrem dunque uniformarci noi, che siam obligati a dar esempi di pazienza, e di umiltà, per ricordare a tutte le Corti Cattoliche, che le vere armi de' Cristiani, debbono essere la moderazione, la pace, e la carità?

Cosa faremo? Vorremo forse impugnar la spada contro quei, che feroansi sempre, e che si fan gloria di essere i difensori, e l'appoggio della Santa Sede? Questo sarebbe un attizzare il fuoco dell'

incredulità, ed un somministrar pretesti, per gridarsi più che mai contro la Corte Romana, e la costei supposta ingratitudine.

Ed oltre di ciò; come ci sosterrremmo, in mezzo alle tempeste? Abbiamo noi forse cinquanta o cento mila Soldati, per opporli alle forze delle Corone? Ma se anche le avessimo, come potremmo mettere in oblio il precetto, che Gesu' Cristo ci ha fatto, quando riprese S. Pietro di aver mozzata l'orecchia a Malco, e gli ordinò di rimetter tosto la spada nel fodero; non ostante che Malco fosse un vero inimico di Dio?

Se dunque i mezzi umani ci mancano, e ci son proibiti. Cosa faremo? Avrem forse l'audacia di presumere di avere a nostro comando i soccorsi soprannaturali? Ah! noi non siamo ancora nel Paradiso, ed Iddio non fa mira-

DI CLEMENTE XIV. 45  
coli, allorchè piace a noi, ma  
quando piace a lui: Ed intanto  
lascia come vuole alle cause fe-  
conde la loro ordinaria attività;  
sicchè quando queste prendano un  
cattivo partito, il mal è fatto, e  
le nostre importune preghiere non  
otterranno dal Cielo altro rescritto,  
se ne: *Nescitis quid petatis.*

Guai dunque a noi, se ci las-  
ciamo trasportare da un zelo  
indiscreto, che rompe la canna  
già piegata, estingue lo stoppino  
che fuma ancora, e vuol far dis-  
cendere il fuoco dal Cielo. Se  
Iddio conserva la sua Chiesa,  
l'unico mezzo che noi possiamo  
conoscere, giacchè gli altri, sono  
noti a lui solamente; si è l'inspi-  
rare a coloro che la governano  
*pro tempore* una prudenza propor-  
zionata al luogo ed al tempo, e  
fondata sull' amor della pace, e  
su tutte le altre virtù Cristiane:  
ma non fa mica miracoli per sof-

tenere il nostro indriscreto zelo.

Ed ecco il perchè, per dar passi sicuri e sodi, non è a sufficienza l'esaminare il tutto all'ingrosso; ma bisogna studiare a prevedere, per quanto più si può, tutte le conseguenze, e tutti i possibili che posan nascere. Altrimente si perde di vista quel che importa il più, e come disse S. Giacomo: *Una sola scintilla basta, per incendiare un bosco intero.*

Ma per venire alla conchiu-  
sione, e per non tediare con altre  
riflessioni superflue; io sono di  
sentimento, che si tenti tutto per  
calmare il Re di Portugallo; E se  
si vede, che persiste fermamente  
nelle sue pretenzioni, come mos-  
trano tutte le apparenze, giacchè  
mi pare, che le altre corone gli  
serviran d'appoggio, e lo Confer-  
meranno nelle sue opinione; in  
tal caso stimo, che gli si debba  
accordar tutto, e cercar solamente,

DI CLEMENTE XIV. 47

per via di maniere umili e dolci, a perdere il meno che si può: E l'istesso intendo aver per ripetuto sur quanto pretendono le altre Corone malcontente.

Da questo V. Em.<sup>za</sup> comprende, che quantunque io debba tutto al mio abito Religioso, non sono però appassionato a segno di non conoscere, che la gratitudine ha i suoi limiti, e che specialmente proibisce, l'esser grato a danno della propria anima.

Per altro canto credo fermamente, che mi farà la giustizia di non contarmi tral numero di coloro, che vorrebbero veder distrutti, non solo il noto Ordine Religioso, ma tutti, o la maggior parte degli altri. Io gli amo sinceramente quanti sono, e se ne facessi eccezione mi crederei dannato; onde vorrei, che fossero conservati sempre, perchè malgrado quel che ne dica il mondo,



so per prova di quanto utile sieno;  
i buoni Religiosi, alla Chiesa di  
Dio.

Ma io non sono nemmeno del  
numero di quegli entusiasti, che  
mentre non è questione, nè di  
Fede, nè di Morale, pretendono  
nondimeno, che non si debba  
cedere alle circostanze; e s'immag-  
ginano, che il non sostenere il  
suddetto Ordine Religioso contro  
i sforzi delle Corone, sia un segno  
manifesto di antipatia, o d'inimi-  
cizia.

Iddio che vede il mio cuore, fa  
per una grazia particolare, che mi  
ha dispensato, che la mia natura  
è tale, che se avessi antipatia, od  
inimicizia contro chiunque, m'in-  
quietarebbe a segno, che non  
potrei dormir più; e per conse-  
guenza morirei ben presto.

Dunque quando anche si trat-  
tasse del mio Ordine Religioso,  
per cui umanamente parlando è  
impossibile,

DI CLEMENTE XIV. 49  
impossibile, che io non abbia, a  
causa di tanti benefizi ricevuti,  
una certa predilezione; io direi  
sempre, che non debbasi, per  
sostenerlo, entrare in rottura co'  
Monarchi. Perchè nelle grandi  
risoluzioni, fa di mestieri riguar-  
dar sempre, quali saranno le con-  
seguenze, e scegliere quelle che  
meglio conviene, a fine di evitare  
i mali più grandi: Ed io mi sono  
già dato l'onore di rappresentarle  
di sopra, che nei tempi correnti,  
la perdita dell'amicizia dei Re-  
gnanti, non sarebbe punto il male  
minore. Oltredichè il resistere ai  
Sovrani; a che altro potrebbe  
servire, se non a tirare addosso  
al cennato Ordine tempeste più  
grandi, e ad alimentare un ru-  
more, che dura da tanti anni, e  
che per altro non serve mica di  
edificazione al gregge di Gesù  
Cristo?

Io credo anzi, che l'unico  
*Tomo II. P. II.* G

mezzo per conservare il prefato Ordine Religioso, dopo la volontà di Dio, si è la volontà de' Regnanti. Per estinguere l'incendio, bisogna portar acqua, e non legna.

In nome di Dio, che il Santo Padre scriva, che esaminerà la causa, e si metta effettivamente ad esaminarla. Chi sa, se trattandosi questa in Roma, non si perveng' a trovare un mezzo per acquietar le cose, e tutto cambiï aspetto, e riesca bene ed a seconda de' loro desiderj?

Ecco, Eminenza, quali sono le mie riflessioni, che ho cercate rigorosamente nella mia coscienza, e che possono nel tempo stesso servire a dissipare i sospetti, che si eran presi sulla mia maniera di pensare. Ma poichè l'ignoranza ha potuto ingannarmi, me ne diffido, e le sottometto, come vuole ogni giustizia, alla di lei

DI CLEMENTE XIV. 51  
illuminata mente: E spero che il  
di lei zelo troverà i mezzi per  
salvare, non la Santa Sede, per-  
chè questa non potrà mai perire,  
ma la Corte di Roma, che è  
vicina a ricevere danni gravissimi.

La supplico adunque per ca-  
rità di parlar al più presto, che  
potrà al Santo Padre; e se lo crede  
opportuno, io stimerei ottima  
cosa di toccare un poco la corda  
del segreto, che in cose di sì gran  
conseguenza, si fa ai Cardinali.  
Dico ai Cardinali, perchè non  
deve mettersi in conto, il parlarne  
ad uno, o due in apertura di  
cuore, poichè in quel momento  
deono più tosto considerarsi come  
amici, colli quali si fa uno sfogo,  
che, come Cardinali. Io intendo  
parlare delle Congregazioni, quel-  
le che ad attestato di tutte le isto-  
rie, l'hanno raramente, e forse mai,  
sbagliata, quando i Pontefici han  
voluto, che crivellassero minuta-

mente gli affari pubblici: ma al contrario i Pontefici possono ingannarsi, quando (senza necessità) vogliono operare soli.

Che è quanto mi occorre di rappresentare a V. Eminenza, e pieno di quell'ammirazione, e profondo rispetto che esigono da tutti, non che da me, il gran zelo e le rare virtù che l'adornano, mi fo gloria di essere fino alla morte, di V. Emin. &c.

*Dal Convento dei SS. Apostoli, 16 del corrente*

---

## LETTERA CXII.

*Al Signor Cardinale S\*\*\*.*

EMIN.<sup>mo</sup> E REV.<sup>mo</sup> SIGNOR;

Ecco le riflessioni, che la mancanza del tempo non mi ha jeri permesso di farle presenti a voce; e che per altro possono esser

**DI CLEMENTE XIV. 53**

meglio ponderate, essendo in iscritto. V. Eminenza, pervenendo a persuadere al Santo Padre di usar moderazione, e cedere colle buone agl' impegni de' Sovrani, non solo farà opera grata a Dio, ed utile alla Religione in generale, ma farà una specie di benefattore pe' Romani in particolare; imperciocchè le tempeste che balenano da ogni parte, fanno prevedere con certezza, che Roma temporale sarà la prima vittima.

Chi può dubitare, che in un tempo, in cui si è l'incredulità furiosamente scatenata contro gli Ordini Religiosi, non sia doloroso di abbandonare una Società, che è destinata ai Collegi, ed alle Missioni, e che ha tanto scritto sur i punti della Religione, e sopra ogni genere di letteratura? Ma bisogna esaminare in presenza di Dio, se convenga sostenerla, anche a dispetto dei Sovrani.

È vero, che il Papa è un pilota, che dee navigar sempre in mari procellosi, ed andar perciò, or a piene vele, or ad orza, ed or a secco; ma se la tempesta incalza, e minaccia il suo legno, dee tosto, se può, guadagnare un porto, per rassettarsi, e dar carena; in vece di ostinarsi in alto mare, ed esporri a ricever danni più considerabili.

Ciò presupposto io credo, che questo è veramente il momento di far uso di quella prudenza da serpente, che Gesù Cristo raccomandò tanto ai suoi Apostoli. L'ira aumenta, e la spada pende già sulle nostre teste; onde val meglio, qual coraggioso pilota, che intende bene il suo dovere, risolversi n tempo a far pazientemente getto di poche mercanzie, benchè preziose, e care, che restare quasi incagliato pel troppo grave pondo, e vedersi poi, infuriata

DI CLEMENTE XIV. 55  
maggiormente la tempesta, in necessità di gettarle tutte al mare.

Iddio vede il mio cuore, e fa quanto compatisco il Santo Padre, ed il suo Segretario di Stato, perchè essendo io, grazie al Cielo, incapace di antipatia per qualsivoglia Ordine Religioso, vedo come ogni altro, quanta fama, e quanto credito si hanno acquistato i Figli di S. Ignazio di Lojola. Ma non ostante la divozione particolare che ho pel glorioso Fondatore; come potrei perder di vista, che le circostanze sono tanto imperversate, che sarebbe non solamente pericoloso, ma gran temerità il volerli sostenere a spada tratta?

S'interponga pure a lor favore la S. Sede, se vuole; anzi lo deve, perchè è la madre, e la protettrice di tutti gli Ordini Religiosi; ma adoperi le armi del Vangelo, e non quelle dell'autorità; ma cominci con obligare i Padri

C iv



della Compagnia a farsi oramai giustizia da loro stessi, e conseguentemente a subire una riforma, secondo il decreto di Benedetto XIV, e secondo il desiderio de' loro più saggi amici.

In fatti, come calmare tanti clamori, se non si risolvono ad abbandonare veramente quello spirito di mercatura, per cui gridano i secolari, come di cosa che si toglie a loro, i quali devono far onore al commercio, e sopportare i pesi pubblici?

Come dissipare i sospetti di reati più grandi, che si addossano alla Compagnia, negli avvenimenti mondani, se non comandano rigorosamente ad ogni loro individuo di non prender parte, anzi di non dare mai più ascolto a quel che si passa nelle case de' secolari, ma di restringersi ne' puri limiti del proprio rispettivo dovere.

DI CLEMENTE XIV. 57

È dunque necessario, che si cominci da colà, cioè dalla riforma, e contemporaneamente dalle preghiere, e dallo spirito di persuasione e di carità: E quindi votati tutti i mezzi che detta la prudenza, abbandonar questo affare, primariamente in mano di Dio, e secondariamente in mano de' Sovrani.

Dico in mano de' Sovrani; affinchè V. Eminenza comprenda meglio, che io sono di parere, che dobbiamo far tutto quanto la coscienza permette, per contentarli, perchè è indubitato, che abbiamo sempre bisogno della loro protezione, e del loro braccio; e perchè, malgrado ciò che ne dicono alcuni specolativi, l'esperienza fa vedere che Roma non è mai più gloriosa, e più potente, che quando pare, che cede. Accesi allora per generosità i loro Regi animi, si fan gloria, in qua-

Cv

lunque occasione, di mostrare essere con effetto, i Figli docili del comun Padre dei Cristiani, e che lo riguardano, e lo rispettano come il primo uomo del mondo all'occhio della Fede.

Io considero le Potenze Catto-liche non altrimenti che tante fortezze, che ci difendono dalle ostilità, e dalle incursioni della miscredenza; e questo solo mi basta, per conoscere la necessità di vivere in pace con loro. Ma quando voglio aggiungere ragioni, richiamo alla mia memoria quei calamitosi tempi, ne' quali, avendo per inimici i Re, e gl' Imperatori, andavano i Sommi Pontefici raminghi in quà, ed in là, mendicando asili, e soccorsi; ed intanto forgevano gli Antipapi; che finivano di mettere in costernazione l'ovile di Gesù Cristo, onde si stentava a discernere chi fosse il vero Pastore, ed onde chi

DI CLEMENTE XIV. 59

riconosceva l'uno, e chi l'altro, e chi finalmente dichiarava un Interregno. Penso a quel che è accaduto allora, rifletto a quel che porrebbe accadere oggi, che la Fede è meno viva; e tremo.

Perchè dunque voler esporre la Chiesa di Dio a sì gravi, ed a sì evidenti pericoli? Si tratta forse di articoli di Fede? Se i Monarchi volessero astringerci ad alterar il dogma, o la morale, ah! farebbe un altro caso. Allora sì che non resterebbe di che dubitare. Noi dovremmo offrire spontaneamente le nostre teste, e sacrificare tutti i beni ecclesiastici. Ma fuor di questo, o simili casi, esponendotemerariamente e senza necessità la nostra quiete, e gli accennati beni, noi peccaremmo gravemente, perchè siamo tenuti in coscienza a conservare l'una, e gli altri.

Presupposte queste massime;

C. vj

evvi forse qualche punto di Dottrina , che dice che la Chiesa non possa sussistere senza la Società ? Un tal punto non vi è , nè vi può essere , perchè rippugnerebbe all' essenza delle sante verità , le quali non sarebbero , come sono eterne , se non sussistessero da loro stesse , e se non fossero indipendenti dalla cooperazione umana.

In fatti non ha forse la Chiesa sussistito quattordici secoli intieri , prima che fosse venuta al mondo la Compagnia ? Chi è dunque che può temere , che l'Evangelo perirà senza questi Padri ?

San Pietro , San Paolo , e gli altri Apostoli fondarono da se soli le loro Sedi : ed è indubitabile , che i primi tempi della Chiesa che comprendiamo tra' di lei secoli di oro , non ebbero nè Religiosi , nè Monaci , i quali nella lor origine non furono altro , che divoti , e particolari cristiani , che si ritiravano

**DI CLEMENTE XIV. 61**  
dal mondo per menare una vita di perfezione , e ridottisi poi a vivere sotto varie regole , furono col tratto del tempo ammessi ad aiutare i Vescovi nel ministero evangelico ; e quindi comminciarono i loro Monasteri ad avvicinarsi alle Città , ove si comportarono sì bene , che gli si accordò qualche volta anche la cura delle anime.

Da tutto ciò risult' ad evidenza , che , per potere perpetuar la Fede , e generare Cristiani , la Chiesa non ha bisogno assolutamente che i soli Preti , e Vescovi , che furono i due soli Ordini instituiti da Gesù Cristo ; e che tutti gli altri Corpi di Religiosi regolari , non sono mica di una necessità assoluta , benchè sieno di sì grande , e sì notoria utilità.

Dunque è da conchiudersene , che più tosto , che sopportare tempeste , che posson mettere in pe-

ricolo la Cristianità, dobbiamo anzi risolverci a rinunziar se bisogna, totalmente a cotesto sussidiario ajuto, che ci è pure di tanto vantaggio, e di tanto sollievo nel nostro evangelico ministero: E restringere tutte le nostre speranze in colui, che ha fondato la Chiesa, il quale, poichè ha promesso di conservarla fino alla fine dei secoli, farà anzi nascere anche dalle pietre, i figli di Abramo, che lasciarla senz' appoggio, e senza quei soccorsi, che giudicherà necessari.

Dunque se le cennate persone hanno, come io credo, lo spirito dello stato religioso, anzi lo spirito di un vero Cristiano, deono solamente mettere ogni opra per giustificarsi, e per acquietare chiunque è adirato contro di loro; e se vedono che sia impossibile, deono essere i primi a dire: Noi siamo pronti a sacrificarci, e non

**DI CLEMENTE XIV. 63**  
vogliamo, che la S. Chiesa nostra madre, soffra nuovi crepacuori, per causa nostra.

Un uomo è Cristiano pria di essere Religioso, e può in tutta coscienza, se le cause son giuste, metter basso l'abito di Religioso; ma non può mai, senza perder l'anima, abbandonare il carattere di Cristiano. Il Battesimo è la qualità essenziale, e l'abito religioso non è altro, che un modo accidentale; onde taluno può benissimo, senza esser Religioso, esser un buon Cristiano; ma se non è buon Cristiano, non può affatto esser un buon Religioso.

Da ciò nasce chiaramente, che la prima cosa, che debb'esser a cuore a qualunque Società Religiosa, si è il bene della Cristianità; ed il pensare ai suoi comodi ed onori temporali, non è permesso se non sotto delicatissime condizioni, e sempre in luogo fe-



condario, e mai primario.

Quindi se accade, che il Sommo Pontefice, che è il Ministro, e l'Interprete di Gesù Cristo sulla terra, dichiara, che non ha più bisogno di un Ordine Religioso, qualunque siasi, dee questo ritirarsi con quella stessa allegrezza che ebbe, quando fu ricevuto al servizio; e non far già, come certe truppe ausiliarie, che son andate al soccorso, sotto il manto di amici, mentre covavano il reo disegno, di rendersi padroni delle amiche contrade. Ma la Religione non è mica paese da conquiste.

Gli Ordini Religiosi sono rispettabili, e meritano esser tenuti cari, appunto perchè si suppone, che abbiano per base lo spirito della Chiesa, che è, come fu sempre, non solamente l'amore verso Dio, e verso il Prossimo, ma una certa povertà di spirito, che ci spoglia della nostra volon-

DI CLEMENTE XIV. 65  
tà, e ci tien pronti a travagliare  
nella vigna del Signore, quando  
e come si stimi più opportuno dai  
superiori. Ma noi, ammessi una  
volta a putar le viti, ce ne fac-  
ciamo un dritto, e trasportati  
dal cieco amor proprio, in vece  
di ricever con pace il nostro con-  
gedo, andiamo, come certi su-  
perbi operarj, che si credono esser  
necessari, mormorando, ed an-  
nunciando la rovina della roba  
del Padrone.

Queste ragioni mi pajono sì  
chiare, che io non comprendo,  
come possiamo farci illusione a  
segno di andarci immaginando,  
che l'attaccare un Istituto sia  
l'istessa cosa, che addentarsi alla  
Religione. Io torno a ripetere,  
che l'esser buon Religioso sup-  
pone necessariamente la qualità  
di perfetto Cristiano, ed una pron-  
tezza estrema in rinunciare a qual-  
sivogliano vantaggi, che si godo-

no sotto quell'abito, quando il privarsene sia espediente al bene della Chiesa.

Or che egli sia cosa espediente, anzi necessaria al bene della Religione il riformarsi, o il sopprimerli la prefata Società, lo provano pur troppo le tempeste correnti, che nè presagiscono delle peggiori.

Dovrebbero dunque quei che la sostengono, far che, da se stessa, chieda la Riforma, o'l Ritiro; ed evitare così ogni altro strepito, e fracasso nella Chiesa d'Iddio. Ma se non lo fanno, forse perchè in un corpo sì numeroso, è impossibile di riunire tutti i pareri in un sol voto; in questo caso dee Sua Santità parlare per loro. Avvegnachè il Padre comune de' Fedeli è come il Padrone di un magnifico giardino, che ha potestà di far diradicare affatto un albero, che estende all' eccesso le sue radici,

**DI CLEMENTE XIV. 67**

non che di far tagliare alcuni rami, che gettano tropp' ombra, ed impediscono la vista.

Queste sono le mie riflessioni. Degni V. Eminenza esaminarle, e consideri poi, che val meglio, che ella, che è piena di scienza e di zelo, ne parli al S. Padre, che io che devo meritamente reputarmi, come l' ultimo, ed il più debole Membro del sacro Collegio.

È certo, che s' egli ha preso il partito di resistere alle Potenze, la ragione si è, perchè l' ha creduto il migliore. Tocc' a V. Eminenza il disingannarlo, con fargli una viva pittura de' precipizi, che si scava sotto ai piedi, e che abbiamo jeri bastantemente considerati. Io son sicuro, che l' ascolterà volentieri, e che prenderà il tutto in buona parte; perchè ove fu mai un Papa, che abbia avuto intenzioni più pure, ed un cuore più tenero, e più sincero di lui?

Se avessi avuto la sorte di farmi qualche grave merito presso V. Eminenza, questa sarebbe l'occasione, in cui vorrei eccitare il suo generoso animo a rendermi mille per uno; con dare un passo, per cui la mia coscienza mi tormenta. Ma V. Eminenza non ha bisogno di stimoli, perchè l'amore, che porta alla Religione, vale presso lei più che le raccomandazioni di tutti gli uomini del mondo, non che le suppliche di un povero Frate.

Si compiaccia dunque contarli nel numero dei suoi più grandi ammiratori, e di coloro che bramano poterle provare cogli effetti, con quant' affezione ed ossequio sono, come io mi vanto essere; mentre, &c.

*SS. Apostol. 9 Ottobre 1768.*



LETTERA CXIII.

*Ad un Fratello Converso.*

Io dovrei, amatissimo mio, esser fortemente adirato con voi : ma come esserlo , se non conosco la via per montare in collera ? E come poterlo essere con giustizia , se voi siete un uomo che appena commesso un errore , si è già pentito ?

Ah tristarello ! Voi mi avete certamente sospettato capace di aver dimenticato , che devo tutto quanto sono al nostro abito ; ed avete creduto , che io m'immagini esser un altro uomo , perchè ho l'onore di essere Cardinale. Altrimenti a che esitare tanto per indirizzarvi a me ?

Comunque sia , io sento non

però, che in vece di lagnarmi; deggio ringraziarvi della giustizia, che mi avete fatto. Sì, caro mio, io sono sempre l'istesso *Fra Lorenzo*, riconoscente, e pronto in qualsivoglia ora, a ricevere nelle mie braccia e nel mio cuore, i miei cari Confratelli.

È indubitabile, che la vostra colpa è grande, perchè non è figlia dell'ignoranza, e perchè ha fatto troppo rumore. Ma la lagrimosa confessione, che me ne fate, è una pruova del vostro sincero pentimento: E chi si pente sinceramente, è mezzo perdonato.

Vi acchiudo una lettera pel vostro Padre Guardiano, e lo prego: caldamente, affinchè vi riceva con bontà: sicchè voi non dovete oramai pensare ad altro, che a piangere avanti Dio, e ad umiliarvi avanti gli uomini; a motivo di ottenere, pe' meriti di Gesù Cristo, il vostro perdono.

DI CLEMENTE XIV. 71

Oh il solenne bugiardo , oh il terribile ingannatore , che è il mondo ! Al vederlo da lontano , non ha altro che fiori : ma se vi entrate dentro , l' illusione sparisce affatto , e non vi sono più che pungentissime spine , e pericolosissimi pantani . Chi meglio di voi può dirlo ; voi che vi fareste certamente ben guardato di lui , se non aveste creduto di trovarvi soddisfazioni a centinaia ? Ma la dolorosa esperienza , che ne avete fatta , dee servire a persuadervi sempre più , che per poco , che si declini dalla santa Regola , si passa insensibilmente sugli orli del precipizio .

Voi meritate lode pel fervore , che mi mostrate , perchè comincino presto le penitenze , ad espiare il vostro fallo . Ma il mio parere si è , che vi proponiate in oltre , di travagliare con tanto ardore ed assiduità , nei vostri soliti



impieghi , che coloro che han diritto di rimproverarvi i sciaurati trascorsi , rapiti di ammirazione pel vostro zelo presente, non abbiano nè anche tempo , non che occasione , di ricordarsi più ciò che è passato.

Io prego Dio , che vi tocchi vivamente il cuore, giacchè è indubitabile , che tutti i buoni impulsi vengon da lui ; Ed intanto vi assicuro , che piango amaramente, non men che voi , la disgrazia accadutavi , perchè io vi voglio bene come vi ho voluto , e vi vorrò sempre. Il Cardinal Ganganelli.

*Dal Convento dei SS. Apost. 18 Novembre 1764.*



LETTERA

---

LETTERA CXIV.

*Al Reverendo Padre Guardiano  
di . . . . .*

**M**OLTO REV.<sup>do</sup> PADRE,

Il lator della presente sarà Frà. .  
nostro fratello laico, quello stesso  
che si è cotanto scandalosamente  
traviato, ed ha con ciò crudel-  
mente ferito il tenero e piissimo  
cuore di V. Paternità. Ma egli  
ritorna umiliato, e contrito; ma  
egli piange di dolore, e promette  
di riparar, con usura, tutto il mal  
fatto; ma egli porta l'intercessione  
di un antico compagno, il quale  
prega caldamente, ed implora  
tutto il favor dell'amicizia, per-  
chè il reo, già pentito, sia rice-  
vuto con effusione di cuore.

*Tomo II. P. II.*                      **D**

Questi punti di vista sono da loro stessi capacissimi, per ottenergli il desiderato perdono; ma io l'attendo, e non dubito di conseguirlo, stante un altro motivo, per cui non vi può essere anima Cristiana, che non s'intenerisca, e non oblii tosto, qualunque mortale offesa. Voglio dire l'esempio, che ci ha dato Gesù Cristo. Lo guardi colà sulla croce: Veda, che sen spirando; e non solo perdona, ma prega l'Eterno Padre, finanche a favore dei suoi crocifissori.

Del resto la natura umana è sì debole, che noi dobbiamo più tosto gemere, che aver maraviglia, non che adiramento, contro coloro che danno in eccessi; imperciocchè, senza la grazia, ogni uomo è capace di commettere qualsivoglia delitto: e per perderla totalmente, basta un solo moto compiacente, di amor proprio, o di orgoglio.

DI CLEMENTE XIV. 75

È quindi un puro effetto della divina misericordia, se preserva noi da certi reati orribili, nei quali gli altri cadono tuttodi; onde dobbiamo tanto più compattare, e compiangere la loro disgrazia, con quanta maggior abbondanza piace a Dio di spargere sulle nostre teste, questo suo dono imprezzabile, e gratis-dato.

Apra dunque V. Paternità le braccia, e riceva con esultazione la pecorella smarrita; affinchè, inteneriti anch'essi da questa importante scena, gli altri Religiosi; si commuovano, e si riuniscano tutti, a benedire Dio che a dato loro un sì mansueto, ed amoroso Guardiano.

Io non pretendo mica, ch'ella dispensi il reo dalla penitenza prescritta dalle nostre costituzioni; ma la prego solamente di addolcirla, il più che potrà; non tanto in riguardo al più, o al meno sifi

dove può estendersi il di lei arbitrio, come superiore *pro tempore*; quanto circ' al modo di farla sentire; perchè raramente vi si fa attenzione, e pure questo stesso modo, che par niente, è spessissimo il solo mezzo, che produce il bene, oppure il male.

In fatti; a che serve l'intirizzarsi, l'aggrottar le ciglia, e l'alzar la voce; se non a sbigottire con reo? A che servono certi rimproveri amari; se non ad irritarle maggiormente, in vece di commuoverlo? Specialmente quando, come accade sempre nel trasporto della colera; si esaggera il tutto, ed appunto, come fanno le donnicciuole che si accapigliano, si dà dell'ateista, e dell'empio, a taluno a cui potrebbe appena dirsi, indivoto.

- Vostra Paternità m'impara, come mio Maestro, che quando la punizione non è accompagnata dalla

DI CLEMENTE XIV. 77

Carità, non è altro in sostanza, che una vendetta, o pure cosa peggiore.

I gastighi, che si danno ai figli, non possono avere altro principio che la carità, o sia l'amor paterno; onde il Padre, che è in necessità di venire a questo duro passo, dee cominciare a sentirlo egli stesso nel proprio cuore, e far conoscere sul suo volto la pena, che ne sente. Ed ecco come la carità, ella sola punisce, o pure assolve, ma sempre con misura, e s'ingegna sempre a consolare, in questa valle di lagrime, la nostra vita calamitosa, e pellegrina.

Io spero dunque fermamente non già pe' meriti miei, che non ne ho nessuno, ma pe' meriti, infiniti, della nostra S. Religione che la persona, che mi prendo la libertà di raccomandarle, mi avvisi; che ha trovato in V. Paternità non già un Padrone, ma un

padre. Si per conseguenza la correzione veramente paterna, ed in vece di aspri rimproveri, sieno anzi tenere lagnanze, che fa un vero amico. Ma soprattutto, la prego in nome d'Iddio, che il ricevimento non solamente non sia austero, ma si pari di quell'aria cortese, e facile che sta sì bene a lei, e che può tanto contribuire a fine, che un penitente si faccia del merito, ed operi veramente, in gloria del Creatore.

Ma piano un poco; il fervore; che ho per raccomandare altrui alla di lei carità, e gentilezza, mi avea quasi fatto diminticar me stesso. Perchè non mi comanda; perchè non mi scrive più? Io ho sempre avanti gli occhi i felici tempi, che son passati; onde la buona amicizia non vuole, ch'ella si dimentichi di me. Degni intanto avermi presente nelle sue

DI CLEMENTE XIV. 79  
orazioni, e creda pure che niuno  
può amarla, e stimarla più, che  
il di lei antico Compagno, della  
Pat. V. molto Rev.

*Dal Convento de' SS. Apostoli. 18 Novemb. 1764.*

---

Lettera CXV, al R. P. Colloz, in La-  
tino.

---

## LETTERA CXVI.

*Al Signor Abate F\*\*\*.*

**H**o letto, caro Signor Abate,  
il discorso inviatomi, e vi dirò  
colla mia solita schiettezza, che  
questo, come tutti gli altri vostri  
scritti che ho veduto sin ora, pec-  
cano dell'istesso difetto, in cui  
cade il volgo dei nostri Scrittori.

Come è possibile che costoro  
tirino fuori cose buone, facen-

D iv



dosi schiavi di un rancido; e spesso mal copiate zibaldone di sentenze, o concetti predicabili, con cui si armano? Egli è cosa evidente, che quando si vuole ristorar se stesso, o pure gli altri, bisogna ricorrere ai magazzini di conserva, ed ai fonti vivi.

Io per me paragono queste sentenze (strappate da' loro originali, e copiate *alfabeticamente* a pezzi e gheroni) a tanti vasetti di acqua attinti da' una bella fontana. chiara, leggiera, pura che sia quest'acqua, non passa un mese, non che un anno, o due, che se la date a bere ad un che ha sete, questi torce il muso per la nausea, che gli viene, e sen va via malcontento, e maravigliato di voi.

Similmente le sentenze, quando non sono tirate a fresco del loro fonte, se non ci stomacano, perdono almeno la loro energia, a causa che il più delle volte questa

DI CLEMENTE XIV. 81

risulta dai periodi precedenti, che la preparano, o pure dai seguenti che l'appoggiano, o sviluppano. Onde si vede chiaramente, che i repertori non sono buoni ad altro, se non per ajutare la memoria, e per farvi sovvenire di ciò, che avete già letto e meditato negli originali; ovvero per mettervi in via da trovar in altri libri, con maggior facilità, quelle materie, che vi bisognano.

Dunque, caro il mio Abate, se volete conseguire il vostro intento, lasciate, per mio consiglio, di legger tanto cotesti libracci; e datevi a studiare, più che non fate, i SS. Padri.

Credere voi, che sia senza ragione, che la Chiesa si fa gloria di portar in palma di mano le loro opere? Non solamente sono monumenti eterni delle bataglie, che ha guadagnato, ma sono nel numero de' migliori pascoli, che

abbia per ingrassare il suo gregge; onde ogni Cristiano illuminato dovrebbe fare sua delizia con la loro lettura.

Sapete voi, che essi sono uno dei più squisiti mezzi, che abbiamo per fortificarci nei lumi, che la Religione ci dona; ed i migliori fonti, anzi l'elemento della cristiana eloquenza? Non solamente è da trovarsi presso loro abbondantemente armi per sostenere la verità, e per sconfigger gli empj; ma s'impara l'arte di schermire, e di adoperarle con grazia e con maestà. Ed in che altro consistè mai, se non in questo, l'eloquenza cristiana?

I Santi Padri, a similitudine di tanti alberi salubri, e fecondi, non solamente arricchiscono colle frutta, ma imbelliscono co' fiori, e colla loro grata ombra la vigna del Signore. Che se i frutti dei succennati alberi naturali, benchè

DI CLEMENTE XIV. 83

sieno tutti squisiti, e concorrano ugualmente ad alimentare il nostro corpo, differiscono non però nella figura, e nel gusto; ed appunto per ciò moltiplicano il piacere del nostro palato, e dei nostri occhi; così ancora i Santi Padri, rendendo tutti all'istesso fine, che è di guidarci à Dio, offrono non però alla nostr' anima quell' amabile varietà, che rende più delicata, e più estesa la di lei delizia. Imperciocchè essi non sono, come pur troppo sogliamo essere noi, monotoni; ma ogni uno di essi ha una certa maniera di pensare, ed un certo stile, che lo caratterizzano.

Quindi è, che il genio di Tertulliano può compararsi ad una gran mazza di ferro che, senza pericolo di piegarsi, rompe, e sfracella cadendo, che che siavi di più duro; quello di S. Atanasio all'infrangibile, ed *immacolabile*

diamante; quello di S. Cipriano all'acciajo, che penetra fino al vivo, anzi alla sciabla di *Sanderbargo*, che d'un colpo solo mozzava la testa ad un bue; quello di S. Crisostomo all'oro, che non saprebbe dirsi, se piace più pel splendore che ha dalla natura, o pel prezzo in cui l'han posto gli uomini; quello di S. Leone a certi magnifici edifici che indicano la grandezza del Padrone; quello di S. Geronimo al bronzo contra di cui vanno inutilmente a dar di punta le spade, o i strali; quello di S. Ambrogio all'argento, che non solamente ha lucente apparenza, ma valuta reale; quello di S. Gregorio ad un bel specchio, in cui vede ciascuno la sua figura, e quello di S. Agostino a lui stesso, perchè è unico nel suo genere, quantunque sia universale.

Finalmente, per quel che ri-

DI CLEMENTE XIV, 85  
guarda S. Bernardo, l'ultimo de'  
Santi Padri, secondo la cronolo-  
gia; io lo rassomiglio a que' bei  
fiori, le carnosette foglie de' quali  
par, che la natura siasi diletтата  
a tessere a foggia di velluto, e gli  
abbia dotati poi di quanto ha di  
più bello, in suavi odori.

Non vi nomino l'illustre Vescovo di *Meaux*, perchè sebbene sia indubitabile, che è una lampada ardente, e luminosa che non potrà mai spegnersi, pure i Francesi han torto, se lo contano nel numero dei Santi Padri; a motivo che la Chiesa universale, a cui solamente si appartiene il diritto di assegnare questa gran prerogativa, non ha mica pronunziato. E poichè non l'ha ottenuta fin ora nè pure S. Tommaso di Aquino, non è da presumersi, che la ottengano i Dottori suoi successori; tra i quali è il sudetto celeberrimo Monsignor Bossuet Vescovo di *Meaux*: onde

i Fràncesi meritano, non già di esser seguiti, ma scusati, se han prematuramente portato questo giudizio; essendo giusto, che ogni nazione esulti, quando vede nascere nel suo grembo luminari sì grandi; ed è naturale che si lasci, nell' effervescenza del gaudio, trasportare alquanto al di là dai giusti limiti che sono prescritti alle lodi.

Del resto per ritornare al mio proposito, io vi raccomando, caro mio Abate, S. Agostino. Non vi fu, ed, a parer mio, non vi farà mai un uomo più sagace, e più acuto di lui. Ammirabile ugualmente in cose sublimi, o profonde; il di lui occhio linceo penetra tutto, e non vi è oggetto che gli scappi di vista. Or si dilata, or si rannichia, ed or si ritira in disparte; ma s'investe talmente della differenza delle materie che tratta, che par sempre un altro. Moltiplicasi così in infinito, ma nel

DI CLEMENTE XIV. 87

moltiplicarsi, il suo zelo non scema mai di quella santa veemenza che rapisce, ed eleva seco lui l'anima del suo Lettore, fino colassù nel seno d'Iddio; onde direbbesi, che egli abbia la chiave di questo sacrosanto Santuario, e che possa insensibilmente introdurvi chiunque pascesi de' suoi magnifici pensieri.

Io venero la menoma parola, che egli ha scritto, ma ove l'ammiro il più, si è in materia della grazia. Ah piacesse a Dio, che tutte le scuole, e tutti gli autori si fossero acchetati a quel, ch'egli ce ne insegna! La S. Chiesa non avrebbe inteso tante clamorose querelle, nè veduto Scrittori audaci che hanno ardito voler scandagliare il fondo di arcani impenetrabili, ed andar togliendo, or il diritto dell'onnipotenza alla grazia, or quello del libero arbitrio all'uomo.



Il non essersi acchetati dipende; cred'io, perchè ove altra volta un Vescovo, e qualunque Ecclesiastico stimavasi obbligato di leggere ogni giorno i Santi Padri, come legge il Breviario; inoggi coloro stessi, che hanno bisogno di citarli spesso, non si curano nè pure di ricorrere alla sorgente, ma si contentano di saperne semplicemente i nomi, e di andar a caccia in quei repertori de' quali vi ho parlato sul principio, o al più più in certi estratti, che non sono migliori, perchè spesso infedeli, e sempre troppo brevi e per conseguenza infervibili, giacchè: *brevis esse laboro, obscurus fio*; e non metto a conto, che per causa della brevità si lasciano indietro le parti più belle, e più necessarie per l'energia di un tutto.

Se si leggessero i Santi Padri, farebbe impossibile, che l'interesse, lo spirito di partito, o la

vana ostentazione di troppo sapere, non cedessero all'amore pella verità, o pella moderazione Cristiana; e quindi la libertà dell'uomo, la grazia di Gesù Cristo, e simili articoli restarebbono nel grado di chiarezza, in cui l'hanno posto quei gran luminari che la Santa Chiesa vanta. Nè si vedrebbono, come si vedono in molti paesi, invece di sugosi corsi Teologici, scheletri che hanno appena i titoli, e sono solamente buoni a produrre studenti presuntuosi, che mettono tutta la loro forza nel gioco de' sillogismi, di semplici parole, delle quali si risentono poi li pulpiti, e finanche le pubbliche istruzioni.

Questa è la cosa, che mi affligge il più; onde dico spesso tra me medesimo: *O tempora, o mores!* Poichè il male è oramai reso universale, se ne eccettuano i Chiof-

tri, ne' quali non è ancora perduta la suddetta bella usanza antica.

Ma devo non però, senza voler lodare, rendere giustizia al Sacro Collegio, che ebbe sempre, come ha oggi, dei Cardinali che potrei nominarvi, i quali, non contenti di aver letto in tutta la loro vita i Santi Padri, preferiscono questa lettura a qualsivoglia altra: E forse il loro esempio, influendo nelle nostre Scuole, è causa che s'insegni unicamente la dottrina di S. Agostino, e di S. Tommaso: che è un mezzo sicuro per evitare tutto quanto sente *novità*.

Ed ecco, caro Abate, quanto il mio zelo, e la mia coscienza mi dettano, per corrispondere alla confidenza che avete posto in me. Quelche voi lodate tanto, sulle mie composizioni che vi son cadute in mano, non sono cose mie, ma sibbene de' Santi Padri, dai

DI CLEMENTE XIV. 91

quali le ho cavate *ad litteram* e di pianta; più mi sono presenti; più mi consolo, mi rallegro, più mi credo immenso. Il poco che so, lo devo alla loro lettura.

Se mi amate, anzi se amate voi stesso, profittate del mio avviso; e vi assicuro che acquisterete cose incomparabilmente più sode, e più preziose, che tutti i vantaggi, che vi si propongono. In fatti; a che giovano ad un Ecclesiastico i titoli e le possessioni, se per metter in salvo la sua anima, egli non ha altro affare col mondo, se non d'istruirlo, e servirgli di edificazione?

Io vi scongiuro dunque, a prendere per regola impreteribile, di leggere ogni giorno le opere dei Santi Padri: E so dirvi, che tutto il forte consiste ad incominciare, e che cominciato, che avrete, vi rincrenerà di far punto alla

vostra lettura, anche se si tratta di andare a dormire; ed ecco il perchè.

Voi desiderate di pervenire al fonte della vera eloquenza cristiana; e dove è un miglior modo per poter prendere voli più alti, e più sicuri, se non appoggiandovi a questi valenti servi di Dio? Voi amate lo studio della Scrittura; ed in quali libri poterlo far meglio; giacchè non solamente la citano ad ogni passo, ma la interpretano, e la spiegano da pari loro? Finalmente voi avete un naturale che inclina particolarmente alla pietà; ed ove è un mezzo migliore per coltivarlo? Eh! non si burla. Questa è gente, che dimora sempre con Dio, e se voi vi pascete continuamente de' loro scritti, intercederanno, affinchè sediate un giorno a lor canto; come vi auguro io che desidero, che'l

DI CLEMENTE XIV. 93  
vostro spirito fruttifichi utilmente,  
e che sono cordialissimamente  
vostro.

*Roma, 13 Décembre 1768.*



## LETTERA CXVII.

*Al Reverendo Padre ..... suo  
amico.*

**M**i avete fatto gran piacere di non aver detto a nessuno, che avete ricevuto mie lettere; ma non crediate che, il raccomandarvi la discrezione su questo punto, sia un amare il mistero. Io me ne ho fatto una legge, perchè, essendo ancora molto giovane, ho veduto un esempio di certe persone che vivevano familiarissimamente insieme, e rompono repentinamente i legami dell'amicizia, per colpa di un viglietto

che talun di loro ricevè , e non  
simò poter comunicare agli altri,  
come erano usi di fare tra loro.

In fatti una delle due : O che  
leggete quel che vi si scrive , come  
qualche volta non se ne può fare  
a meno , sia per un certo prurito  
che si sentiamo di non poterci  
tacere , o sia per le richieste altrui ;  
e si rischia , che altri se ne faccia  
un dritto , e si creda offeso , se  
non continuate a leggergli non  
che a dirgli , tutto quel che con-  
tiene il vostro carteggio.

O sia che vi ostinate a tenere  
in tasca le lettere , che ricevete ;  
ed allora si dà campo a cento per-  
chè , e forse forse a cento giudizi  
temerari ; nè la gente è per ciò  
contenta di voi. Onde vedete che  
per prevenire tutti quest' incon-  
venienti la miglior cosa si è di  
non far sapere affatto , o almeno  
di non dire , senza necessità pre-  
cisa , a chi che sia , nè chi vi  
scrive , nè a chi scrivete.

DI CLEMENTE XIV. 95

Io mi trovo così bene coll'osservanza della suddetta regola; che sono oramai ventotto anni; che dimoro in S. S. Apostoli, e pure posso dire: *secretum meum mihi*; cioè niuno sa i fatti miei. S'indovina se si vuole, o se si può; ma quel che è sicuro non si fa niente di certo; perchè quando mi accorgo, che si fa lettura *apertis januis*, o che si danno copie ai curiosi, vi do, come sapete, commissione di ritirar gli originali, e volto prora.

I Cardinali di Iorck, Corsini, e Gio. Francesco Albani, che ho veduti non ha guari, mi han lasciato nell'ignoranza in cui ero: E sono sicuro, o che non ne fanno più di me, o che lo fanno *sub sigillo*. Queste son veramente colonne di S. Chiesa. I natali, e l'animo regio, sono i menomi de' loro adornamenti; onde quando mi vedo a lor fianco, vi confesso



amico, che stringo le spalle tra me stesso, e divento un atomo.

Lodando Monsignor Durini, voi m'invitate come suol dirsi, a nozze. Questo sì che è uno di coloro, che hanno il segreto d'impastare l'amenità Franzese colla sagacità Italiana: E poicchè volete il mio sentimento, io non dubito di asserirvi, che un uomo, che unisce queste due qualità, merita esser elevato, quanto più alto si può.

Quel che mi dite del noto gran personaggio, non mi fa nè bianco, nè rosso, perchè Iddio mi ha concesso, per sua misericordia, un cuore che è incapace di voler male a chiunque, e per conseguenza neppure a colui. Noi continuamo intanto a vederci sebbene alla rara; Ma io non so affatto, quali sieno le sue ultime risoluzioni, perchè quando mi vede si mette in cerimonie, e sta guardigno,

guardigno, credendo certamente, che io non sia suo amico. Ditemi, in grazia; ha egli torto, o pur ragione? Voi dovete convenir meco, che malgrado l'acutezza d'ingegno che gli si attribuisce, ei non è in istato da poter pronunciare questa gran sentenza.

Il Cardinal Fantuzzi, ed il Cardinal Borromeo sono fatti in maniera, che se non potessero esercitare atti di carità, crederbbono, che mancasse loro un elemento; onde anderò subito a raccomandar loro la buona opera, della quale mi parlate, e sono sicuro che non solamente faranno tutto quanto è in lor potere, ma che di più me ne ringrazieranno.

Sono poi, con sommo mio dispiacere, obbligato ad avvisarvi, che temo, che perderemo presto il nostro comune amico, perchè il suo malore è un complesso di malattie tali, che basterebbe una

sola per ammazzare l'uomo più robusto che sia al mondo : ma bisogna persuadersene, e pensare, che siam passaggieri, e che dovremo partire tutti, chi oggi, e chi domani.

Veniamo adesso al vostro Nipote. Io sto prendendo la mira ad una nicchia, che par fatt'a posta per lui ; ma ci vuol pazienza, non solo per trovarsi sempre pronto, come una sentinella al posto, ma ancora per non prender mai falsi allarmi. Si tratta dell'impiego di Secretario presso un Cavaliere, che ha un cuore grande, benefico, e riconoscente, ma per disgrazia ha preso il fastidioso costume di uscir dai gangheri, e gridar per niente. Questo è un ghiribizzo, che dee sopportarsi tanto più volentieri, che egli fa appunto come faceva Benedetto XIV, il quale se cominciava col *taroccare*, finiva indubitabilmente col concedere una grazia.

Ma ove lascio voi? A che perdere una mezza pagina, per andar sfendendo delle frasi, che esprimano appunto, quanti sieno i carati di amore che possono, o non entrare nella massa del rispetto che dovete portarmi. Eh via! Sapete voi, che questo è il vero mezzo di togliermi buona parte della consolazione che mi recano le vostre lettere, e di farmi, per necessariissima conseguenza, sbadigliare? O volete forse unirvi anche voi a cento altri, che si affaticano, per farmi andar in pazzia? In pazzia, sì; certamente. Imperocchè, che altro sarebbe, se (Dio nol permetta) cedendo io a tante cose, che mi si dicono, si svolta in fine la ventola del cervello, e mi entrasse veramente in testa, che io non sono più quell'istesso individuo, che è conosciuto sotto il nome di *Fra Lorenzo Ganganelli*? Ecco cosa

ne seguirebbe, se volessi ascoltare l'etichetta e gli adulatori; incenso e fumo, quanto pericoloso, altrettanto ridicolo!

Chi meglio di me può sapere, se sono l'istesso? Grazie al Cielo, io sento, che il mio individuo è oggi tale, quale fu prima del 1759; e per questo appunto l'accarezzo, e lo voglio bene; a motivo che io amo meglio esser semplicemente quel, che sono da me stesso, che tutti gli accompagnamenti della Grandezza; i quali, che altra cosa sono, se non noiosissime minuzie che farebbono, quando vi si riflette, rinnegar la pazienza anche ad un Giobbe? E chi altro mai potrebbe star attaccato a simili freddure, se non un che pensasse in sua età matura, come pensa un fanciulletto di tre, o quattr'anni?

Finiamola dunque colle buone, o, che io metterò un momento da canto l'amicizia, e vi accuserò

col Sigr. Cardinale: E vi sarà forza, sia dovere, o sia convenienza di ubbidire ai di lui Eminentissimi oracoli. M'intendete? Ah sì che m'intendete bene, e vi accorgete di più, che sono in vena di ciarlare.

Quando io ho finito le mie faccende, ed ho detto il mio Breviario, è impossibile, che io conservi il tuono d'un uomo che ha degli affari. Allora mi getto ad occhi chiusi a cicalare, e guai all'orecchia di chi mi sente, perchè lo assordo certamente.

Voi ne avete avuto già la vostra parte, onde vi lascio con voi medesimo, che è la migliore compagnia ch'io conosca; e vado a darnè agli altri.

Da qualche tempo in quà i miei corrispondenti mi caricano come un giornaliero; ed io non so trovare la maniera di togliermeli addosso. Ma piano un poco; io in-

tendo parlare solamente di quelle che si chiamano lettere seccanti; ma non già di quelle che contengono cose utili, nè di quelle altre colle quali mi consolano amici di vostra fatta, per cui sono adesso, come altra volta, e farò costantemente fino all'ultimo respiro, vostro, &c.

*Roma, 6 Décembre 1768.*

*P. S.* Vi prego di consignare voi stesso, in proprie mani l'acchiusa al Sig. .... ed incaricarvi della risposta, per rimettermela col *postiglione alato*, che è il mezzo più sollecito e più sicuro; e di nuovo resto, &c.



## LETTERA CXVIII.

*Al Signor D\*\*\*.*

**I**N risposta della vostra carissima vi avviso, che l'affare di cui mi

parlate, non ha bisogno di raccomandazione veruna, perchè si trova nella mani di Monsignor Braschi, che è un uomo, sia detto senza pregiudizio degli altri, che va dritto come una linea retta, e non solo procede con occhi aperti, ma condisce il tutto coll'integrità, e colla bontà dei suoi costumi; onde non è da temersi, che la sbagli nè per mancanza di lumi, nè per preoccupazione che si abbia tentato imprimer nella di lui mente. Ad ogni modo, se questa testimonianza non vi basta, avvisaremo, e gliene parlerò; ma torno a dirvi che con un uomo del di lui merito sono codesti passi affatto inutili e superflui: E voi sapete per altro ch'io mi guardo bene di assicurare quel che non so di sicuro.

Del resto, io mancherei ai doveri della nostr'amicizia, se colla mia solita sincerità, non vi dicessi,

E iv



che io non posso approvare di vidervi star sempre all'erta, co' vostri coloni, e censuari. Lo spirito di giustizia che mi allegate, non ha niente che fare, con quelle diffidenze continove che producono le liti, nè con quei timori perpetui sull'avvenire, onde, da ciò che resterebbe appena tra i possibili, ne nasce intanto un mal presente, e certo.

Di più noi siamo Cristiani, e lo spirito della carità non si restringe mica, a dar da quà e da là qualche bajocco ad un povero, che vi chiede l'elemosina, ma ci comanda di fare ad altri, come vorremmo che ci fusse fatto. Or che diremmo noi, se la sterilità delle annate, o simili cose involontarie ci metessero nel terribile caso, non solamente di non poter pagare i nostri debiti, ma di scarseggiare del nostro pane quotidiano? E se vedessimo, che malgrado la nostr' afflizione, il nostro

DI CLEMENTE XIV. 105  
creditore incrudelisse, e volesse  
toglierci via anche l'aria che res-  
piriamo?

E che altro è mai quel voler  
riscuotere, sino all'ultimo *qua-  
drino*, un debito, o un censo che  
un afflitto suddito è ridotto a segno  
di non poter pagare, senza toglier-  
selo da bocca?

Cosa faranno i Publicani, se un  
uomo che è il Padrone delle sue  
entrate, e nuota nell'abbondanza,  
palpita, e trema sempre per timore  
di esser ingannato, e va esigendo  
ogni minuzia coll'ultimo rigore;  
mentre se vuole avere i fatti, e  
non già il semplice nome di cris-  
tiano, è tenuto in coscienza di  
sprezzarle?

La nostra Santa Religione ab-  
borre quel sordido interesse, che  
ci trasporta a correr ostinatamente  
dietro al minimo foldo, onde  
quando ci mostriamo attaccati  
tanto alle minuzie terrestri, e ci

E v

diamo in preda al solo nostro utile, è un segno certo, che il nostro cuore è mondano: ma Gesù Cristo esclude dal suo regno questa sorta di cuori, e vi ammette solamente gli adoratori in ispirito, ed in verità.

Quando io vedo certe persone da bene che, malgrado le loro ricchezze ed esemplari costumi, fanno poi attaccate, più che non farebbe un meschin giornaliero, ad un vile scudo, e che par che paventino, che il terreno non venga a mancar loro da sotto i piedi; vi confesso che il cuor mi scoppia, e che se non temessi di esser preso per un matto, piangerei.

Io non comprendo, come sia possibile, che un uomo, non che un Cristiano, possa, pell'avidità di metter un zecchino sull'altro, rendersi il flagello dei suoi vassalli, o debitori; e non contento della lana, voglia portar via anche la pelle.

La Carità è per così dire il principe delle virtù teologali. Quando l'interesse domina, essa è la prima a morire, e per conseguenza tutte le altre languiscono; onde lungi dall'uniformarmi al vostro parere, io credo potermi avanzare a dirvi, che se non la prendete per vostra bussola, tutti gli atti di divozione, e di pietà vi faranno inutili.

Conchiudo perciò che, se vi sono delle contestazioni tra voi, ed i vostri affittajoli, voi dovete terminarle *arbitrio boni viri*, ed accomodar le cose, più tosto a vantaggio loro che vostro; sì perchè la nostra Religione ci vieta rigorosamente il tesaurizzare, e vuole, che tutto il nostro superfluo, anzi nei bisogni urgenti, anche una parte del necessario diafi ai poveri; sì perchè Gesù Cristo ci ha lasciato detto che, per evitare le altercazioni, e le liti, dovessimo cedere anche la cami-

cia, a colui che pretende il nostro mantello. Onde è evidente , che un buon Cristiano debb' esser distaccato dai beni di questo mondo , e saper più tosto perdere , che vessare.

Eccovi delle verità ben dure ; ma vi sovvenga , che io non sono già colui che a dettato la legge. Io non fo altro che ricordarvi la Dottrina Evangelica , come son obbligato in qualità di Cristiano , e di vostro antico amico , ed affezionatissimo servitore , il Card. Ganganelli.

*Roma , 21 del Corrente.*



## LETTERA CXIX.

*A Milord . . . . .*

**N**o Milord , non è possibile , che il giudizio che fate sul Cristianesimo , sia un parto legittimo

della vostra bell'anima, e dell'esistenza de' vostri talenti. È un figlio bastardo dei sofismi che appestano il mondo, e che sono nati dalla filosofia moderna; cioè di quella che tradendo la nostra confidenza, in vece di servire a dissipare le fallacie dei sensi, ed a domare le passioni, le alimenta entrambe, e materializzando il tutto, vuol ridurci alla trista condizione de' bruti. E se il Filosofo giunge a tanto; cosa non farà l'uomo disperato, e perduto ne' vizi?

Io non posso affatto inghiottirmela, onde è di mestieri, che ragioniamo un poco tra noi due. Lasciamo da parte le pruove della rivelazione; sì perchè sono state già adoperate, e portate fino al punto di evidenza, da uomini valenti antichi, e moderni, sì perchè volendole ripetere, eccederei di troppo i limiti di una lettera, che

per altro deve già, altronde, esser lunghissima.

Discorriamola co' soli lumi naturali; e per ciò fare, io appello dalla prevenzione de' sistemi dei quali vi hanno ripieno, al vostro perspicacissimo raziocinio, ma nudo, e spogliato da qualsivoglia opinione.

Coraggio, Milord. Scacciamo ogni idea di cose materiali e sensibili, sola cagione dei nostri errori, perchè offuscano, e confondono la nostra mente. Chiudete meco gli occhi, e lasciate libero il campo a quella facoltà che chiamiamo il concepire; cioè la potenza di conoscere tutto ciò, che è spirituale ed immateriale. Uditemi, e state attento, se si passan in voi idee simili alle mie.

Ecco: io sento, che ho un anima, e non solamente conosco, che è una sostanza pensante, ma

#### DI CLEMENTE XIV. 111

ancora che è unita ad un corpo, da cui dipendono le di lei sensazioni. Osservo che aduna, separa, e combina diversamente le sue idee, e per conseguenza necessaria, vedo indubitatamente che esiste.

Il senso comune m'insegna, ch'ella, la mia anima, non ha potuto esistere *ab aeterno*, nè darsi l'esistenza da lei medesima; onde conchiudo, che ha dovuto riceverla per creazione, o' per generazione. Ripugna che l'abbia, a similitudine di un corpo, ricevuta per generazione da un principio naturale interno, posto in opera da qualche causa naturale esteriore, perchè divisa minutamente, e disposta come si voglia la materia, le di lei parti si urteranno, si spingeranno, resisteranno scambievolmente; ma non potranno mai produrre la facoltà del concepire, perchè le parti della materia possono benissimo, ricevendo, e co-



municando il moto, produrre infiniti portentosi effetti meccanici; ma giammai il concepire, perchè questo sarebbe conoscer se stesse, e per conseguenza, agire su di esse medesime; e penetrarsi; il che ripugna alla materia.

Dunque l'ha ricevuta per creazione; e chi altro ha potuto dargliela, se non un Ente, eterno, necessario, unica, e totale causa di tutte le cause?

Ah Milord, se voi prestate veramente orecchio ai disperati, ed empj delirj degli Atei, e dei Materialisti, sarebbe cosa indegna de' gran talenti che Iddio vi ha dato.

Radoppiate vi prego la vostr' attenzione, ed esaminiamolo. Che altro dicon costoro, se non che è falso, che vi sia mai stata creazione, perchè il niente non può produrre cos'alcuna; e che poichè l'Universo esiste, dee conchiudersi, che ha esistito *ab æterno*, e che

DI CLEMENTE XIV. 113  
non non vi è , che un solo principio materiale ?

Or dico io , e con me dirà ogni uno che voglia far uso del suo raziocinio : qual proposizione è mai più assurda e più ridicola , anzi più ingiuriosa all' umana ragione ?

Niente si produce dal niente. che per ciò ? Questa è una verità che riguarda solamente l'ordine naturale. Ma come voler poi estendere questa massima all'ordine soprannaturale, e stiracchiarla , per servirsene a negar la creazione , che è un'altra verità ugualmente , anzi più evidente , perchè tutto , quanto conosciamo , ne porta il marchio ?

Questo è un volere abusare di una verità per occultarcene un'altra , affine d'inviluppare le nozioni che abbiamo dell'evidenza , e trattarci tutti da ciechi.

Imperciocchè , ove è chi non

mantenga, e conservi. Il coricarsi ed il levarsi di tanti corpi luminosi; la successione e l'ineguaglianza certissima dei giorni e delle notti, non men che delle stagioni; i mirabili effetti della luce; i sorprendenti cambiamenti che riceve il succo nutritivo; il numero innumerabile di animali che abitano la terra, l'acqua e l'aria, è che non meno che tanti altri insetti, fanno la legge che devono osservare: Tutte queste maraviglie sono altrettanti specchi che espongono al nostro sguardo, e ci manifestano, in una maniera convincente, l'esistenza di Dio; e ci fan sentire, che poichè gli dobbiamo tutto quanto siamo, e quanto abbiamo; il nostr' obbligo si è di riconoscerlo, adorarlo, ringraziarlo, e mostrargli che vogliam dipendere da lui, anche in quegli atti che ha concessi al nostro libero arbitrio.

DI CLEMENTE XIV. 117

Ed ecco, Milord, quanto puro, e magnifico è il fonte, da cui scaturisce il Cristianesimo. Prescindendo dagli obblighi generali che avete all' Ente Supremo, che tiene in freno gli elementi, e regge l'armonia dell' Universo, onde producessi abbondantemente quanto è necessario alla vita; considerandola poi nel vostro particolare: Chi vi dà la salute? chi vi mantiene su questa terra, son oramai ventisette anni? fornito d'una intelligenza che donneggia nel vostro corpo, vola se le piace, al di là da' Cieli, retrocede fin nel principio de' secoli, estendesi nel presente, ed ardisce finchè tentar il guado dell'incerto, ed oscurissimo futuro.

Ciò supposto, chi potrà mai concepire, che avendo Iddio sì magnificamente spiegato la maestosa macchina dell' Universo, e dotati noi della suddetta qualità

sopranannaturale, non abbia avuto altr' oggetto, che il diletta- re in- differentemente gli occhi d'una truppa di uomini e di animali, e destinarci tutti all' istesso fine?

Cosa significa dunque quella voce interna, che dice incessante- mente alla vostra coscienza, che siete nato per cose grandi? La ra- gione, la previdenza, il discerni- mento del bene, e del male, e tante altre divine facoltà che costitui- scono la vostr' anima, non vi fa- ranno dunque state concesse, se non per isplendere un momento, e dissiparsi poi come un debole vapore, a guisa dell' anima dei bruti?

Qual è la causa, che neppure un Re che ha milioni di uomini a suo comando, non può trovarsi contento su questa terra, ma ha intanto l'idea d'una felicità per- fetta? ed onde nasce, che a di lui similitudine, fin anche un povero

schiaivo indiano ha , non solamente l'idea , ma ancora il desiderio dell' immortalità ; e quindi ha la speranza d'un Cielo più lontano , al di là d'un alta montagna che è sempre coperta di nuvole , o pur al di là d'un vasto mare a perdita di vista , ove spera , che troverà la sua padria , e che non vi faranno per tormentarlo nè demoni , nè come disse il vostro Pope , Cristiani sitibondi di sete dell' oro.

Dunque malgrado la similitudine , che l'uomo ha cogli altri animali , per quel che riguarda atti meccanici, o sia istinto ; quanto poi all'anima , chi è che non possa chiaramente conoscerne la differenza ? Le funzioni dell'anima sensitiva sono marcate col segno della schiavitù , o sia uniformità , ed a guisa d'una macchina , ritornano sempre , come fa il Sole , ad apparire nel momento che gli è pres-

critto: Ma le funzioni dell'anima umana, eccetto solamente le sensazioni che le vengono dai sensi, sono libere in tutto il resto, e variano all'infinito, a misura delle innumerabili idee che raduna, e del fluttuamento della sua volontà.

Le cognizioni dell'anima sensitiva balenano da quando in quando, ed unicamente in quanto son protetti dai sensi, e dall'istinto; ma al contrario quelle dell'anima umana risplendono appunto, quando si allontana da questi, e rientra in se stessa, come noteremo più in giù.

L'anima sensitiva dee necessariamente morire, perchè sciolta quella contestura delle parti della materia d'onde risulta, svanisce l'effetto, o sia il modo attuale di esistere, ma l'anima umana non può essere nell'istesso caso, perchè il principio che pensa in noi è

DI CLEMENTE XIV. 121  
è semplicissimo ed indivisibile, e  
per conseguenza insolubile ed im-  
mortale, che significa l'istesso.

Raccogliam, Milord, quanto  
abbiam detto sin ora. Voi pensa-  
te: dunque esistete. Se pensate,  
il vostro pensare vi discopre evi-  
dentemente l'immortalità della  
vostr'anima, e l'esistenza di un  
Dio creatore, moderatore, e vita  
di quanto esiste; benchè non ne  
sia egli parte alcuna, perchè ef-  
fendo puro spirito, non può iden-  
tificarsi colla sostanza materiale.  
E finalmente se il vostro pensare  
vi manifesta l'Autore di tanti be-  
nefici: È credibile, che un cuore  
grato e generoso come il vostro,  
possa lasciarsi corrompere dal vile  
gregge degli empj, ed indurarsi  
a negargli i debiti omaggi, che  
gli a sì giustamente consagrate il  
Cristianesimo?

No Milord; io non posso far-  
mi una sì rea idea di voi, perchè

*Tomo II. P. II.*

E



questo sarebbe l'istesso che dire ;  
che voi avete angelici costumi , e  
rendete a ciascheduno ciò che gli  
spetta ; eccetto ( o l'orribile e tre-  
menda taccia ! ) eccetto che a Dio.

Esaminatevi a fondo , e senti-  
rete , che il culto è talmente le-  
gato all' idea del Creatore , che  
per poco che ci mettiamo a medi-  
tare la miracolosa maniera , onde  
insensibilmente la terra produce ,  
gli astri si muovono , ed i corpi  
crescono , o decrescono , la nostra  
mente stupisce , ed il nostro cuore  
intenerendosi , non solamente es-  
clama : adorato , e ringraziato sia  
colui che prende codeste cure ; ma  
riempendosi di un santo timore ,  
non è contento appieno , se non  
quando ci conformiamo intiera-  
mente all' ordine , che questo be-  
nefico Autore , e Conservatore del  
tutto , ha stabilito.

Ma voi mi dite , se tutte le  
altre leggi che Dio ha prescritto ,

DI CLEMENTE XIV. 123  
sono costanti ed invariabili ; per-  
chè ha dunque la Religione Cris-  
tiana preso varie forme , e non si  
è perfezzionata , se non dopo la  
venuta del Messia ?

Io potrei rispondervi , che il  
fondo della Religione è stato sem-  
pre l'istesso ; cioè il riempimento  
dei doveri dell'uomo verso Dio ,  
e verso il Prossimo : E qual me-  
raviglia , se arricchito questo fondo  
dell'albero della grazia , ha esatto  
una nuova , e differente cultura , a  
proporzione de' preziosi , ed im-  
prezziabili frutti , che ci a recati ?

Potrei dirvi , che Dio ha voluto  
trattare la Religione , come tratta  
il nostro intelletto , il quale in sul  
principio non è altro , che un de-  
bole , e fosco barlume , ma si schia-  
risce a poco a poco , e perviene  
a risplendere intieramente , tanto  
che ne è capace su questa terra...

Ma chi siam noi , per andar esa-  
minando i segreti dell' Onnipot-

F ij

tenza, e prescrivere le traccie che dovea tenere? Abbiain noi forse una idea bastantemente perfetta della saviezza divina, per giudicare quali dovevano, o potevano essere le di lei operazioni, a riguardo nostro?

Noi abbiamo una idea chiara, e distinta della natura, e dell'essenza di Dio, per poterlo conoscere chiaramente, e per poterlo distinguere da ogni altr'oggetto, ma non già una idea perfetta, cioè totale, e completa: Anzi non vi è oggetto veruno, che noi conosciamo perfettamente. Le nostre idee sono tutte imperfette e limitate, e lasciano sempre qualche cosa da scoprire fin negli oggetti più minimi, non mostrandoceli per dir così, se non a pezzetti.

È dunque evidente, che un spirito limitato, finito, ed imperfettissimo, qual è il nostro,

non può conoscere perfettamente l'Ente infinitamente perfetto, perchè una tale cognizione, essendo infinita, conviene solamente ad un spirito infinito; e ci è stata per grazia speciale concessa, e riservata pel tempo, in cui faremo nel Cielo, ove conosceremo Dio, come egli ci conosce attualmente: *Cognoscam sicut & cognitus sum.*

Dunque per togliere il denso velo, che copre quegli arcani divini che ci stupiscono, e ci abbattano, è d'uopo prima morire. Onde in vece di voler anticipare il momento di questa sorta di cognizione, che i Teologi chiamano *visione intuitiva*, dobbiamo intanto restare nei limiti de' nostri lumi, e adorare anche ciò che la Provvidenza che regge il tutto, ha voluto disporre sull'articolo della Religione.

Gl' increduli, quando ardiscono

ribellarfi contro il Creatore, non cambian niente, anzi concorrono nel gran piano divino, perchè la Fede appunto costituisce la differenza, e 'l merito de' veri credenti; ed il male dee concorrere col bene, per formare l'armonia di questo mondo, e la felicità dell' altro.

Intanto chi è che non vede, che la loro reità non ha scusa? L'unico pretesto che addiccono, è che non possono comprendere, nè le infinite perfezioni di Dio, nè i misteri della Religione, nè come la Creazione sia stata fatta. Ma è forse questo un motivo sufficiente per poter negare quelle verità che i lumi della ragione ci dimostrano?

Comprendono forse gli Atei, come la nostr' anima cambia la disposizione de' spiriti animali, e muove il corpo, quando non è viziato, a sua ballia? La gene-

razione delle piante, e degli animali non è ella forse, ugualmente un enigma, e per loro, e pe' Filosofi più bravi? Come faranno per concepire, che un infinità di minuti, ore, ed anni, precedette il momento presente?

Dunque non possono negarsi i misteri soprannaturali della Divinità, e della Religione, per l'istessa ragione che non si negano quei della natura; anzi dobbiamo riconoscerli, ed adorarli tanto più, perchè sono incomprendibili per noi; a motivo che, essendo quaggiù la nostr' anima a causa della di lei stretta unione col corpo in una specie d'infanzia, le bisognano conseguentemente lumi proporzionati alla debolezza della sua vista; sino a che venga la morte a liberarla da quest' oscurissimo ergastolo, in cui languisce, geme, e quasi al par d'un tenero angelino, stride, e fa continui sforzi,

per librarfi sull'ale, e per prendere il volo verso la celeste patria, ove spariranno le tenebre dell'ignoranza, e quegl'inesauribili desiderî che la tormentano.

Quindi se la Religione è passata per vari gradi; il vero Filosofo, lungi da presumere di voler da Dio il conto del perchè; bassa modestamente gli occhi, e contentandosi del piacer di contemplarla, la vede in sulle prime, come un crepuscolo che sorte dal nero caos, in seguito come l'aurora che precede il dì, e finalmente come un giorno, che è senza dubbio distinto, e chiaro, ma conosce che questo giorno non può essere nel suo pieno meriggio, se non quando i Cieli saranno aperti, e dissiperanno le dense, ed oscurissime nuvole, che arrestano affatto, o pure impediscono, che i divini raggi del sommo sole di giustizia, e di verità, pervengano

**DI CLEMENTE XIV.** 129  
intieramente, ed in retta linea, sino  
a noi.

Del resto il vero Filosofo vede  
che, se non conosciamo le verità  
spirituali coll' istess' agevolezza,  
che conosciamo le materiali; ne  
sono causa la stretta unione dell'  
anima col corpo; l'abito invec-  
terato di non occupare il nostro  
spirito che di cose corporali, e sen-  
sibili; e la pigrizia naturale di non  
curarsi di riflettere sulle idee equi-  
voche, che pervengono alla nos-  
tra mente. In oltre egli c'insegna,  
che per aver idee giuste delle cose  
spirituali, è necessario far tacere  
i nostri sensi; e non pensare affatto  
alle materiali; e ci avverte che  
questa è una impresa difficilissi-  
ma, perchè la nostr' anima non  
penza alle cose spirituali, se non  
quando senta qualche impulso che  
la distacchi dalla contemplazione  
delle materiali, e la faccia rien-  
trare totalmente in se stessa.

**F v**



Ed ecco come la Filosofia, ingegnandosi ad alleggerire la nostra anima dall'importuno, e molesto impaccio del nostro corpo, tenta in una certa maniera di fare quel che farà la morte; cioè d'illuminarla, e spogliarla di tutto ciò che è carnale: ma non già la Filosofia falsa, perchè, non avendo coraggio di distaccarsi dalle cose sensibili, non conosce altro Dio che la materia, e considera la Metafisica come una scienza chimerica, benchè sia questa più certa che la Fisica, perchè la Fisica non ha altro appoggio se non i sensi che sono fallaci; ma la Metafisica scaturendo dalla prima di tutte le conoscenze, val a dire, dalla certezza della nostra esistenza, marcia con passi sicuri e franchi, benchè laboriosi, da cognizione in cognizione, inducendole per via del sano raziocinio, mercè la facoltà che Dio ce ne ha concesso.

DI CLEMENTE XIV. 131

La Metafisica, venendo al nostro soccorso, nel tempo stesso che ci prova l'immaterialità della nostra anima, e l'esistenza d'Iddio, ci convince della debolezza dei nostri lumi, e ci dispone a ricevere umilmente ed avidamente, i celesti misteri che furono rivelati al genere umano.

Ma l'Incredulo che si ride di cotesta scienza, e che se mai le dona una leggiera occhiata, è solamente per farne, non altrimenti che un suicida, uso contro se stesso; scagliasi con tanta furia contro la rivelazione, che fa pietà. Imperciocchè chi altro mai merita di essere più amaramente compianto, se non un uomo il quale, estinguendo affatto la luce della sua ragione, resta in mezzo ad una notte che fa orrore, e si avviticchia nei suoi propri dolori?

Ha forse l'Incredulo un altrarivelazione che lo ascicuri, che

quella che crediamo , è assolutamente chimerica ? Ma quando , dove , come ; questa luce segreta è venuta ad illuminarlo ? Forse nel momento in cui le passioni agendo impetuosamente su di lui , lo han reso simile ad un bruto , e lo han persuaso , che non ne differisce molto ? o forse nei spettacoli che nudriscono continuamente gli eccessi della sua immaginazione ? o pure in mezzo ai piaceri , nei quali nuota , e passa , materialissimamente , la sua vita ?

Io per me vi confesso , Milord , che non posso capire , come quella gente stessa che non vuole prestar fede ad alcuna ispirazione divina , riguarda poi come ispirate , e resta estatica a sentire le suggestioni di due , o tre persone , che le danno francamente lezioni d'incredulità. Io non so , come si possa esser sì cieco , per rimediare seco loro non solamente le

DI CLEMENTE XIV. 133  
testimonianze esterne, cioè quelle  
delle istorie, e della tradizione; ma  
anche l'interne, cioè quelle che,  
come abbiamo osservato di sopra,  
parlan sì chiaro a favore di Dio, e  
della Religione.

Ma cosa non può fare l'impe-  
tuosità delle passioni? Quando un  
uomo vuole abbandonarsi all'is-  
tinto, e solazzarsi in mezzo alle  
onde d'un mondo coperto di flutti  
e di spume, dee necessariamente  
abborrire una Religione che gli  
presenta incessantemente un Giu-  
dice tremendo che vede tutto, e  
che sarà inesorabile quando le nos-  
tre anime sciolte dal corpo, ande-  
ranno per essere giudicate.

È perciò facilissimo di conchiu-  
dere, che senza l'ajuto delle pas-  
sioni, i suddetti Predicatori dell'  
incredulità non troverebbero  
neppure un uomo che gli ascol-  
tasse; giacchè a cosa si riducono

tutti i loro sofismi, se non a far apparire, che alcuni punti di Fede sono inconcepibili per noi, e che certi altri ci pajono impossibili? Ed oh la vana ed inutile intrapresa! poichè la parola *Fede* significa appunto cosa che si spera, o crede; e non si vede. Provano per altra parte, quanto sia limitata, e corta la nostra capacità: E qual uomo al mondo che abbia riflettuto, ha mai dubitato di quest' altra verità?

Io non posso rendervi ragione di niente, nè in Fisica, nè in Morale (scrivea il Cardinal Bembo ad un Filosofo del suo tempo), se non ammettete Gesù Cristo, senza di cui finanche la creazione del Mondo, che è già per noi cosa inespliccabile, quanto alla maniera come fu fatta; non sarebbe meno incomprendibile, anz' impossibile, quanto al fine pel quale

DI CLEMENTE XIV. 135.  
fu destinata. Imperciocchè non potendo Dio in tutto quel che opera, aver altr' oggetto che l'infinito, la Creazione non averebbe potuto aver luogo, se non avesse avuto per scopo il Verbo Eterno. Ed ecco perchè S. Giovanni definisce Gesù Cristo, esser l'*Alpha* e l'*Omega*; e l'Apostolo c'insegna che i secoli furon creati da lui, e per lui: *Per quem fecit & sæcula*.

Risulta quindi, che il Cristianesimo è un magnifico quadro, sul quale stese Dio di propria mano le prime linee, e lo porgette egli stesso agli uomini, mentr'era appena abbozzato; sino al momento in cui venne Gesù Cristo per terminarlo: ma questo celeste quadro non riceverà il lustro, ed i colori, se non quando saremo ammessi nell'eternità; ove la sola Religione fissera i nostri sguardi; perchè liberati allora dal peso mortale che ci opprime, la vedremo ris-

plendere nell'essenza di Dio medesimo, facendo essa, secondo l'espressione di S. Agostino, un tutto con lui.

Colà sarà fissata in una maniera immutabile, perchè colà non vi può essere cambiamento: Ma qual meraviglia, che abbia variato forma su questa terra, a similitudine del tempo che non esiste se non per successione? Anzi queste combinazioni, e queste proporzioni inflesse, fanno risaltar maggiormente la sapienza dell'Ente Supremo, il quale ha voluto, che la Religione che ha prescritto all'uomo, imitasse le maniere differenti, e progressive, onde l'uomo esiste.

Voi ne giudicaveste come me, se foste scevro di tutte quelle ricchezze, e di tutti quei piaceri che, permettetemi che ve lo dica liberamente, vi materializzano. Io vi ho fatt' osservare più sopra, che

DI CLEMENTE XIV. 137  
per comprendere le cose spiri-  
tuali, è altrettanto necessario  
quanto è difficile; il distaccarsi  
affatto dai sensi, e far che l'anima  
rientri in se stessa. Dunque un  
uomo che si occupa solamente di  
ciò che è corporale, diviene in-  
tieraemente terrestre; e per con-  
seguenza si allontana infinitamente  
dalla conoscenza delle verità della  
nostra Religione, perchè il Cris-  
tianesimo non è altro in sostanza,  
che spirito e vita.

Gesù Cristo è il principio e la  
fine di tutte le cose create, ed è  
la chiave di tutti i misteri della  
grazia, e della natura; onde non  
è da stupire, se colui che non ha  
questa divina bussola, va a l'oscu-  
ro, e si perde ne' chimerici labi-  
rinti di mille sistemi; urtando co-  
me un cieco, or contro un muro,  
or contro una sbarra, talchè può  
veramente dirsi di lui: *Incidit in  
Scyllam, cupiens vitare Carybdim.*



Consideriamo, Milord, profondamente, tanto che è possibile alle creature, questo Uomo Dio. Supponiamo che (escludendo non però tutti gli equivoci, tutti i *ma*, e tutti i *se*) sia dimandato all' Incredulo: Che cosa è Gesù Cristo? Come potrà mai rispondere in una maniera plausibile, non che soddisfacente appieno?

Se risponde, che non è altro, che un uomo: Dunque Gesù Cristo è un impostore, perchè egli ha detto essere un Dio. Ma se è un impostore; come a dunque potuto dettare l'Evangelo, che è un raffinamento di quanto possa mai comprendersi di più sublime in morale, e che incatenando, non solo le opere, ma anche i pensieri, proibisce di servirsi fin d'un minimo equivoco.

Se è un impostore; come ha, non solamente dettato, ma (a differenza degl' impostori) posto egli

DI CLEMENTE XIV. 139

stesso in pratica il suo Vangelo, e stupito il mondo, facendosi vedere nel tempo stesso, sì semplice e sì divino, sì sublime, e sì abietto, sì puro in tutto il corso della sua vita, sì grande al momento della sua passione, e sì magnanimo nella sua morte?

Se è un impostore; come poter comprendere la cagione delle stupende vittorie, che egli, ed i suoi Discepoli hanno (a differenza degl' impostori, e degli ambiziosi) riportato in tutte le parti del Mondo, senz' armi, senza cabale, e senza inganni, sulle Nazioni più culte, e su i Filosofi più cospicui, e chiari?

Dunque Gesù Cristo è un Dio: E se è un Dio: Cosa si deve pensare della sua Religione, e di quei che la combattono? Ed ecco, Milord, quali sono le cognizioni degne della vostra mente sagacissima, e quali sono le verità che

un par vostro , dee sforzarsi di penetrare a fondo , in vece di tutti quei studi profani ai quali vi abbandonate ; perchè *linguæ cessabunt , scientia destruetur* , ed i tempi , e gli elementi saranno ingojati nell' abisso , e la sola cognizione di Gesù Cristo resterà salva , ed andrà per dir così , a galla. Voi riconoscerete , malgrado la certezza dei nostri lumi , ch' egli è il Verbo Eterno , e quell' aura divina , che fa germogliare nei nostri cuori la giustizia , e la santità ; quel primo anello della catena che lega tutte le cose visibili ed indivisibili ; e quella scaturigine , onde sorte tutta la sapienza , e tutta la savviezza.

Tiriam, Milord , da quanto abbiamo esaminato di sopra , tante , per così dire , linee al centro. Prendete ad esaminar voi stesso , e questa meditazione vi menerà infallibilmente alla cognizione

DI CLEMENTE XIV. 141  
della verità. Movete un dito, un labro, una palpebra; e dimandate quinci a voi medesimo: Chi ne è la causa efficiente? Se l'anima umana producesse veramente il moto; onde avviene poi che vorrà invano muovere quell'istesso labro o dito, quando gli organi sono viziati, o le forze sposate?

Ei non è meno evidente, che la potenza del moto non è essenziale alla materia, perchè questa cessando di muoversi, non finisce di esistere. Dunque le è accidentale, cioè la riceve da una causa esteriore: E qual altro Ente gliel'ha potuto, e può dare e conservare, se non Iddio? Dunque il menomo atto, o gesto che fate, è un indizio manifesto dell'azione del Creatore. Dunque quest'azione vi fa comprendere, che vi è una Provvidenza che prende cura, regge, e governa il tutto. Dunque questa Provvidenza vi convin-

ce, che voi siete caro all' Autore della vita ; e questa convizione vi condurrà da verità in verità , fino a quelle che sono state rivelate. Dunque bisogna confessare , che il Cristianesimo che è tanto antico quanto è 'l Mondo , e che è un complesso, ed un raffinamento di cotesti lumi celesti , è un opera che emana dalla Divinità , e dee per conseguenza, esser abbracciato con tutto il cuore , e con tutta l'anima.

Noi abbiamo in fatti , purchè vogliamo rientrar veramente in noi stessi , per considerare le cose spirituali , una chiara idea di un Dio Creatore, Legislatore, e Conservatore di tutta la natura. Il Cristianesimo viene al soccorso di questi lumi naturali , e ci spiega con maggior chiarezza , ciò che hanno invano tentato gli antichi e tenteranno inutilmente i moderni Filosofi ; cioè cosa sia questo

Ente Supremo, e come la Creazione sia stata fatta. Ed a che maravigliarsi, se non possiamo intendere perfettamente i misteri che ci svela su detti due punti, giacchè è evidente, che egli è dell'essenza di un spirito finito e limitato, di non poter comprendere perfettamente l'infinito?

Noi siamo sì naturalmente portati a riconoscere, ed adorare questo nostro benefattore, che non vi fu mai, come non vi è Nazione ne Mondo, che non se ne abbia fatto un principal dovere; benchè ricevutane per mancanza di meditazione bastante una idea falza, e privi della Rivelazione han dato (non sapendo quali cose, e quali maniere potessero essere più grate a Dio) nelle sciocchezze, negli assurdi, o nelle crudeltà. Ma il Cristianesimo sgombrando tutte le oscurità, in cui ci lasciano i semplici lumi naturali, ci mostra, e

ci proscrive un culto degno della spiritualità della nostr' anima , e per conseguenza piacevole , ed accetto all' Autore dello spirito , e della vita.

Noi sentiamo una voce interna che proibendoci di far il male , ed ordinandoci di osservare esattamente le regole di giustizia , di bontà , di pietà , e di tutte le altre virtù che tendono al ben generale ; ci fa presumere , che i giusti saranno premiati , e che i scelerati saran puniti ; tanto più che raramente in questo Mondo , ricevono i primi il premio , ed i secondi la pena che meritano. Il Cristianesimo viene a spiegarci più chiaramente quest' arcano , e ci mostra un'altra vita , nella quale la Giustizia Divina manifesterà l'estrema differenza che mette , tra coloro che hanno ubbidito le di lei Sante Leggi , e quegli altri che pongonfi dietro le spalle i di lei

DI CLÈMENTE XIV. 145  
l'er precetti. E cosa è mai più consolante, e più deliziosa per un giusto, che questa speranza d'una eterna ricompensa?

Noi conosciamo ad evidenza, che basta agli altri viventi il puro istinto per vivere felici, e che l'istinto stesso è in noi causa della nostra infelicità, perchè ci porta ad abusare, e ci rende ingiusti, e crudeli contro gli altri, e contra noi medesimi, onde vengono i timori, i rimorsi, i crepacuori, e la perdita del coraggio, e delle forze, e quindi i languori dell'anima, e del corpo. Dunque conosciamo, che l'istinto non è stato dato a noi per l'istesso fine, per cui fu concesso agli altri viventi; perchè basta a loro l'istinto per costituire la loro felicità, ed al contrario l'istinto rende l'uomo infelice. Dunque a propriamente parlare, noi conosciamo, che il vero, per spiegarmi così, nostro

*Tomo II. P. II.*

G



istinto è quello che doma l'istinto animale ; cioè l'uso di quella divina facoltà che piacque al Creatore di accordarci , per mezzo della quale possiam discernere il bene dal male. Il Cristianesimo illumina ed incoraggia questo dettame della nostra coscienza , e ci somministra armi potentissime per diradicare , e sterminare affatto le passioni.

Raccogliamo, Milordo, le vele: Quanto abbiain considerato di sopra, è della portata di ogni uomo, perchè risulta dai nostri semplici lumi naturali. Or che dovrebbe dirsi, se vi aggiungessimo gli argomenti vittoriosi che ci fornisce la Rivelazione, la quale schiarendo, per dir così, la nostra vista, ci disvela cose ineffabili, e ci fa vedere nel Cristianesimo altre bellezze, e bellezze più grandi, e più ammirabili di quelle che abbiamo enumerate ?

**DI CLEMENTE XIV. 147.**

Dunque la Religione farà sempre sicura di guadagnar la sua lite agli occhi di tutti quelli , che avranno qualche principio del giusto raziocinare. Ma perchè, dite voi, vediamo tanta gente che, in vece d'innamorarsene, ne ha paura, e la prende in antipatia, ad esempio dei spiriti alla moda, alle parole ed alla fama dei quali, il mondo cieco se ne rapporta , e giura ?

Il motivo è chiarissimo, e si è, perchè l'uomo vorrebbe, che tutte le cognizioni fossero della portata della sua Intelligenza , considerata come semplice facoltà ; cioè di quella potenza che l'anima ha di congiungere, o separare due o più idee che hanno tra loro ragguagli di uguaglianza , o disuguaglianza, necessari, e conosciuti a prima vista ; come farebbe a dire che il tutto è più grande d'una parte, o che tutte le parti riunite sono uguali al tutto. Ma per lo

più le verità della Religione non sono già della portata dell'Intelligenza, ma sibbene della Ragione; cioè di quella facoltà che abbiamo di discernere quei suddetti rapporti che sono senza dubbio parimente necessari, ma non conosciuti a prima vista; e che non perveniamo a scoprirli, se non meditando, ed argumentando.

Quindi nasce che l'uomo, stante la pigrizia a cui lo trascina l'istinto, si annoja di far uso della propria ragione, ed ama meglio di rapportarsene a quel, che altri dice di aver esaminato, che ad esaminarlo egli stesso; tanto più perchè quel che dice la Religione, molesta, e distrugge le passioni, ma quel che spacciano i spiriti alla moda, le favoreggia, e nutrisce.

Un ladro, un assassino vorrebbe, che non vi fussero nè Re, nè Leggi per gastigarlo in questa vita; nè un Dio vindice, nè immortalità

d'anima, nè resurrezione, per ricevere una pena eterna nell'altra: E perciò presta, avidamente, orecchio a coloro che insegnano, che quando il nostro corpo è morto, la scena è finita.

Ma un bravo Inglese, un uomo come voi, Milord, che all'estensione, e penetrazione del suo spirito, accumula rettitudine, e bontà di cuore; per cui è amico dell'umanità, del giusto, e dell'onesto; non è nello stesso caso, in cui sono i scelerati, o pur quegli altri che spossano il loro corpo, e la loro anima nel libertinaggio, e nella corruzione.

Io non mi maraviglio che un idiota, si lascia prendere al laccio; tanto più che corrotti i nostri costumi, ed estinto, quas'intieramente, l'amor verso Dio, e verso il Prossimo; la maggior parte dei Cristiani trasfigura, e disonora la sua Religione; e che quel che sof-

tituiscono gli empj, in di lei luogo, non è altro, che un scheletro.

Ma non posso darvi pace, che voi che siete in istato di distinguere, e separare i colori, siate la vittima dei sofismi di tanti sistemi, e di tante nuove opinioni, delle quali vi siete sfortunatamente ricolmo.

Coraggio adunque; a terra l'indegna salma. Appellate dalle vostre prevenzioni che ne han giudicato fin adesso, a voi medesimo, e fate che in vece loro, porti, come è di giustizia, questa gran sentenza la sola vostra ragione. Entrate come un uomo nuovo nel cammino che vi apre la Tradizione, risalite alla sorgente della Religione, analizzatela, e seguitela sino dove dee andare a finire; ed i raggi della verità verranno a saettare in maniera l'occhio della vostra mente, che voi, quasi scosso da un profondo letargo, avrete vergogna di

**DI CLEMENTE XIV. 151**  
esservi lasciato abbacinare, e addormire dalle ciarle degli Atei, e de' Materialisti.

Io credo fermamente, che ogni un di costoro, avrebbe orrore non che vergogna, se pensasse veramente a quel che dice, ed alle infami conseguenze che nascono dal suo sistema.

In fatti, negando un Dio moderatore dell' Universo, e l'immortalità della nostra anima; che altro vengono a fare, se non ad insinuar chiaramente all' uomo di maledire in tutti i momenti la sua esistenza? Imperciocchè ne' vero, che allora una creatura irragionevole che è retta dal solo istinto, ed è contenta del presente, senza maggiori desiderj, senza rimorsi sul passato, e senza inquietudini sull' avvenire, sarebbe ella mille volte più felice di noi?

Che altro vengono a dire, se non che l'anima ragionevole, che

è stata conceduta all' uomo , e che lo rende sì superiore alle bestie , non dee servire ad altro , che a colmare la sua vita di amarezze ? Ed in fine per tralasciare le altre conseguenze , e restringerci ad una che val per tutte : A che altro può servire la loro dottrina , se non a disperare i giusti , ed a consolare , anzi ad incoraggiare i scelerati ?

Egli è certo , che in questa vita , non vi è differenza sufficiente tral vizio , e la virtù , perchè non solamente sono i giusti sovente involuppati nelle stesse calamità che i colpevoli , ma in concorso , spesso spesso soccombono. Dunque la sorte dei scelerati è migliore di quella dei giusti. Dunque val meglio esser un ladro , un assassino , che un uomo santo. Dunque addio virtù , addio società.

Nè vale che dicano , che l'idea dell' onestà naturale può tenerci n

DI CLEMENTE XIV. 153

freno, perchè l'esperienza insegna che questo freno è bastante solamente, quando le passioni hanno il di sotto; ma quando prendono il di sopra, allora un figlio è capace di scannare il suo padre, ed un suddito il suo principe.

Dunque replicano i spiriti forti, bisognerà per lo meno confessare che l'istinto il quale genera le passioni, è un crudel dono che Dio ha fatto all' uomo. Sì, Signore, rispondo io, quando vogliamo seguirlo brutalmente; ma quando lo reggiamo colla ragione, l'istinto è un dono prezioso, ed inestimabile, perchè se non avessimo da resistere a lui in questa vita, noi non potremmo acquistare niun merito, per conseguire la felicità eterna che il Creatore non ci deve, ma che per mera sua misericordia, ed a detta condizione, ci promette nell' altra; ove verrà anche il nostro corpo, il quale farà



rifuscitato, e reso immortale:

Oibò, sento che prorompono schizzinosamente i spiriti forti: la Resurrezione è impossibile. E perchè, rispond'io? Perchè noi non la possiamo comprendere, mi diran essi; o pure (e questo è l'achille dei loro argomenti), perchè l'esperienze chimiche mostrano, che tutti i corpi si risolvono negl' istèssi principj; e che la materia stessa, che ha composto un uomo, è, prima e dopo, passata per mille altri usi; onde è impossibile, che ciò che ha *signanter* servito a molti uomini, possa nel tempo stesso revindicarsi, ed appartenere ad un solo.

Che altro prova questo argomento, se non che la Resurrezione è impossibile, secondo le forze attuali della natura? Ma chi ha mai dubitato di questa verità? Anzi noi diciamo sempre miracolosa Resurrezione, e *miracolosa*

**DI CLEMENTE XIV. 155**  
significa, appunto, effetto che è al di là, o pure contra le forze naturali.

Or dall'esser la Resurrezione incomprendibile per noi, o pure impossibile, secondo le forze presenti naturali, pretender di conchiudere, che lo sia anche secondo le forze soprannaturali; e un metter il colmo alla stravaganza.

Intanto è un assioma incontastabile, che chi fa il più, può fare il meno. Dunque colui che ha creato, e mantiene il tutto, può molto più farci risuscitare: E la pretesa implicanza svanisce vie più, quando si voglia riflettere che la Rivelazione non dice mica; che il nostro corpo sarà risuscitato, coll' istessa materia identica, onde è oggi, oppure fu, nel momento della nostra nascita, composto.

Noi sappiamo, che la materia che compone i nostri corpi, cam-

bia incessantemente, e che quindi nasce la necessità di alimentarci. Sappiamo per conseguenza, che la materia che compone il corpo di un uomo vecchio, non è più l'istessa che lo compose, quando fu giovine. Ma questo cambiamento della materia, e della forma del corpo, non impediscono, che non lo consideriamo sempre, come l'istessissimo uomo.

Dunque è evidente, che, dato anche per concesso, che la materia contenuta in oggi nel mio individuo, sia passata, e passi in avvenire in mille altri uomini, o corpi qualsivogliano; il passaggio, e l'uso di questo, per dir così, comune succo nutritivo, non può essere d'impedimento alla nostra Resurrezione. Per esser il mio corpo l'istessissimo, basta solamente, che sieno riunite le particelle del germe, onde nacqui; operazione che è senza dubbio al di sopra delle

DI CLEMENTE XIV. 157  
forze della natura, ma che non  
può costare, se non un semplice  
atto di volontà al Creatore.

Ed ecco in qual guisa un che  
voglia sinceramente andar rintrac-  
ciando la verità, trova nel Cri-  
stianesimo il suo porto, e la sua  
calma, e fuori di questo è una  
nave senz'alberi, e senza timone  
in mezzo alle onde.

Finisco, facendovi osservare,  
che se quei che ebbero l'infortu-  
nio di nascere pria della venuta  
di Gesù Cristo, sono scusabili,  
se non ebbero la giusta idea dell'  
anima, della Divinità, e della Re-  
ligione, noi non possiamo esserlo  
più; perchè l'Evangelo ci ha por-  
tato la chiave di questi misteri;  
onde migliorata la condizione  
della nostra capacità, può adesso  
ogni uomo che voglia far uso  
della ragione, comprendere faci-  
lissimamente quel che tentò, quasi  
affatto in vano, il divino Platone,

Mi rincresce poi sentir che si lagna circa le particolarità interessanti della vita di Benedetto XIV; ma scusi, se le fo riflettere che, non conoscendo ella a fondo gli usi del nostro paese, si è ridotta troppo tardi a raccogliere. Un Autore che abbia un simil disegno, dee andarne a caccia di buon ora, perchè mentre un Pontefice è vivente, ognuno affrettasi, con gran piacere, ad informarsene, ed a parlarne: Ma dato appena fuori l'ultimo respiro, il di lui nome è già passato nell'oblio; sovente, anche presso coloro che gli debbono tutto quanto sono.

Intanto, purchè non vi sia pregiudizio della salute, io l'esorto a proseguire coraggiosamente le sue letterarie fatiche; cotanto utili al Pubblico; e la prego a credermi più che non saprei spiegarlo, di

DI CLEMENTE XIV. 161  
V. S. ill.<sup>ma</sup>, affezionatissimo ser-  
vitore, il Card. Ganganelli.

*Roma, 13 Septemb. 1768.*

---

Lettera CXXIII, al Signor Ambasciatore  
di \*\*\*\*, *in Latino.*

Lettera CXXIV, al Signor Marchese  
di \*\*\*\*, *in Latino.*

---

## LETTERA CXXV.

*Ad un Religioso del suo Ordine.*

EH! caro amico, e compagno an-  
tico; che io sapeva già, che nell'  
apice dei monti, vi è da trovare  
più spine e roveti, che fiori, non  
che vive sorgenti, e ruscelli fres-  
chi. Nè l'orgoglio mi ha mai cau-  
sato inquietudine alcuna, perchè  
mi ricordo sempre di S. Arcan-  
gelo, ed annichilo così, pria che  
nascano quei moti insofferenti,

che potrebbe causarmi la splendida dignità, della quale mi vedo, contra i miei meriti, e contra ogni umana credenza, adorno.

Ma quel che non sapevo, che non speravo, e che crucia adesso il mio cuore, si è di vedermi nel caso di dover opprimere i naturali moti di gratitudine, e resistere al parere della persona che dopo Dio, ed i Santi, dovrei riguardare come l'oggetto più facto, e più venerando che esista per me.

Viva però Dio, e sia, costì quanto si voglia alla nostra fragile natura, rigorosamente eseguita la sua Santa Legge; e ci tenga egli poi, per sua infinita clemenza, conto, se vuole, di questi sacrifici.

Io non sono già di coloro, che come se la gratitudine, o pure la carità fosse l'istessa cosa che l'adulazione, si vanno immaginando, che debba soffogarsi, o almeno in-

**DI CLEMENTÉ XIV. 163**

dorarsi la verità, a fronte delle persone che ci han beneficato, o che abbiano, in qualsivoglia altra maniera, diritto al nostro amore.

Io credo anzi, che appunto per questo motivo dee il nostro zelo (se lice spiegarmi così, giacchè la verità va detta sempre con ugual forza, a chiunque del Prossimo) dee il nostro zelo infiammarsi vie più che non suole, e riempiendosi di carità, ad imitazione dei Santi Padri che n'eràn colmi, lagnarsi e piangere, o pure impetuosamente prorompere, a proporzione del bisogno; ma guardarsi sempre di lasciarsi, per riguardi umani, sedurre dalle nuove opinioni che appestano il mondo, sotto lo spazioso manto della probabilità.

Ma chi non comprende quanto è doloroso il trovarsi' n casi tali; e quanto non sarebbe desiderabile di non farne mai la pruova! Noi però dobbiamo aver sempre l'oc-



chio al Cielo , ed aspettando che arrivi l'ora prescritta all'ultima-  
zione dei suoi inescrutabili di-  
segni , adorarli intanto , e pres-  
tarci di buon cuore alla parte , a  
cui ci destina. Onde vi prego di  
portare , in iscrivendo , i miei cor-  
dialissimi ossequj al Vescovo di...,  
e senza parlargli dello stato del  
mio animo , dirgli solamente , che  
si è operato sin ora quanto si è potu-  
to , per far rinascere la pace ; ma  
tutto è stato , e sarà inutile , sino  
a che Dio lo vorrà.

L'avviso della mortale malattia  
del nostro carissimo amico , avea  
posto il mio cuore in crudelissime  
ambascie , ma la bella nuova che  
mi avanzate , di esser egli già fuori  
pericolo , mi ha intieramente ri-  
creato ; perchè tralasciando , che  
questi è uno di quegli uomini rari  
che sa dirigere le cōscienze , ed  
allontanarle affatto da quei scrupoli insignificanti , anzi supersti-

DI CLEMENTE XIV. 165  
ziosi , nei quali si addormono : ove  
è per noi , e per tanti altri che han  
bisogno consiglio , un miglior  
foccorso , ed un lume più chiaro ?

È peraltro verissimo , che con  
molti , e molti Direttori di cos-  
cienza anderebbe , a un di presso ,  
dettato un decreto simile a quello ,  
che raccontasi aver un Giudice , non  
so se in Napoli , o in Milano , fatto  
in una causa introdottasi contro il  
Curatore dato ad un prodigo. Esa-  
minò egli la condotta , che avea  
tenuto codesto Curatore , ed aven-  
dola trovato veramente inetta , e  
scimunita , decretò : *Detur Curator*  
*Curatori.*

Il Direttore ch'io 'ebbi quì ,  
quello stesso di cui mi parlate , e  
che morì con odore di santità ,  
non mi ha lasciato niente per is-  
critto ; quantunque io avessi sem-  
pre desiderato , che rendesse anzi  
pubblica la sua maniera ; ma egli  
ha temuto di offendere la sua mo-  
destia , e la sua umiltà ,

Posso non ostante dirvi, che la prima cosa a cui badava, si era di elevare in ispirito il suo Penitente, in modo tale che inferorato questi nella Fede, lo dimenticasse affatto, e credesse vivamente confessarsi a Dio, in persona.

Ei mi faceva osservare, che la nostra debole natura è, per così dire, attratta delle apparenze, e dagli oggetti materiali, onde se non facciamo continui sforzi a ritornare in noi stessi, noi siamo in pericolo evidente di dare la nostr' affezione al servitore, in vece di conservarla entrambi fedelmente al nostro comun Padrone. Inalzavasi perciò questo uomo celeste, e vi aiutava sempre a montar seco lui al di sopra dei nostri sensi, affinchè accesi unicamente di amor divino, non restasse in quel momento nicchia alcuna per le creature.

**DI CLEMENTE XIV. 167**

Ed in vero, quanti Confessori, e Penitenti, vivono tranquilli, e non pensano nemmeno all'accennato gran pericolo, che si corre? Onde avviene poi, che (generalmente parlando) la loro reciproca affezione, è in gran parte appoggiata su motivi abbiettissimi, e terrestri.

Dee certamente il Confessore avere una carità speciale pel suo Penitente, e dee costui portare una particolar venerazione al suo Padre spirituale, perchè è l'oracolo della S. Legge: ma questi rispettivi affetti nè deono eccedere i giusti limiti, nè entrare in concorrenza, anzi che fare obliare il fine primario.

Bisogna perciò, a mio giudizio, guardarsi principalmente dalle donne, perchè aggiunta, alla loro immaginazione pronta ad accendersi, e ad aggrandirsi, la timidezza di coscienza; accade che quando

vedono colui nel quale han posto la loro confidenza, credono di vedere almen' almeno il loro Angelo custode, e così perdon di mira l'ancora sacra, cioè, la vera Contrizione. Ed ecco l'orribil baratro, che apre sordamente sotto i piedi, questa sorta di affezione a cui si bada sì poco, e che è quasi stimata non solo innocente, ma meritoria.

Quindi 'l miglior consiglio che posso darvi, si è di non cessar mai (ad imitazione dell' accennato mio Direttore) di far capire, specialmente alle donne, il tremendo pericolo che si corre di attaccarsi sventuratamente al Confessore; onde nasce, che si vedono spesso delle donne, anzi degli uomini, che si passerebbono più tosto di confessarsi, che andare in uno altro confessionale; ed onde accaderà che nel giorno del giudizio sarà, senza misericordia, detto loro;

DI CLEMENTE XIV. 169  
loro: *Discedite, nescio vos.* Voi avete amato il mio servitore infedele, e non già me.

Dovrebbeſi per tanto far ben capire ai Penitenti, quali ſono i veri motivi che fan trovar più eſpediente di ricorrerſi ſempre all' iſteſſo Confefſore, in vece di andar cambiando ogni volta; af- finchè ſpecialmente le donne non credano, che queſto conſiglio autorizzi un attacco, o proibisca affatto un altro confeſſionale. In una parola queſto è un panto, ſu di cui non può mai farſi attenzione baſtante, perchè il cuore umano cerca ſempre di andar facendo interpretazioni, per abilitarſi ad oltrapafſare i limiti, che gli ſono preſcritti.

Noi abbiamo una moltitudine di libri, che trattano di queſta importantiffima materia, ma la maggior parte ſi perde in un caos di caſi di coſcienza, o pure ricade

*Tomo II. P. II.*

H

nei fonti ordinari, e comunali. Io fatigherei volentieri per comporre un libro quale lo desiderate, ma ove è il tempo, ma ove è la capacità, che è il più essenziale?

Per una simile impresa ci vuole assolutamente lo spirito di Dio, ed una perfetta cognizione delle pieghe, e ripieghe, dei nascondigli, e delle uscite segrete del cuore umano.

Quante volte non crediamo di aver fatta un'azione degna di esser presentata a Dio, e se andiamo a rintracciarne l'origine, si trova esser partita dallo smoderato desiderio della gloria, da un abito fatto, o da simili cause indifferenti, ovvero sospette? Quante volte ci lusinghiamo di non aver peccato che per ignoranza, e scopriamo poi che l'ignoranza è un pretesto che maschera la trascuraggine, l'orgoglio, o altre più ree passioni?

DI CLEMENTE XIV. 171

Il Confessore dee saper sviluppare quest' intrighi che abundantemente inventa l'amor proprio ; e saperne decidere definitivamente. Ed oh la grande , ed oh la terribile difficoltà !

Del resto , debb'egli , a creder mio , aver sempre avanti gli occhi l'augusta dignità di cui è vestito , e pieno d'un santo timore , star attento , affinchè non s'inganni in dare nè più , nè meno ; pensando sempre che è grave delitto , e somma stupidità , il pretendere di farsi amici con roba della quale non è altro , che semplice depositario , e dispensatore. Dee il Penitente , persuaso di questa eterna verità , tremar per timore di prevaricare il suo confessore : E deono entrambi , nelle funzioni di questo Santo Sacramento , trattarsi scambievolmente come se non si conoscessero ; badando ciascun di loro unicamente al S. Ministero , e non pen-

H ij



fando rispettivamente , a chi lo amministra, ed a chi lo riceve.

Per fine desidero , che tutte le vostre brame , sieno esaudite , perchè so che il vostro occhio non mira che a cose buone ; e resto come sempre vostro affezionatissimo amico , e servitore , il Cardinal Ganganelli.

*Dal Convento dei SS. Apostoli.*

---

## LETTERA CXXVI.

*Al Signor Conte ....*

SE riflettete , gentilissimo Signor Conte , al color dell'abito che porto , voi non vi lagnarete più , se scarfeggio di notizie , perchè queste si spacciano solamente nei circoli brillanti ; e cosa volete , che io vada a far colà , anche quando amassi questo nuovo genere di vita ? Se non si dice mai

DI CLEMENTE XIV. 173  
niente; qual maraviglia è, che  
io non sappia mai cos' alcuna,  
anticipatamente?

L'unico canale che io mi abbia,  
per aver qualche sentore di quel  
che si passa, è il nostro caro Abate:  
Ma che per ciò? Voi lo  
conoscete meglio di me. Può  
egli saper tutto? Può egli dir  
sempre vero? Non già che sia  
capace di vendervi lucciole per  
lanterne, ma la sua immaginazione  
prende fuoco, come la polvere  
da schioppo, e guai a chi gli sta  
vicino. Ed ove lascio quella sua  
impazienza, anzi furia, con cui il  
di lui velocissimo sguardo scorre  
gli oggetti che gli si presentano.  
Un bruscolo gli pare una trave,  
ed una trave, &c.

Quanto poi al *postiglione alato*,  
mi ha questi già portato le lettere  
che io aspettava. Eh bene?  
Per tutta risposta non vi è altro  
che saggie riflessioni; ed intanto

i clamori continuano, anzi crescono; Ma le persone interessate a temporeggiare, raddopiano le sentinelle, le trincee, i bastioni, &c. Voi m'intendete.

Ma eccovi veramente una gran nuova. Siamo stati avvisati per un Concistoro. Probabilmente si è il S. Padre accorto, che la via che aveva preso, non è la migliore, onde metterà sul tappeto gli sventurati affari, che han prodotto i disgusti attuali; ed io credo, e spero fermamente, che tutti i guai faran finiti: E perchè nò?

È impossibile, che non si traggano consigli sodi, e proporzionati ai bisogni presenti, da uomini che sono invecchiati nel Ministero, e resi cospicui in tante Nunziature, o in altri pubblici impieghi. Tutte le istorie ne fan testimonianza, ed io mi ricordo di aver letto, che Paolo V, vedendo ridotto a mal partito un affare

DI CLEMENTE XIV. 175

molto importante disse al Cardinal Borghese: *Nipote, bisogna metterlo in mano dei Cardinali.*

*Al solo Sisto, dice un Politico del secolo scorso, riuscì fortunato l'operar solo, perchè alla destrezza, e virtù di Sisto, parve che condescendesse la fortuna; E soggiunge: Felici quei Pontefici, che fanno le cose coi maturati consigli delle Congregazioni.*

Io, quanto a me dico, volesse Dio, che il S. Padre avesse preso prima la risoluzione che prende oggi! Ma per altra parte, chi può negare, che non sempre possono i pericoli scoprirsi da lontano? Ed oltre a ciò; quante volte fortissimi motivi prudenziali non ci determinano a risolverci più tosto di andar soli, che di comunicare, senza necessità precisa, il proprio segreto ai nostri compagni? Siam uomini. L'imprudenza, e l'indif-

cretezza ci possono sorprendere; quando men lo temiamo.

Del resto, io son di parere che ne parliate al Signor.....; e fargli osservare, che sebbene Roma sia celebre per la sua politica; non sempre.... questo non ha bisogno di spiega.

È da presumersi che la Spagna, la Francia, ed il Portogallo avranno, &c. &c.

Ma io non meriterei l'onore di essere vostro amico, se fossi capace di fare la figura del noto uomiciatto che tradì il segreto; sicchè se non farò abilitato con ordini particolari, mi permetterete che io guardi un profondo silenzio, su quanto sarà per risultare nell'accennato Concistorio.

Io ci sono obligato, non solamente in qualità di Cardinale, ma in qualità di uomo onesto: E qual vizio è mai più stomachevole, che

**DI CLEMENTE XIV. 177**  
la viltà di tradire un segreto confidato *sub sigillo naturali*? E cosa dovrà dirsi, quando interviene di più la promessa fatta a Dio?

Ciò non ostante io temo, perchè le cose son oramai tanto ventilate, che è facilissimo, dal semplice color del viso, non che da una parola imprudente, e da un gesto muto, indovinarsi il di più; e scommetterei che non solamente voi, ma anche i Gazzetieri di Olanda sapranno presto quel che si è passato.

Vi sono intanto fervo umilissimo, e finisco senza cerimonie; affinchè vediate che non oblio mai, nemmeno il più minimo dei vostri comandi, e siate sempre più convinto del giusto titolo, onde mi vanto vostro amico vero, e servitore affezionatissimo, il Cardinal Ganganelli.

*Roma, 31 Cor. 1769.*

**H v**

## LETTERA CXXVII.

*Al Medesimo.*

AH! stimatissimo mio Signor Conte, che nuova, sono per darvi; e quanto è più importante del Concistoro che vi ho avvisato! Dovea questo tenersi appunto oggi, ma nella scorsa notte fu il S. Padre improvvisamente assalito da spasimi sì crudeli, che mando fuori un spaventevole, e stridentissimo urlo; e uscì di vita. Oh Dio! chi l'avrebbe pensato? Siam tutti mortali, e basta un niente per separare la nostr' anima dal corpo: Ma queste morti sì violenti, ed inopinate, fan temere, e parlare in cento guise. Or pensate voi, quanti bucinamenti vi faranno relativi alle cose correnti.

**DI CLEMENTE XIV. 179**

Io piango il mio benefattore ;  
e mi unisco a quanti buoni Cris-  
tiani ci sono per piangerlo , non  
solamente per l'innocenza dei suoi  
santi costumi , ma per quell' edi-  
ficante ardore di amor divino , che  
rendeva rispettabile la Religione ;  
e che sortendo abbondantemente  
dal fondo del di lui cuore , come  
dalla più bella scaturigine , com-  
municavasi a tutti quei , che gli  
stavan vicino ; e quindi multipli-  
cati i canali , passava da petto in  
petto , e come un fiume di salu-  
tare balsamo , inaffiava tutta la  
Cristianità.

Per quel che riguarda esempla-  
rità di zelo ad ogni pruova ; chi  
potrà mai superarlo ? Voi sapete  
come io penso ; ma che perciò ?  
Posto che l'uomo non può sem-  
pre evitare d'ingannarsi , chi può  
negare , che il peccar per delica-  
tezza di coscienza , è un bello in-  
ganno ?

**Hvj**



Si aborre un traditore, ed un infido depositario, ma un severo osservatore di suoi doveri, nel tempo stesso, che spiace, desta ammirazione; si odia il suo fatto, ma si ama la sua persona, e si rispetta la sua probità. E quanto più, quando si vede disposto a rientrar nei desiderati limici. Ah! che morte importuna è stata questa, che ha tolto al buon Clemente il frutto di tanti sacrifici, che una riconciliazione perfetta stava già per cogliere.

Ma egli troverà nel Cielo la ricompensa delle sue purissime intenzioni, e noi nel lutto che ne portiamo, siam rimasti in un laberinto, dal quale Iddio solo sa come, e quando potremo tirarci fuori, e perciò io compianggo da adesso il di lui successore..... Chi sarà? Mi direte voi chiedendomi al vostro solito, in risposta, il mio sentimento; onde

**DI CLEMENTE XIV.** 181  
prima che me ne facciate la dimanda, vi fo dire che questa volta sì, che posso darvi un parere veramente sicuro, e senza timore di sbagliarla.

Il nuovo Papa sarà colui che Dio ha destinato, e poichè Iddio non suole rivelare i suoi segreti, quindi, come ordinariamente accade, il nuovo Papa sarà colui, a cui si pensa il meno.

Ed oh ! quanto in queste occasioni restan confuse l'incredulità, e la presunzione umana ! Hanno un bel fare di voler affettare i spiriti forti, oppure di conghietturare, di formar desiderj, e di metter fuso sopra le cause seconde. Iddio se ne ride dell' alto dei suoi Cieli, e si serve appunto di queste tali cose, per giungere, in una maniera tanto inopinata, quanto stupenda, all' adempimento de' suoi inescrutabili disegni.

Desidero non per tanto, che il

nuovo Pontefice , in qualità di rappresentante di Gesù Cristo , sia un uomo che non spiri altro che virtù evangeliche , ed in qualità di Principe temporale , faccia risplendere saviezza , e sagacità : Ma per grazia del Cielo , è oggi , il Sagro Collegio , tanto fornito di personaggi venerandi che riuniscono la scienza alla pietà , che io dico sinceramente a voi , come direi francamente ad ognuno , che io non so nell'abbondanza del numero , a chi dare il mio voto : Onde pregate Dio , che c'illumini , e che ci conceda un nuovo Padre , quale lo stimerà più proprio ai bisogni presenti , ed a quelli della sua Chiesa in generale.

Il Conclave che non sarà affatto incomodo , perchè i calori estivi sono ancor lontani , non cambierà niente al mio genere di vita ; giacchè in sostanza non vengo a far altro , che uscir da una cella per

DI CLEMENTE XIV. 185

entrare in un'altra. Voi sapete, come io penso, onde se non terminerà così presto, come desiderate, siate sicuro, che non mancherà per me.


Ho veduto, non ha guari, Monsignor Marefoschi, quel Prelato, che con ragione dite, esser una maraviglia di scienza, e di candore; ma in grazia permettetemi, che per ora mi taccia su d'ogni altro articolo, perchè per sforzi che io mi faccia, per lenire il dolore dell'amara perdita, sento che nol posso. È troppo vivo, è troppo fresco.

Sono tanto afflitto, e costernato, che il mio pensiero ritorna sempre all'istesso punto, ed in questo momento va verso i degni, e virtuosi nipoti che il Papa ha lasciato, e dal mio dolore misura il loro, specialmente quello del mio, felice spiegarmi così, *Angelo Gabriello*, cioè del Cardinale, colui

che come sapete, mi *annunciò* la dignità che indegnamente porto. Io che conosco come il suo bel cuore è fatto, penso che al primo istante che ci vedremo, desterassi in noi più vivamente la memoria del benefico, e santo defunto: E giudicate, se vi farà modo da retinere il pianto, se solamente in pensando a questo primo incontro, mi scorron già le lacrime sul viso.

Voi, carissimo mio Signor Conte, che mi conoscete, non avete bisogno che io vi esprima maggiormente, come il mio cuore si muova pe' miei buoni padroni, ed amici; e conseguentemente per voi, giacchè mi sono dedicato vostro vero amico, e servitore affezionatissimo, il Cardinal Ganganelli.

*Roma, 3 Febr. 1769.*



---

LETTERA CXXVIII.

*Ad un Religioso suo amico.*

**E**cco, caro il mio Compagno; che vado in Conclave, e malgrado le apparenze, credo fermamente che ne usciremo presto, perchè questa è opera di Dio, e non già nostra: E s'egli potè arrestare il sole rimpetto a Gabaon; cosa non potrà fare su' nostri cuori? Onde pregatelo solamente che ci accordi la sospirata calma, e degni fortificare le nostre mire, colla sua santa benedizione.

Vi ringrazio de' vostri avvertimenti; il Conclavista che mi han proposto è un uomo pieno di prudenza, e di probità. Voi sapete, che amo infinitamente la sua Nazione; ma avete forse obliato, che

io ho per massima: *Secretum meum mihi*? Dormite dunque tranquillamente, e fatemi piacere di dire al nostro Prelato, che non ho tempo da rispondergli, ma che l'aspetto in SS. Apostoli, il momento che sortiremo da prigione; e voi non mancherete di farmi trovar pronto il saputo libro. Addio dunque per oggi, e sino al giorno che potrà darvi un caro abbraccio, il vostro vero amico, e servitore, il Card. Ganganelli.

*A undeci ore passate.*

---

## LETTERA CXXIX.

*A Monsignor.....*

**H**o ricevuto con sommo piacere la vostra imbasciata, perchè sebbene da quattro mesi in quà sia io, pe' miei amici, e per me stesso,

DI CLEMENTE XIV. 187

morito al mondo; mi è non ostante di gran consolazione il sapere, che questi si ricordano di me avanti il Signore, il quale ha permesso, che un peso sì enorme, quanto oggi più che mai si è il Papato, sia stato posto sulle mie deboli spalle. Ma spero con viva fiducia, di trovare nell'infinita Provvidenza divina que' lumi, ed insieme quella forza, che mi sono necessari in tutto, ma specialmente negli affari che restano colle Corti, e che sapete quanto sono duri, e difficili ad esaminare.

Vi farò molto obligato, se mi porterete quel che vi trovate aver scritto, in rapporto ai medesimi; ben inteso però, che nol consegnerete che in mie proprie mani, giacchè la mia coscienza non mi permette, che ne dia incombenza ad altri, perchè io solo son quello che debbe risponderne a Dio, ed al mondo,



Venite, e vedrete che se, appartenendo io adesso intieramente, ed unicamente alla Cristianità, ed a tutte le Chiese delle quali sono, per la divina volontà, divenuto il Capo; non posso più rendere ai miei cari amici quei reciproci atti che il cuor vorrebbe; ho non però acquistato un nuovo amore per la verità, onde potete, anzi dovete parlarmi, come avete altra volta parlato a *F. Lorenzo*, o al *Cardinale*, perchè io da parte mia, in mezzo a tante grandezze che mi assediano, non so altro che trovar sempre nuovi argomenti, per convincermi vie più, e persuadermi del mio proprio nulla, a fine di trattare chiunque mi si avvicini, come se io non fossi il Papa.

*Roma, 21 Settembre, a sei ore.*

(Cioè a mezza notte).





LETTERA CXXX.

*Ad un Signore Portoghese.*

**G**LI animi piissimi del di lei Sovrano, e dei Re di Francia, di Napoli, e di Spagna, non vorranno che noi di proprio moto, e senza avere anticipatamente esaminato il bisogno, e lo stato attuale delle cose, veniamo ad abolire intieramente un Ordine Religioso, senz' altro appoggio che conghietture, romori, prevenzioni, anzi nude, e semplici parole; contro tutte le regole che stan prescritte nelle vie solenni della giustizia, e della verità.

Noi sospiriamo più che ogni altro di rientrare in armonia colla di lei Corte, e di stringer più che

mai quegli stessi antichi legami, che si è pericolato di rompere. Ma a Dio non piaccia, che noi precipitiamo perciò il nostro giudizio; o che si lasciamo, in qualunque altra maniera, trasportare da veruna considerazione umana. Renderemo a Cesare quel che è di Cesare, ma staremo bene attenti, per non includere in questa parte la minima cosa che appartengasi a Dio.

Abbiain già disposto negli archivi di Propaganda, perchè sia rinvenuto diligentemente, e trasmesso a noi, il carteggio del nostro Sisto V con Filippo II; ma ciò non basta, ed è assolutamente necessario, che ci si presentino i capi delle accuse attuali, vestiti di pruove, piene, chiare, ed irrefragabili.

Se 'l bene della Religione comanda sacrifici, tutta la Chiesa udirà la nostra voce..... Ma in-

**DI CLEMENTE XIV. 191**  
tanto la carità cristiana, ed anche  
le ordonanze civili vogliono, che'l  
favore inclini verso gli accusati;  
e noi prenderemo nel profun-  
do del nostro cuore, tanto più  
volentieri la costoro difesa, che  
noi siamo il Capo, ed il principal  
Protettore di tutti gli Ordini Re-  
ligiosi, ed il Padre comune dei  
Fedeli.

Giova che anch' ella sappia  
queste nostre ferme risoluzioni;  
ed i loro motivi, affinchè si veda,  
che il retrocedere torna impossi-  
bile, affatto.

Conosciamo per altro chiarissi-  
mamente, che in qualunque ma-  
niera saremo per risolverci, faremo  
gridare, e perderemo, a nostro  
dispetto, l'affezione, e l'amicizia  
d'una parte de' nostri cari figli;  
ma torniamo a ripetere: Lungi  
da noi coteste umane considera-  
zioni. Sarà cura della Provvidenza  
che ci ha, contra i nostri desiderj,

reservati a tali calamitose circostanze, il somministrarci la forza che ci bisogna, per resistere agli eccessi de' paterni affetti: E quindi, colla Grazia di Gesu Cristo, faremo senza riguardi, e senza temer le conseguenze . . . . . tutto quel che sarà necessario fare.

Diriga colui, entro le cui mani è ogni cosa, la nostra lingua, la nostra penna, e 'l nostro animo; e noi ci uniformeremo, colla debita rassegnazione, alla sua santa volontà; considerandoci appunto come quei Profeti, che Ei gettava in mezzo alle tempeste; oppure come quegli altri che, non ostante la loro passione per la pace, sono, dal dover dell' impiego, forzati a menar l'armata alla battaglia.

Che è quanto ci occorre dirle; e ringraziandola dell' amore, e zelo che continua a manifestarsi, &c.

LETTERA



## LETTERA CXXXI.

*Ad un Religioso suo amico.*

**V**i farò quanto prima dare la risposta che desiderate, dovendo voi già sapere, che io non posso dimenticare i miei amici, e che se non gli vedo così spesso come prima, non è mica per mancanza di volontà, mà per necessità che m'impongono gli affari, e le crudeli sollecitudini, che mi hanno assediato, e che anzi mi stanno intorno, come tante sentinelle a vista, raddoppiate fin anche nel mio cuore: talchè dopo esserne stato agitato tutto il giorno, spesso mi sveglio, con subitaneo terrore, la notte; e sedendo pensoso; e curvato in mezzo al letto, finisco sempre con mandar caldi sospi-

piri verso il mio chioffro , i miei libri , e la mia cara cella : e poffo quinci nuovamente la teffa ful cufcino , andando in cerca dell' avaro fonno. ~ Ed ecco , amico mio diletteffimo , come v' ingannate , fe mi credete felice. Ah ! fe fapeffe , quante volte fin ora ho penfato a voi , ed invidiando il voftro ftato , ho detto : Beato lui !

Ma quel che mi rincora , è la mia viva fede nel Cielo , il quale fe mi ha , con ftupore univerfale , pofto fulla Cattedra di S. Pietro , farà fare il meno , che è di fortificar mi , fe mi ha deftinato a qualche opera importante.

Approvo totalmente il voftro penfiere , e bafterà che non impieghiate il mio nome , fe non in cafo di neceffità , e facendomelo fubito fapere. Non folamente vel concedo volontieri , ma Dio che legge nel più fegreto dell' interno , fa che darei fino all' ultima

DI CLEMENTE XIV. 195

goccia del mio sangue, purchè ritornasse ogni uno nel suo dovere, e non vi fusse bisogno nè divisione, nè suppressione; ma coloro ai quali spetta, facessero da se stessi una buona riforma, ed i sforzi convenienti per calmare i disgusti prodotti.

Vi ringrazio dell' avviso, ma i susurri son insufficienti, perchè ho dichiarato, che sono fermamente risoluto di non venire ad un' estrema, se non forzato da ragioni urgentissime; onde se 'l secolo nol volesse, farammi giustizia la posterità: sebbene i Papi non debbono esser mossi da altro motivo, se non da quello dell' Eternità che è per essi molto, e molto più tremenda, che per qualunque altro Fedele.

Parlate, da quando in quando, di me a' miei antichi conoscenti, e specialmente al mio compagno di studio il quale profetizza



zando dicea alle nostre camerate; ch' io avrei finito i miei giorni al di là dalle Alpi. Altro che Francia; o pur si verificherebbe, ch' io sarei veramente destinato ad avvenimenti, stupendi. Vi confesso, amico diletteffimo, che io non poffo far a meno di non penfar, qualche volta, a queffo tal confabulare che facevamo ( oh il bel tempo!) co' noffri cari compagni; e mi figuro qual debba effere il loro ffupore, e di ogni altro che mi conobbe, in veder afceffo tanto in alto quel *Fri Lorenzo*, che farà fempre voffro affezionatoffimo, &c.

*Da Cafel Gandolfo.*

---

Lettera CXXXII , al R. P. Amato de  
Lamballe , Generale de Capuccini ,  
*in Latino.*



---

LETTERA LXXVIII.

*Ad un Canonico di Milano (\*).*

**A**MICO CARISSIMO,

Se è difficile fare una bella Predica; più difficile ancora è 'l componere un bel Panegirico : ma ve ne sono poi alcuni, come appunto quel di S. Paolo, che rendono durissima l'impresa.

La Predica ha per primario oggetto di eccitar la Fede, l'amor di Dio, e 'l pentimento de' falli nel cuor de' fedeli. Il Panegirico ha l'istessissimo obbligo, ma vi aggiunge di più quello di lodare; in maniera tale però, che le lodi, e le istruzioni si bilancino e stieno in perfetto equilibrio. Che se 'l Panegirista estende troppo la parte dell'istruzione; manca di lodare il suo Eroe; e s'eccede in laudi, perde il frutto più grande, che è d'infervorare i Fedeli co' grandi esempj.

---

(\*) Questa lettera fu, per abbaglio di Stampa, contata tra le latine.

Quindi laddove per ben predicare, bast'aver per duce la divina parola; per ben lodare ci vuole un non so che di più, che par che venga dall'ummo. Dee l'ingegno umano vibrar tutte le forze del suo genio, e far sì che sopra un fondo di morale, altrettanto graziosamente, quanto piamente brilli e lampi. In somma, narrando delicatamente laude, e laudando destramente istruire, è l'doppio obbligo d'ogni Panegirista. Dalla narrazione dee sortir la lode, e da tutte due l'istruzione; ma da se stesse, e per sola loro natural virtù.

Or ciò presupposto, caro amico, come prendersi per degnamente celebrare l'Apostolo delle Genti, a meno che non si abbia un'anima così grande che la sua?

L'unico consiglio che posso darvi, è questo. Prendete in mira la sublimità di nostra santa Religione, lo zelo, la carità, l'amor di Dio; ed inebriato di questo spirito, immaginatevi fare il di lei Panegirico, e lasciate pur correre la penna. S. Paolo è talmente unito ed omologato alla Religione, che è impossibile lodarlo, senza lodar lei che ne è la madre.

Se vi trovate imbarazzato a descrivere la rapidità come passa da un paese in un altro, come corre colà, ove siavi da intraprendere qualche opera buona; fatevi presente la velocità del pensiero, ed imparate da questo qualche immagine, che supplisca all'espressione che vi manca; affinchè i vostri Uditori comprendan bene, come possa egli, quasi nel tempo stesso, trovarsi e sul Mare, e sulla Terra, accorrere da per tutto, vigilar incessantemente per la salute de' Fedeli, e moltiplicarsi in guisa, che si direbbe, ch'ei solo forma tutto il Collegio Apostolico.

Se non potete esprimere il suo stupendo amore verso Dio, richiamate con chiarezza in mente, per quanto all'uomo è possibile, l'amor verso l'Eterno Padre che, durante la sua dimora in questa valle di lagrime, spirava da per tutto il Figlio Unigenito. Ebrio parimente di questa santissima idea, ingegnatevi a trovar qualche similitudine, che tirata dal grande poss' applicarsi al piccolo; dal Creatore alla creatura. Ed andate così facendo capire, come S. Paolo potè sempre arder di desiderio di sciogliersi dalla mortal spoglia, e volar colla palma del mar-

tirio in mano, per andare ad unirli a Gesù Cristo; lanciandosi quindi il suo cuore sempre verso l'Eternità, e non mandando mai fuori un sospiro, che non fosse un desiderio verso il Cielo che l'ha illuminato; un impetuoso moto amoroso verso colui che l'ha convertito; ed un atto di gratitudine verso que' Cristiani che gli han fatto carità: non obliando la menoma cosa; memore e riconoscente fin de' più piccoli benefizi; ed altrettanto buon amico, che buon Cittadino.

Ed ecco onde, e come dee un buon Oratore far fiorire, dal seno stesso dell'Elogio, riflessioni massiccie e luminose che nel tempo stesso ch'elevano ed egregiamente risaltano il Panegirico; tendono alla riforma de' costumi.

Attingete dunque sempre a questo fonte, e prendete poi per regola generale di abborrire la mania di studiarli a rilevar la gloria d'un Santo in depressione d'un altro; perchè con ciò in vece di lodare, si viene più tosto ad oltraggiare la memoria d'un umil servo di Dio, il qual servitore si fe gloria, e riputossi vivendo come il più minimo di tutti; e fu per ciò tanto più grato, ed accetto al Signore.

Del resto se le digressioni estranee dal soggetto snervano qualunque orazione; quanto non dovrà più essersi attento, all' osservazion di questa massima, nell' orazion panegirica?

Corra quindi l' vostro stile a l' imitazione di S. Paolo, e sia la vostra penna, come fu il di lui zelo, sempre ardente ed indefesso sino alla fine. Mettete fuori pomposamente con lui l' onnipotenza della Grazia, e gettate com' egli fece, a terra coloro che pretendono diminuire il poter assoluto di Dio sul cuore umano. Il vostro zelo contro i falsi Profeti, e contro i corruttori della morale, sia allumato dal suo, e colle di lui parole stesse fulmini, e tuoni in modo che i vostri Uditori dicano: Ecco S. Paolo: Egli è purdesso.

Profittate di questa disposizion della Udienza, e fatele allora presente le di lui sublimi lettere, in un epilogo succinto ma ardenti, come sono, di fiamme di Carità, e radianti de' lumi dell' eterna verità: Affinchè acceso l' animo degli Uditori, sentasi violentamente trascinar a seguire il grand' esempio.

In una parola dee il vostro cuore, e non già il vostro spirito, signoreggiare in questo discorso. L' intreccio delle ar-

guzie; le opposizioni di voci, o pensieri nell'istesso periodo; il gioco, gli andirivieni, o ghirigori di parole; ed in somma quanto lo spirito può fare, per dar esistenza ai biltiri: Tutto questo dee esser riservato per le Accademie. Il Panegirico di S. Paolo; ed in generale, il Tempio, il Pulpito, non soffron scherzi, ma vogliono cose serie, e sostanziose, &c. &c.

Marci la vostra orazione rapidamente; Ma con armonici suoni; con energia; e soprattutto, quel che importa'l più, con tanta chiarezza che potessero, se fusse possibile, intenderla anche i bambini.

Ecco, caro amico, il mio sentimento, che è certamente imperfetto e difettofo: Ma chi può mai dir tutto, o non errare? Supplite dunque voi; ed intanto questa mia ubbidienza serva, per farvi comprendere, a qual segno io sono vostro tenero amico, e fedel servitore, F. L. G.

Roma, 13. Ott. 1755.

*Fine del Tomo secondo.*

**I N D I C E**  
**DEL TOMO SECONDO.**

<b>L</b> ETTERA LXXXII, <i>al Signor Principe di San Severo</i> ,	Pag. 1.
— LXXXIII, <i>al Signor Conte Algarotti</i> ,	18.
— LXXXIV, <i>al Signor Abate Papi</i> ,	23.
— LXXXV, <i>ad un Pittore</i> ,	27.
— LXXXVI, <i>a Monsignor Emaldi</i> ,	33.
— LXXXVII, <i>al Signor Abate Nicolini</i> ,	37.
— LXXXVIII, <i>al Signor Stuart, Gentiluomo Scozzese</i> ,	42.
— LXXXIX, <i>al Padre nominato Confessore del Duca ***</i> ,	57.
— XC, <i>al Prelato Cerati</i> ,	81.
— XCI, <i>a un Milord</i> ,	87.
— XCII, <i>ad un Medico</i> ,	111.
— XCIII, <i>al medesimo</i> ,	123.
— XCIV, <i>al Signor Abate Lami</i> ,	131.
— XCV, <i>al Signor Conte . . . . in Latino.</i>	
— XCVI, <i>al R. P. Luciardì; Barnabita, in Latino.</i>	
— XCVII, <i>ad un Confessore di Monache</i> ,	142.



LETTERA XCVIII , al Signor Conte. Ge-	
nori ,	151
—XCIX, al Signor Avvocato , in Latino.	
—C, al Signor Abate L....	160
—CI, al Signor Principe di San Severo ,	
in Latino.	
—CII, a un Prelato , in Latino.	
—CIII, ad un giovane Religioso ,	164
—CIV, al R. P. della Congregazione Som-	
masca ,	188
—CV, al Signor Abate Lami , in Latino.	
—CVI, al medesimo , in Latino.	

## P A R T E II.

—CVII, ad un Prelato ,	1
—CVIII, a un Religioso Minorita , in	
Latino.	
—CIX, ad un Ministro Protestante ,	12
—CX, al Signor Conte ,	22
—CXI, al Signor Card. Cavalchini ,	32
—CXII, al Signor Card. S....	52
—CXIII, ad un Fratello Converso ,	69
—CXIV, al R. P. Guardiano , ....	73
—CXV, al R. P. Coloz , in Latino.	
—CXVI, al Signor Abate F....	79
—CXVII, al R. P.... amico ,	93
—CXVIII, al Signor D....	102
—CXIX, a Milord....	108
—CXX, al Signor Conte***, in Latino.	
—CXXI, ad un Prelato , in Latino.	

**LETTERA CXXII**, *al Marchese Caraccioli*,

— **CXXIII**, *al Signor Ambasciatore di\*\*\**,  
in Latino. 159

— **CXXIV**, *al Signor Marchese de\*\*\**,  
in Latino.

— **CXXV**, *ad un Religioso de suo Ordine*,  
161

— **CXXVI**, *al Signor Conte . . . .* 172

— **CXXVII**, *al medesimo*, 178

— **CXXVIII**, *ad un Religioso suo amico*,  
185

— **CXXIX**, *a Monsignore . . . .* 187

— **CXXX**, *ad un Signore Portoghese*, 189

— **CXXXI**, *ad un Religioso suo amico*,  
193

— **CXXXII**, *al R. P. Amato Lamballe*,  
*Generale de Capuccini*, in Latino.

---

*N. B.* Non ostante gli errori di sillabe, di date, e specialmente di punteggiatura che son corsi, non si è stimato metter qui un *Errata*, perchè, lasciando da parte che non si legge, il Lettore può facilissimamente supplire.

---

## APPROVAZIONE.

**H**O letto per ordine de Monseigneur le Garde des Sceaux, LE LETTÈRE ORIGINALI DI CLEMENTE XIV, e non ho trovato cosa alcuna, che potesse impedir ne la Stampa. Parigi, 17 Gennajo 1777.

BRUTÉ, Censore Regio.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Notre amé le Sieur CARACCIOLI, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage, qui a pour titre : *Lettres de Clement XIV, en Italien*, S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de SIX ANNÉES consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits,

De trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le neuvième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-sept, & de notre Règne le troisième. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

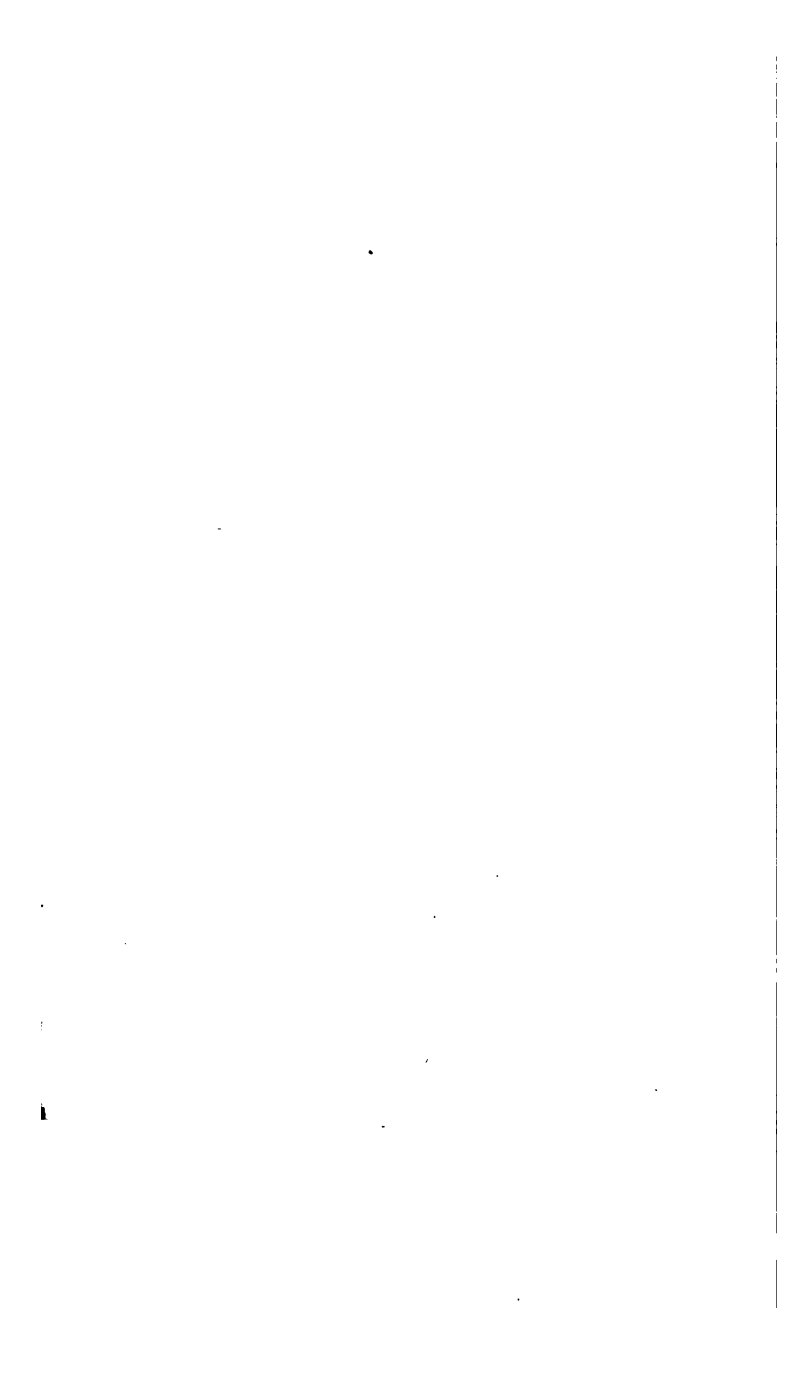
Registré sur le Registre XX, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 880. fol. 333, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires, prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris le 18 Avril 1777.

LAMBERT, Adjoint.

---

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.









W









DEC 8 1937



